

BRITISH LIBRARY  
100 Brook Hill Drive  
West Nyack, NY 10994-2133  
Tel: 845.343.7500  
www.britishlibrary.org

*[Handwritten flourish]*

157  
—  
c20

Haiti

AMELINA,  
GODEFROY ET AUGUSTIN.



1800, 1805

AMÉLINA,

GODEFROY ET AUGUSTIN.

PARIS,

DEBROUILLÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1805





*Haute de l'estime*

972.94-5  
BAI

AMÉLINA,



GODEFROY ET AUGUSTIN,

OU

LES TROIS ÉPOQUES D'HAÏTI.

PAR

MM. BAIGNOUX ET A<sup>\*\*\*</sup>.

LA CONQUÊTE DES ESPAGNOLS.



*ex*

*R*

TOURS,

R. PORNIN ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-LIBRAIRES-ÉDITEURS.

—  
1843.

158625



AMÉLINA

GODEFROY ET AUGUSTIN

de

LES TROIS ÉPOQUES D'AMÉLINA

par

MM. BAIGNOUX ET A...



TOURS,

A. LORAIN ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-LIBRAIRES-ÉDITEURS.

1843.

128822

# AMÉLINA,

ou

## LA CONQUÊTE DES ESPAGNOLS.

---

XV<sup>e</sup> ET XVI<sup>e</sup> SIÈCLES.

Par M. BAIGNOUX.

AMÉLINA

LA CONQUÊTE DES ESPAGNOLS.

27. DE 277. 277.

Par M. HADJOUK.

— 4 —

pour les autres : il leur fait part de son projet, et s'engage à prouver les vérités hasardées d'un voyage dont il ignore le terme, mais dont il prévoit le succès. « Ma théorie, dit-il, repose sur les sphères du globe qui ne peut être contestée. On ne peut concevoir naturellement qu'avec des vaisseaux la possibilité d'en faire le tour était évidente à l'époque de son voyage. Son génie éclairé par le calcul et soutenu par le raisonnement l'avait conduit à croire que la terre dans ses mouvements périodiques autour du soleil ne pourrait les exécuter et y résisterait constamment son équilibre et son parallélisme, s'il n'existait pas dans l'autre hémisphère un continent qui fut en rapport de pesanteur spécifique avec les autres parties

Le grand mystère de l'Océan devait enfin être révélé. Un Génois d'une naissance obscure, mais doué d'un profond génie, croit qu'il existe un nouveau monde au-delà des mers, il conçoit alors la noble pensée d'affronter les dangers d'une navigation encore inconnue pour l'y chercher, conquérir la gloire de le découvrir et immortaliser les noms des souverains qui lui en auront procuré les moyens.

Pour convaincre les incrédules de son époque, et leur prouver qu'il existait une quatrième partie du monde, il lui fallait des vaisseaux, Ferdinand et Isabelle étaient les seules puissances dont il put in-

voquer les secours : il leur fait part de son projet , il s'engage à braver les périlleux hasards d'un voyage dont il ignore le terme , mais dont il prévoit le succès. « Ma théorie , disait-il , repose sur la sphéricité du globe qui ne peut m'être contestée. » De ce principe il concluait naturellement qu'avec des vaisseaux , la possibilité d'en faire le tour était évidente.

Son génie éclairé par le calcul et soutenu par le raisonnement l'avait conduit à croire que la terre dans ses mouvemens périodiques autour du soleil ne pourrait les exécuter et y maintenir constamment son équilibre et son parallélisme , s'il n'existait pas dans l'autre hémisphère un continent qui fut en rapport de pesanteur spécifique avec les autres parties connues , alors il ne doutait plus que ce continent à découvrir ne fut abordable , et par analogie il tirait cette autre conséquence qu'il devait être habité.

Cette théorie avait pris un tel ascendant sur son esprit qu'il en demanda l'examen et la discussion dans les conseils et en présence de Ferdinand et d'Isabelle , souverains d'Aragon et de Castille , ce qui lui fut accordé.

Il la soutint victorieusement contre ceux qui l'avaient traité de visionnaire ; mais ces deux souverains , frappés de la force de ses raisonnemens ,

et persuadés que l'homme qui venait de dévoiler avec tant de précision le mystère d'un autre monde, devait posséder en lui-même le génie et le courage d'en réaliser la découverte, adoptèrent sa proposition, et Colomb triomphant dans la lutte qu'il avait à soutenir fut comblé d'éloges : Isabelle et Ferdinand mirent à sa disposition trois vaisseaux stationnaires au port de Palos et lui conférèrent le titre de grand amiral. Ils s'engagèrent à pourvoir à tous les frais de l'armement et du voyage ; et comme prévoyant déjà le succès qu'il devait en obtenir , ils lui accordèrent le droit d'un dixième des bénéfices que produirait l'entreprise, déduction faite de toutes les dépenses qu'elle aurait occasionnées.

L'amiral avait mis à la voile le 3 août 1492, et après une navigation de soixante-dix jours, le plus glorieux résultat de sa théorie en avait déjà démontré la justesse. La direction qu'il avait prise en partant du port de Palos, maintenue constamment vers l'Ouest l'avait conduit dans l'archipel des Lucayes. Il avait pris terre dans l'île *Guanahani*, Colomb, en y posant le pied pour la première fois, en prit possession au nom de Ferdinand et d'Isabelle et lui donna le nom de *San Salvador*, il n'était alors qu'à environ 50 lieues de la Floride qui faisait partie du continent américain. Après avoir reconnu la côte de l'île Cuba, il se dirigea vers le sud-ouest, emmenant avec lui sept

naturels pour lui servir d'interprètes dès qu'ils auraient appris un peu d'espagnol.

Son grand objet était d'arriver à quelque contrée opulente et assez civilisée pour pouvoir y fonder une colonie, il désirait aussi qu'elle fut moins éloignée de l'Espagne, afin d'y établir des relations de commerce et y transporter dans un court délai des marchandises étrangères et inconnues, comme un riche trophée de son expédition. Alors il aperçut une autre terre dont les hautes montagnes s'élevaient en pyramides. C'était la belle Haïti qui s'offrait à ses regards avec tout l'éclat de la végétation des tropiques.

L'île d'Haïti était la plus riche des Antilles et la plus renommée pour ses mines d'or, présent funeste de la nature, et qui l'en rendit par la suite la plus malheureuse.

Enfin le douze décembre 1492, après une traversée de plus de 1,500 lieues, il en prit possession au nom de Ferdinand et d'Isabelle; croyant trouver des traits de ressemblance entre ce pays et les belles provinces d'Espagne, il lui donna le nom d'*Hispaniola*. Cet acte fut consacré par l'érection d'une croix sur l'éminence du havre où l'amiral devait opérer son débarquement. C'était une époque glorieuse pour une nation catholique et guerrière qui venait de renverser



le Croissant du sommet de la grande tour de l'Alhambra, et où Boabdil avait ouvert les portes de Grenade aux armées triomphantes de Castille et d'Aragon.

Déjà l'amiral se disposait à sortir de la rade où sa flotte était stationnaire, les chaloupes d'observation qu'il avait envoyées lui avaient rapporté qu'elles n'avaient rencontré ni rescifs ni bas fonds sur leur route ; il n'était qu'à une demi lieue du havre, le vent était si léger qu'il gonflait à peine les voiles des navires. Dans cette sécurité il fit lever l'ancre, et il allait entrer dans le port, lorsque le matelot auquel le pilote avait remis le gouvernail, s'étant laissé engager dans un courant, et s'apercevant qu'il touchait le sable, se mit à crier. Colomb accourt, fait couper le grand mât et ordonne à l'instant même de décharger le navire dans les barques pour en alléger le poids, mais tous les efforts qu'on fit pour le soulever furent vains, car la quille était trop fortement enfoncée pour le remettre à flot.

Dans cet extrême danger, Colomb fit prévenir le cacique Guacanagari, dont la résidence était peu éloignée du lieu du naufrage. Ce prince s'y transporta sur-le-champ avec la jeune Améline, sa sœur, cacique héréditaire de la principauté d'Ozema, et toutes les personnes de sa maison pour lui témoigner la part qu'il prenait à son malheur ; il en fut si vive-

ment touché que les larmes lui coulèrent des yeux en contemplant les débris du navire. Ce prince mit aussitôt en réquisition les hommes qui étaient réunis sur le port, fit rassembler autant de canots qu'il lui fut possible, et telle fut l'activité du secours, que dans très peu de temps le vaisseau de l'amiral qui faisait eau de toutes parts, fut déchargé, les effets sauvés du naufrage, et transportés dans les habitations les plus voisines dans lesquelles ils furent déposés et gardés par des sentinelles avec une inviolable fidélité.

Quelques jours après, arriva un canot sur lequel flottait une bannière enrichie de fleurs d'or et de divers ornemens indiens du même métal ; il avait à bord un des principaux officiers du cacique, porteur d'un message de son maître, par lequel l'amiral était invité à venir dans sa résidence, et à s'y faire accompagner par ses lieutenans et les hommes de sa suite, qu'il désirait y recevoir.

Colomb se rendit à l'invitation dans le même canot et accompagné d'une suite nombreuse. Ils arrivèrent dans une grande place qui précédait l'entrée de la demeure du cacique. Dès que Guacanagari le vit paraître, il s'avança devant lui, le reçut avec l'accueil le plus affectueux, mais anobli par tous les hom-

mages qu'il avait cru devoir à son rang dans cette circonstance solennelle.

Les officiers de la maison du cacique étaient porteurs de diverses productions du pays. Ils suivaient leur souverain qui se présentait tour à tour devant les lieutenans de l'amiral, et leur offrait gracieusement les présens auxquels ils paraissaient attacher plus de prix et les invitant par signes à les désigner.

Guacanagari était affable et insinuant par ses manières. L'éclat de son rang était en harmonie avec la noblesse de sa figure et la beauté de ses traits. Il fit promettre à l'amiral qu'il ne se séparerait de lui que le lendemain après le coucher du soleil ; ensuite il dirigea ses pas vers sa demeure suivi des officiers de sa cour, et entra dans une grande salle où Améline l'attendait ainsi que deux caciques ses tributaires, et d'autres convives qu'il avait invités au festin dont la princesse Améline devait faire les honneurs.

Dès qu'elle aperçoit l'amiral, elle s'avance vers lui ; elle l'accueille avec l'expression de la joie et la grâce touchante qui lui était naturelle. La langue espagnole lui est inconnue ; mais elle y supplée par les signes expressifs des sentimens que sa présence lui inspire. Quelques larmes mouillent le tissu qui voilent sa figure, désignent la douleur que lui a cau-



sée son naufrage. En posant une main sur son cœur, et lui montrant de l'autre les bois, les jardins, les charmants bosquets de la résidence, elle indique à Colomb le désir qu'elle a de l'y retenir, et de lui consacrer les pieux devoirs de l'hospitalité. L'amiral qui a deviné ses pensées, s'incline devant elle, prend sa main, y pose les lèvres, se laisse conduire à la place qu'il devait occuper au banquet, et l'invite affectueusement à s'asseoir à son côté.

Guacanagari saisit cette occasion pour resserrer les liens d'amitié qui existaient déjà entre l'amiral et lui : il ôte la couronne d'or qu'il portait et la remet à sa sœur qui la place sur la tête de l'amiral. Celui-ci en retour détache son collier de grains de diverses couleurs, et se dépouille de son riche manteau pour en revêtir le cacique.

Les Espagnols furent surpris de l'abondance des mets dont la table était couverte : ils ignoraient encore que l'île avait été comblée des bienfaits de la nature, et que la terre fertile y produisait presque sans culture la plus grande partie des alimens nécessaires à sa population. Les côtes de la mer et les eaux douces de ses belles rivières abondaient en poissons de toute espèce, les forêts étaient fécondes en gibier, les jardins en fruits variés et en légumes succulents. L'amiral lui-même avait contribué au complément du service par

l'ordre qu'il avait donné secrètement d'apporter plusieurs outres remplies de vins d'Espagne, qui répandirent la joie et la gaieté parmi les convives.

Pendant la durée du banquet, la conversation s'était étendue sur le désir que les espagnols avaient témoigné de se fixer dans l'île et d'y fonder une colonie. Afin de l'entretenir et de la rendre plus animée, la jeune princesse avait eu l'attention de faire placer à côté de son frère deux des Lucayens, qui avaient appris assez d'espagnol pour traduire les paroles de l'amiral en langage haïtien. Dans ces premières relations, une bienveillance réciproque n'avait jamais manqué de produire son effet, et quand les sujets du cacique furent instruits de ce qui s'était passé depuis le naufrage d'un des navires de la flotte espagnole, les craintes qu'ils avaient conçues à l'arrivée des étrangers se dissipèrent, et la bonne intelligence s'établit entre les deux nations.

Après le banquet, l'amiral s'étant informé de l'étendue de l'île, de son gouvernement et de sa population, apprit du cacique qu'elle était divisée en cinq grandes principautés indépendantes et gouvernées chacune par un cacique héréditaire exerçant le pouvoir absolu sur ses sujets qu'il gouvernait avec douceur; qu'il en était obéi avec empressement et comme par instinct, autant par affection que par

dévoûment aveugle ; que dans chacune de ces principautés , il y avait quelques seigneurs moins puissans qui portaient aussi le nom de caciques inférieurs parce qu'ils étaient tributaires du prince , et n'exerçaient leur droit de seigneurie que sur leurs vassaux directs et dans l'étendue de leur territoire. Quant à la grandeur de l'île , le cacique déclara qu'elle avait 160 lieues en longueur , de l'est à l'ouest , sur une largeur moyenne de 30 lieues ; qu'enfin sa population était d'environ de deux millions cinq cent mille individus.

L'heure du sommeil étant arrivée , Améline leva le siège et accompagnée de son frère , elle conduisit l'amiral dans l'appartement qu'elle lui avait fait préparer ; il répondait aux mœurs et aux usages du pays. Quelques peintures grossières en couvraient les murailles ; une table pourvue de rafraîchissemens substantiels et réparateurs , et quelques sièges de joncs tressés composaient tout l'ameublement. La vue , en se portant du côté du midi , découvrait un paysage cultivé avec soin , et parsemé de villages et de champs variés , dont les propriétaires entretenaient la fécondité. Plus loin et sur le même horizon , l'œil se reposait sur la pleine mer animée par la navigation des canots haïtiens , et des îles voisines.

Avant de se séparer de son bienfaiteur , l'amiral

se jeta dans les bras du cacique : « O mon prince ! lui dit-il, je vous parle du fond de mon cœur. Non, jamais l'éminent service que vous m'avez rendu ne s'effacera de ma mémoire. » Ces paroles furent à l'instant traduites par l'interprète lucayen, dont Colomb se faisait toujours assister. S'adressant ensuite à Améline : « J'espère à mon retour, ajouta-t-il, vous donner une fête, sur un des vaisseaux qui me restent, et que vous vous voudrez bien vous faire accompagner du seigneur Guacanagari, et des caciques qui ont assisté au banquet. »

Elle lui répondit par un doux sourire, et lui fit un signe qui lui exprimait sa reconnaissance et en même temps la joie de satisfaire sa curiosité, en voyant un vaisseau dans tous ses détails.

Le lendemain dès l'aurore, l'amiral se rendit au port, et se disposa à recevoir le cacique avec tous les honneurs qu'il devait à sa dignité. Profondément pénétré de son généreux accueil et des services d'humanité qu'il lui avait rendus après son naufrage, il était aussi de son intérêt de s'attacher ce prince par des relations amicales, qui pouvaient lui devenir utiles pour l'exécution des établissemens qu'il avait projetés.

Colomb avait eu soin de dépêcher une chaloupe

commandée par son premier lieutenant, chargé de recevoir le prince indien et sa suite. Dès qu'il parut au rivage, une salve d'artillerie fut tirée pour annoncer sa présence. Améline fut fortement effrayée par le bruit du canon qu'elle entendait pour la première fois, mais soutenue par le lieutenant en passant dans la chaloupe, elle fut bientôt rassurée par les sons mélodieux d'une musique militaire qui frappèrent ses oreilles. En montant à bord du vaisseau amiral, Guacanagari reçut dans ses bras Colomb qui lui donna l'accolade en signe de la plus cordiale amitié, et en même-temps du plaisir qu'il éprouvait en le voyant revêtu du manteau et du collier dont il lui avait fait présent la veille.

Il serait difficile d'exprimer l'étonnement d'Améline quand elle vit en détail les diverses et nombreuses parties qui composaient un navire, et dont jusqu'alors elle n'avait pu se former aucune idée. Accoutumée à ne naviguer qu'à la proximité de la côte et sans perdre la terre de vue, la masse et la solidité du bâtiment comparée aux canots étroits, frêles et légers dont les Indiens se servaient, la frappa de surprise; quand l'amiral lui en fit remarquer les nombreuses divisions, et connaître la destination de chacune; quand elle en observa elle-même les dimensions vastes et majestueuses, la hauteur des mâts, l'ampleur des voiles et la complication des cordages sans nombre



qui les faisaient mouvoir , chaque objet excitait en elle la curiosité et l'expression naïve des signes qu'elle faisait à l'amiral , pour lui faire entendre qu'elle en comprenait l'usage et l'utilité.

Mais elle fut saisie de ravissement , quand , l'ancre levée et les voiles déployées , elle vit le vaisseau se mouvoir à la volonté du pilote , tourner , virer de bord , et se jouer sur les eaux. Elle joignit les mains , les éleva vers le ciel , et demeura quelques momens dans un ravissement silencieux.

Lorsqu'ils eurent observé le navire dans tous ses détails , l'amiral conduisit Guacanagari , Améline , leurs interprètes et les deux caciques tributaires dans la chambre du conseil : il avait voulu profiter de la circonstance pour les entretenir sur quelques demandes qu'il avait à leur faire. La bonne intelligence qui régnait entre eux semblait lui en assurer le succès. Une table y était dressée , ils n'y virent que des productions du pays , excepté le vin et les liqueurs d'Espagne que l'amiral y avait fait apporter , sachant que ses convives en étaient fort amateurs.

Quand l'appétit parut satisfait , Guacanagari prévint l'amiral , se leva , et prenant sa coupe : « Je bois avant toi , mon frère , lui dit-il , et je souhaite que ce breuvage te soit aussi salutaire qu'à moi-même : dis

aux Espagnols que tu commandes que tant qu'ils séjourneront sur mon territoire, je les traiterai comme alliés fidèles de mes propres sujets : ils pourront compter sur ma bienveillance et sur les services que l'hospitalité recommande comme le plus saint des devoirs, et que je n'ai jamais profané. »

Alors il passa la coupe à sa sœur : « Que les vœux de mon frère s'accomplissent, dit-elle, car je porte le même intérêt à la nation espagnole ; quant à l'alliance, je la désire sincèrement comme le seul moyen de parvenir à la civilisation européenne ; mais avant d'y consentir, je demande le temps de connaître les dispositions des souverains d'Espagne, que le seigneur Colomb représente ici. En ma qualité de cacique je les accepterai si, comme je le pense, elles sont conformes à la justice et en rapport avec les intérêts de mes sujets. Je bois à la santé de l'amiral. »

« Vous m'avez prévenu dans mes desseins, ô princesse Améline ! répondit Colomb étonné : l'alliance que je propose, ajouta-t-il, n'a d'autre but que de réunir deux nations dont les relations amicales, animées d'une noble émulation, contribueront de concert à la prospérité commune. Elle sera fondée sur des intérêts réciproques de commerce et d'industrie. Nous vous apporterons ce qui vous manque pour vous rendre la vie plus douce et plus agréable, et vous nous

donnerez en échange ce que la nature nous a refusé.

» Le vaste champ qu'elle offrirait à des entreprises dictées par un véritable esprit de bienveillance mutuelle répandrait parmi vous les bienfaits de la civilisation au milieu de vos régions incultes et désertes. La moitié de votre île est encore sans culture, nous y transporterons des colons et les instrumens nécessaires pour y répandre partout l'abondance. Si vos forêts sont trop nombreuses, celles qui vous paraîtront inutiles seront cultivées, et des troupeaux de toute espèce en couvriront le territoire. Alors vos richesses s'accroîtront, l'augmentation graduelle de votre population exigera celle des édifices; vous aurez, comme nous, de grandes villes, de grosses bourgades et des villages. Vous avez des ports, nous les remplirons de nos vaisseaux; nos matelots vous enseigneront l'art de la navigation, et la riche île d'Haïti deviendra la métropole du nouveau monde.

» C'est dans ces vues et sur la bonne foi des deux nations que ce traité sera conclu entre les souverains d'Haïti et les rois d'Espagne; le gouvernement de l'île resterait tel qu'il est établi, les lois et les usages du pays seraient maintenus, les propriétés intégralement respectées. Sous peu de temps je partirai pour l'Espagne, j'y recevrai de Ferdinand et d'Isabelle les

pouvoirs qui m'autoriseront à traiter définitivement. En attendant mon retour je vous laisserai mes guerriers qui deviendront les vôtres si vous étiez attaqués par les Caraïbes. A votre premier appel, tous seront réunis pour vous défendre; alors tout sera commun entre eux, les vivres, le toit et la terre sur laquelle ils combattront vos ennemis; leur paie journalière suffira pour les objets superflus qu'ils pourront recevoir des habitans par voie des échanges, car ils ont reçu l'ordre de ne rien exiger d'eux sans rétribution.

» Je vais donc, ô seigneur cacique, me concerter avec les chefs de votre gouvernement qui, selon vos ordres, m'indiqueront un terrain sur lequel je pourrai faire construire quelques cabanes, afin que les Espagnols que je laisserai sous votre protection y soient à l'abri, et qu'une garde continuelle vous garantisse de toute invasion étrangère. En posant le pied sur le rivage d'Haïti, les féroces Caraïbes tomberaient sous le fer tranchant de vos alliés avant d'avoir pu se mettre en état de se défendre.

» Que Dieu qui veille sur la vie des princes conserve vos jours, seigneur cacique, et assure aux peuples que vous gouvernez le bonheur et l'appui qu'ils doivent à votre sagesse et à vos vertus! »

A ces mots, il prit la coupe des mains d'Améline :

— « Je bois, ajouta-t-il, à la prospérité des deux nations. »

Pendant ce discours, le cacique n'avait pas cessé de fixer ses regards sur l'amiral ; ses paroles sonores, graves et pleines d'autorité, avaient été suspendues par intervalle, à chaque réunion de mots formant un sens complet, en sorte que l'interprète les traduisait au cacique en langage haïtien à voix haute, et que chacun des convives y prenait une part active.

Le même interprète transmet à Colomb la réponse du cacique, et qu'il fit à l'instant même : « Seigneur amiral, lui dit-il, si, comme je le crois, ce que tu viens de me dire est l'intime inspiration de ton cœur, j'accepte l'alliance que tu me proposes. Quand tu rendras compte à tes souverains des mœurs et des lois qui nous dirigent, dis leur que la liberté est pour nous le premier bien de la vie, que nous sommes ennemis de l'injustice, constans dans nos amitiés, fidèles à nos engagements, respectueux envers nos lois. Les Haïtiens se font gloire d'aimer leurs caciques et de leur obéir, parce qu'ils sont liés eux-mêmes par les lois qui leur confèrent la souveraineté, et dont ils ne sont que la représentation vivante : voilà pour nos devoirs.

» Quant à nos vertus, elles consistent dans l'atta-

chement à nos familles, la modération dans nos désirs, la frugalité dans nos alimens, l'âme généreuse dans la prospérité, la résignation dans l'infortune; hospitaliers envers ceux qui respectent nos droits, nous sommes implacables contre ceux qui les attaquent, et l'exercice de la vengeance nous fait braver les horreurs de la mort.

» Tu nous connais, seigneur; maintenant va dire à Ferdinand et Isabelle que tels sont les peuples que pour ma part je leur offre pour alliés, dans nos opérations de commerce et les relations amicales qui pourront nous réunir.

» Je fais le vœu que cette alliance devienne commune aux quatre autres caciques de notre île, et que, liés tous ensemble par une bienveillance générale, elle soit un jour l'appui et la garantie d'une paix perpétuelle. C'est alors que la riche et florissante Haïti délivrée des dissensions qui l'affligent au dedans comme au dehors, serait en état de triompher de toutes les forces de ses ennemis.

» Que ta navigation soit heureuse, et que ton retour soit aussi prompt que nous le désirons. »

Les vœux d'Améline furent les mêmes que ceux de son frère, et trois signes lui suffirent pour les exprimer. Elle s'approcha de l'amiral, le conduisit

sur le pont du navire en priant son frère de la suivre. Alors s'étant placée entre l'amiral et Guacanagari, elle détacha de sa ceinture une longue chaîne d'or qui formait le plus bel ornement de sa parure, elle en fit un cercle dont elle les entoura gracieusement, et s'y trouva renfermée avec eux, puis elle éleva les yeux vers le ciel, posa la main sur son cœur, et se tournant vers l'Orient elle étendit ses bras vers l'Espagne, ensuite elle reposa ses regards sur les rivages d'Haïti. Dans cet instant une de ses femmes lui ayant apporté une des plus belles fleurs de l'île, elle la remit à l'amiral qui l'embrassa avec la tendresse d'un père, et qui lui fit entendre qu'il avait compris son langage. « Cette chaîne d'or, lui dit-il, dans laquelle vous nous avez si affectueusement réunis votre frère et moi, figure sans doute l'alliance des deux nations. En élevant les yeux vers le ciel vous lui avez demandé qu'elle lui fut agréable. En tournant vos regards vers l'Orient, c'est l'Espagne que vous avez voulu désigner, et les reposant ensuite sur la terre d'Haïti vous avez conçu l'espérance, ajouta-t-il, de me revoir bientôt parmi vous et de consacrer cette union par un contrat solennel. »

Déjà la douce fraîcheur du soir succédait aux feux du jour, et le sommet des montagnes cachait les derniers rayons du soleil, lorsque Guacanagari et sa suite prirent congé de l'amiral. « Avant de nous séparer

dit le cacique , je veux remplir ma promesse. Venez demain à ma résidence , et vous m'indiquerez le terrain qui vous conviendra pour le bâtiment que vous avez à construire ; je vous en ferai la concession , je ferai plus , je mettrai à votre disposition les ouvriers qui vous seront nécessaires pour en accélérer les travaux. »

Dès le lendemain l'emplacement du fort fut concédé par le cacique. L'amiral en fit jeter les fondemens le jour de Noël , et lui donna le nom de *Navedad* ou de la Nativité ; il en conféra le commandement à Rodrigue , gentilhomme de Cordoue , et la coopération des naturels aux travaux de cette forteresse fut si active qu'en moins d'un mois la construction en fut achevée.

Quand le moment du départ de Colomb approcha , dit l'historien Washinston Irving , l'amiral rassembla les hommes qui devaient rester dans l'île , et leur adressa l'allocution la plus solennelle et la plus énergique. \*

Il leur enjoignit d'obéir à l'officier auquel il avait confié le commandement pendant son absence , d'avoir toujours le plus grand respect pour le cacique

\* Hist. de Christophe Colomb , tome 1<sup>er</sup> , liv. IV , chap. XI.



Guacanagari et pour les chefs de son gouvernement , en leur faisant sentir combien il leur importait à tous de maintenir cette bonne intelligence.

Il leur recommanda beaucoup de modération envers les naturels , en les traitant toujours avec douceur , avec justice, et surtout en évitant tous actes de violence et toutes dissensions ; il leur ordonna de ne point se disséminer dans le pays , leur union faisant toute leur force , et de ne point sortir du territoire du cacique sans une autorisation expresse de leur commandant.

Il leur prescrivait sur toutes choses la plus grande réserve envers les femmes indiennes, source fréquente de troubles et de désastres dans leurs relations avec les insulaires , quand elles ne sont pas respectées.

Il termina cette allocution par dire à Arana et aux autres chefs de faire tous leurs efforts pour acquérir une connaissance positive des productions de l'île et des mines d'or qu'elle renfermait, comme aussi d'explorer les côtes pour découvrir quelque emplacement plus favorable à l'établissement d'une colonie.

Les préparatifs de son départ étant terminés , Guacanagari fut informé par l'amiral que son départ

pour l'Espagne était fixé au 4<sup>e</sup> jour de la lune \*, et qu'il le ferait annoncer par le bruit du canon. Le même jour au lever du soleil, le cacique seulement accompagné d'Améline et de son interprète s'acheminèrent vers le port, et à une très-petite distance du rivage ils rencontrèrent l'amiral, il était seul, et se dirigeait vers leur résidence pour leur faire ses derniers adieux.

Dès qu'ils l'eurent reconnu, ils s'avancèrent à la hâte, l'amiral reçut dans ses bras le cacique et sa sœur... « O vous ! leur dit-il, dont le cœur se plaît à me donner le doux nom d'ami ! Je veux l'être..., je le suis en effet. Eh ! pourquoi cacherais-je mes sentimens ? je connais les vôtres ; j'ai lu jusqu'au fond de vos âmes... » En prononçant ces paroles, il sentait couler sur ses joues les larmes que lui arrachait la douleur de s'en séparer. Améline, agitée par ces tendres épanchemens, pressait affectueusement les mains de l'amiral. Ils le conduisirent jusqu'au port où se trouvait la chaloupe qui l'attendait pour le transporter à bord de son navire, ils y avaient fait remettre une caisse qui contenait plusieurs lingots d'or, et ce qu'il y avait de plus rare et de plus précieux dans les productions de l'île. Mais tout-à-coup le signal des derniers adieux, l'explosion du canon, se

\* Janvier 1493. Départ de Colomb pour l'Espagne.

fit entendre, ils suivirent des yeux le vaisseau qui déjà voguait à pleines voiles, et ils ne quittèrent le rivage que lorsqu'ils l'eurent perdu de vue.

De retour à l'agreste demeure, après avoir consacré quelques jours aux regrets que leur causait l'absence de l'amiral, la jeune Améline, qui n'avait alors qu'environ seize ans, mais qui déjà comprenait les obligations que lui imposerait le gouvernement de son cacicat quand elle aurait acquis sa majorité, consulta son frère, et l'ayant trouvé dans un de ses bosquets favoris où il avait contracté l'habitude d'aller respirer l'air frais du matin, elle lui parla ainsi :

« O mon frère bien aimé ! lui dit-elle, je prévois que l'amiral ne reviendra qu'avec le projet d'alliance qu'il a tant à cœur de former avec vous ; mais quelle résistance n'aura-t-il pas à éprouver de la part des autres caciques qui ne sont devenus vos ennemis que depuis que vous protégez ces étrangers, dont ils redoutent la puissance ? Dans cette position difficile et l'impossibilité où vous êtes de vous défendre contre des hommes armés de fer et de feu, soyez plutôt médiateur qu'auxiliaire : le titre de médiateur est honoré, celui d'auxiliaire est toujours périlleux.

» Quelle que soit votre résolution, j'ai le pressentiment d'une guerre sanglante et désastreuse, et nous

qui les premiers avons favorisé l'établissement des Espagnols, en serions les premières victimes.. , réduits peut-être à abandonner notre patrie pour aller chercher des secours et un refuge chez le peuple envers lequel nous avons été si généreux, si hospitaliers !

» O mon frère ! vous êtes mon premier bien sur cette terre menacée d'une subversion universelle; pour vous conserver, je ferai tous les sacrifices qu'une femme faible et dénuée de toute instruction peut faire dans une aussi cruelle incertitude.

» J'ai formé le désir de profiter de l'absence de Colomb pour remplacer par l'étude la profonde ignorance où je suis des mœurs, de la langue et des lois des Espagnols, le seul peuple d'Europe où nous pourrions trouver un refuge, si nous étions persécutés par les autres caciques, et réduits à la cruelle nécessité d'abandonner notre patrie.

» L'affection que vous portez à Miguel Diaz et l'estime qu'en a conçue l'amiral lui-même me déterminent à vous le demander pour instituteur : il parle le langage haïtien ; de tous les officiers qui commandent le fort, c'est le seul qui soit en état de perfectionner mon éducation, et je possède assez d'or pour payer généreusement ses leçons. »

« Chère Améline, répondit le cacique, j'ai fait les mêmes réflexions que toi sur le sort futur d'Haïti. Si dépourvus de tous moyens de défense, nous sommes condamnés à subir les lois de la force, résignons-nous, évitons la guerre, mais attachons-nous aux étrangers pour recueillir les bienfaits et les grands avantages de l'alliance mutuelle qui nous est offerte. L'administration de ton riche domaine d'Ozéma, dont je vais bientôt te transmettre la jouissance, exige des connaissances que tu n'as pas encore acquises. J'approuve donc ton dessein, nos relations avec les Espagnols exigent que tu en apprennes la langue; le choix du maître secondé par tes dispositions naturelles, m'en garantissent le succès. Miguel Diaz jouit de la considération de l'amiral qui sait apprécier son mérite. Quoique jeune encore, il réunit aux connaissances qu'il a acquises la sagesse d'un homme parvenu à la maturité de l'âge; cette honorable distinction m'affermis dans le jugement que j'en avais déjà porté moi-même, et je m'applaudirais de lui donner ma sœur pour élève, je sonderai ses dispositions; s'il accepte la demande, il t'instruira pour le seul plaisir de servir un ami; mais je le connais trop bien pour ne pas craindre de blesser sa noble générosité en lui offrant un salaire. »





## II

Miguel Diaz devenu l'instituteur d'Améline par l'entremise de son frère, vint occuper un appartement dans sa résidence, et bientôt par les soins assidus du maître, l'élève fit des progrès rapides dans la langue espagnole, l'écriture et le calcul. Elle était douée d'une conception vive et d'une mémoire active et fidèle, elle sut l'orner par la lecture des bons livres que Diaz lui procura; le choix qu'il en avait fait avait été guidé par l'intérêt moral qu'il portait à son élève, et beaucoup moins dans la vue d'enrichir son esprit que de diriger sa raison, éclairer son jugement et former son cœur.



Cependant ce cours d'enseignement fut interrompu par l'incendie du fort de la Nativité, et l'arrivée d'une caravelle qui vint annoncer à Guacanagari le retour prochain de l'amiral.

En effet, le 27 novembre 1493, onze mois après son premier voyage en Espagne, des Indiens aperçurent, dès le crépuscule du matin, comme une forêt de mâts de vaisseaux qui stationnaient à environ une lieue du port; mais la légère vapeur dont la mer était couverte ne leur permettait pas de bien distinguer les objets. Dès que cette nouvelle est parvenue à la résidence du cacique, Améline s'arrache des bras du sommeil, quitte sa couche, précipite sa marche vers le village. Sa vive attente et le doux plaisir de revoir l'amiral occupaient toutes ses pensées, lorsqu'on vint l'informer qu'on avait entendu le bruit du canon, que les échos seuls avaient répété, car le fort ayant été détruit, le silence de la mort régnait sur le rivage. Alors elle se fit conduire par une de ses femmes sur une éminence d'où l'on découvrait la pleine mer, et elle aperçut un canot qui s'approchait de la flotte.

Soudain on la transporta au mouillage; elle y apprend de deux Haïtiens qui venaient de débarquer, qu'ils avaient hélé le bâtiment qu'ils présumaient être celui de l'amiral, que lui-même s'était montré



sur le tillac où ils l'avaient reconnu par sa haute taille et son air noble et imposant.

A ces mots elle s'embarque dans le même canot et ordonne aux deux Haïtiens de la transporter à force de rames au vaisseau de l'amiral ; elle part à l'instant même, elle arrive. Colomb, qui la reconnaît, vient au-devant d'elle. Dès qu'elle est à bord du navire : « Seigneur, lui dit-elle en langue espagnole, je ne puis vous exprimer ma joie en vous revoyant après un si longue navigation... » — « J'éprouve le même sentiment à votre égard, ô chère Améline ! répondit l'amiral, mais je suis frappé d'étonnement, et ne puis comprendre que depuis mon départ de l'île vous ayez pu vous instruire au point de vous passer d'interprète et de vous faire entendre aussi bien que les Espagnols eux-mêmes. » — « Je dois ce grand service, répartit-elle, à l'un de vos guerriers, aussi vaillant qu'excellent maître de langue, c'est un Aragonais dont la bravoure s'est signalée au combat qui a eu lieu sur les débris sanglans de la forteresse de la Navedad. Ce n'est qu'après la victoire qu'il a mis bas les armes. Je l'ai recueilli sur le champ de bataille, couvert de blessures. Aucune n'était mortelle, et par la persévérance des soins que je lui ai prodigués, j'ai eu la douce récompense d'obtenir sa parfaite guérison. »

— « Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, bonne et sensible Améline, de la généreuse hospitalité qu'il a reçue de vous ! lui dit l'amiral avec l'accent de la douleur et de la joie à la fois. Miguel Diaz est un vaillant guerrier, il est digne de toute mon estime ; en lui sauvant la vie, vous m'avez rendu mon meilleur ami... »

Mais tout-à-coup et changeant de sujet : « Comment votre frère, continua l'amiral, a-t-il pu vous laisser embarquer seule avec deux Indiens dans un canot aussi frêle, et qui par le vent qui s'est élevé ce matin pouvait être le jouet des flots ? » — « Mon frère..., hélas ! répartit vivement Améline, il est sur son hamac, souffrant d'une blessure reçue dans un combat provoqué par Caonabo, le plus féroce ennemi des Espagnols. »

— « Qu'est-il donc arrivé depuis mon départ de l'île ? reprit l'amiral : les dernières paroles que vous venez de prononcer ont déjà fait naître dans mon esprit les plus sinistres pressentimens. Révélez-moi tout ce qui s'est passé pendant mon absence, car je crains plus d'apprendre des malheurs que je ne connais qu'imparfaitement, que ceux que je redoutais comme possibles, mais que peut-être je n'aurai pas à déplorer. »

— « Oui, seigneur, repartit Améline, je vous dirai les événemens qui, pendant votre absence, ont affligé l'île d'Haïti, et les calamités qui en ont été les sinistres conséquences. Vos pertes sont grandes, mais elles sont réparables. Déjà la nouvelle de votre arrivée a répandu l'espérance et la joie. Que votre heureux retour soit signalé par une prompte et juste vengeance des crimes de l'incendiaire Caonabo, l'ordre et la paix seront bientôt rétablis, et l'île entière vous proclamera son libérateur. »

A ces mots, l'amiral prend la main d'Améline, l'introduit dans la chambre du conseil, et la fait asseoir devant lui.

La jeune cacique prit ainsi la parole : « Parmi les hommes de guerre qui composaient la garnison du fort de Navedad, ceux de la classe inférieure dont l'existence et la sûreté dépendaient de leur bonne conduite et de leur parfaite union, ont bientôt oublié les sages conseils et les ordres qu'ils avaient directement reçus de vous. Toutefois, ces premières dissensions ne furent pas dangereuses tant qu'ils restèrent réunis dans la forteresse; mais bientôt le relâchement de la discipline et le défaut d'une vigilance militaire de la part de quelques sous-officiers enhardit les plus turbulens, et toute subordination fut méconnue.

» A peine quelques mois furent-ils écoulés depuis votre départ , que plusieurs audacieux se livrèrent à des excès d'autant plus révoltans qu'ils suscitaient la vengeance des insulaires contre les Espagnols , dont les uns étaient animés par une rapacité journalière , et les autres par une infâme débauche. Ces écarts de la discipline furent sévèrement réprimés tant que le commandant Arana interposa son autorité pour punir les coupables ; mais ce fut en vain qu'il voulut se faire obéir , quand les plus rebelles , s'associant avec un certain nombre de leurs compagnons qui avaient le même intérêt qu'eux , vinrent à former des bandes disséminées sur le territoire , et s'abandonnèrent impunément à toute espèce de désordres. Il en résulta des rixes violentes , suivies de combats , dans l'un desquels l'espagnol Jacomo perdit la vie.

» D'autres perturbateurs étendirent leurs excursions vers des contrées lointaines , et se livrèrent aux excès du pillage sur le territoire de divers caciques , et notamment dans la province de Magnana , gouvernée par le cacique Caonabo , qui vous avait été signalé , avant votre départ , comme le plus redoutable ennemi des Espagnols , et qui , pendant votre absence , avait prémédité la ruine et l'embrasement du fort.

» Ce chef , d'abord simple aventurier , Caraïbe de

naissance, en abordant dans l'île d'Haïti avait su prendre tant d'ascendant sur les paisibles habitans de Magnana par la beauté de sa taille, la force du corps et son adresse dans le maniement des armes, qu'il parvint bientôt à s'y faire un grand nombre de partisans. Très clairvoyant dans les desseins de ses ennemis, adroit à cacher les siens, et d'autant plus impénétrable qu'il affectait en public l'amour de la liberté en exerçant les violences du despotisme, il réussit à s'emparer de la souveraineté de Magnana à la mort du cacique légitime qu'on le soupçonnait fortement d'avoir empoisonné.

» Quand les Espagnols parurent pour la première fois sur la terre d'Haïti, les récits merveilleux qu'on faisait de la puissance de leurs armes lui firent prévoir que sa renommée échouerait bientôt devant ces étrangers, s'il les attaquait à force ouverte. Ce fut alors qu'il conçut le hardi dessein d'incendier la forteresse, et d'y faire périr la garnison tout entière sans coup férir, voulant éviter par ce moyen décisif un combat à force ouverte, dans lequel il ne doutait pas que lui et ses hommes de guerre ne fussent tous exterminés.

» Cette cruelle tentative n'a pas eu le succès qu'il en attendait : la garnison était réduite à dix-neuf hommes, aucun d'eux n'a péri. Les absens revien-

ment de jour en jour avec l'amer repentir de n'être pas comptés parmi les vainqueurs, et l'humble soumission de subir la peine qu'ils ont encourue.

» Maintenant je dois vous informer, seigneur amiral, des faits qui ont précédé et suivi l'incendie du fort.

» Parmi les prisonniers qui furent arrêtés les armes à la main après l'embrasement, se trouvait un Caraïbe, chef de la garde de Caonabo; il fut amené devant mon frère gisant sur son hamac, souffrant de la blessure qu'il avait reçue la veille, et qui l'interrogea en ma présence. Cet homme se nommait Caraccio; il s'obstina d'abord à garder le plus profond silence, mais quand mon frère lui eut déclaré qu'il allait être mis à mort sur le champ s'il persistait à ne pas répondre, et qu'il aurait *la vie sauve* s'il se déterminait à révéler les faits dont il avait connaissance, il jura de ne rien dissimuler.

» Il dit d'abord qu'il était Caraïbe, né dans l'île de Guanahani; qu'ayant accompagné le prince Caonabo dans ses incursions dans la province de Magnana, il avait gagné sa confiance au point qu'il devint son intime confident et fut placé à la tête des hommes de sa garde; qu'ayant été informé du départ de l'amiral, Caonabo lui donna secrètement l'ordre d'aller à *Puerto*

*Real* à l'effet de reconnaître le fort de la Navedad , d'en observer l'enceinte , la profondeur des fossés et la nature des murailles ; que s'étant acquitté de cette mission, il lui en fit un rapport dont il parut satisfait, surtout quand il apprit que l'enceinte n'était formée que de pièces de bois, débris du vaisseau de l'amiral après son naufrage. Ce fut alors qu'il conçut le dessein d'en incendier les murailles.

» Que cependant six lunaisons s'écoulèrent sans qu'il lui en eût dit un seul mot, ce qui lui fit croire qu'il l'avait entièrement abandonné ; qu'à cette époque, un de ses espions vint lui annoncer l'arrivée d'une caravelle espagnole ; qu'elle avait débarqué à Puerto-Real ; qu'on n'y parlait que du prochain retour de l'amiral , amenant avec lui des forces nombreuses destinées à faire la conquête de l'île entière ; que ce fut à cette époque que Caonabo le fit appeler dans sa résidence.

» Qu'ayant été introduit dans son appartement , il le fit asseoir à son côté et lui parla ainsi : « Écoute-moi, Caraccio ; je te connais pour le plus fidèle de mes partisans ; nous sommes seuls, et il est temps que je te découvre le dessein que j'ai formé pour déjouer les projets de Guacanagari. L'amiral arrive incessamment avec des vaisseaux chargés de soldats , et le cacique Guacanagari, l'ami de nos ennemis , se

dispose à les recevoir favorablement. Je veux lui faire expier son premier crime pour lui en éviter un second. Choisis-moi deux cents hommes parmi les plus vigoureux ; tu connais mon armée et les guerriers sur le dévouement desquels je puis compter à la vie ou à la mort ; je te donne deux jours pour faire ce choix , et qu'à la fin du troisième ils se trouvent réunis sur la place d'armes , et disposés à partir sous mes ordres pour Puerto-Real. Arrivés le lendemain dès l'aurore à une lieue de la Navedad , nous ferons halte , et je me séparerai de ma troupe pour aller faire avec toi une visite au cacique. Je lui proposerai de s'unir avec les trois autres caciques de l'île pour chasser l'ennemi à son arrivée. S'il accepte , j'oublie sa trahison ; s'il refuse , je l'appelle au combat , et si je suis vainqueur , comme je l'espère , comptant sur mes forces et mon adresse à manier la lance , je m'empare de son autorité militaire et me fais proclamer le libérateur de l'île d'Haïti. Alors j'agirai de concert avec Béhéchio , Guarionex et Cotubamana mes alliés.

» Qu'au moment où il allait se séparer du prince pour exécuter ses ordres , un de ses espions , arrivant de Puerto-Real , vint lui annoncer que la garnison de la Navedad diminuait de jour en jour , et qu'elle ne comptait plus que dix-neuf hommes ; qu'il n'était bruit dans les environs que du retour de l'amiral





avec de nouvelles forces, et qu'il était parti à la hâte pour l'en informer.

» Qu'à ces mots le prince lui tendant la main :  
« Caraccio, lui dit-il, le temps presse ; tu sais comme je punis les traîtres, mais tu n'ignores pas comme je récompense les hommes qui me sont fidèles. Cours exécuter ta mission. La nouvelle que je viens d'apprendre me porte à me signaler par une action d'éclat. Quand j'aurai terminé mon affaire avec Guacanagari, j'irai bloquer les dix-neuf Espagnols avec mes deux cents Caraïbes que tu vas réunir, et qui n'en feront qu'un seul repas \*, quand ils auront été cuits sous les cendres de leur forteresse. »

» A la fin du troisième jour, et à l'heure fixée pour le départ, les deux cents Caraïbes, armés de lances et de javelots, étaient réunis sur la grande place de la résidence. Dès que le prince en fut instruit, il vint en faire la revue, et pas un seul ne faillit à l'appel.

» Déjà la nuit voilait de son ombre la terre d'Haïti, il donne le signal, se met à leur tête, et, par une marche précipitée ils atteignent au lever de l'aurore le sommet d'une colline déserte, couverte d'un bois touffu, d'où l'on apercevait les créneaux du fort. Alors le

\* Les Caraïbes étaient anthropophages.

cacique ordonne la halte : « Compagnons, leur dit-il, prenez du repos, cet ombrage épais vous dérobe à tous les regards ; je vais faire une reconnaissance des remparts, sonder de mes yeux la profondeur des fossés, et dès que l'heure du sommeil aura fermé les paupières de l'ennemi vous me reverrez ici pour vous y conduire. »

» A ces mots, il regarde Caraccio : « C'est toi, me dit-il, qui vas me servir d'escorte, réunis ma lance à la tienne, l'une ou l'autre me promet une première victoire. J'attends la seconde de la valeur de tes compagnons, marchons en avant. »

» Arrivés devant la demeure de Guacanagari, l'air retentit des coups redoublés dont la porte est frappée ; la voix du gardien se fait entendre, mais elle est interrompue par ces douces paroles : *Qui que vous soyez, ne repoussez pas deux guerriers qui ne vous demandent que quelques instans d'hospitalité.* La porte s'ouvre, Caonabo s'avance : « Je veux dire un mot au cacique ou au chef de sa garde. » — « Il n'a pas de garde, répond le portier ; deux serviteurs lui suffisent, et s'il était attaqué, mille hommes dévoués accourraient au premier appel des villages voisins pour le défendre. A cette heure le cacique se rend chaque jour au bosquet que vous voyez en face de

cette porte , et le voici qui s'avance vers vous la pipe à la main. »

» Caonabo reprend sa lance et marche à sa rencontre ; à deux pas de lui il s'arrête , le salue en inclinant son arme : « Nous sommes cinq caciques, lui dit-il , qui partageons la souveraineté de l'île entière. Nous devons tous la défendre contre l'invasion d'un ennemi dont les premières tentatives annoncent le projet formé de s'en emparer de vive force. Je te somme au nom des trois autres caciques dont je suis l'organe , de me déclarer ici si tu consens à unir tes forces aux nôtres , et à faire partie de la ligue des quatre autres puissances. »

» Je refuse , répondit Guacanagari avec fermeté , d'unir mes armes à celles des autres caciques. Comment pourrions-nous résister à des hommes qui ont reçu des dieux le pouvoir de transporter d'un bout du monde à l'autre le tonnerre , des milliers de soldats couverts de bronze , des chevaux bardés de fer et des armes tranchantes , nous qui n'avons que des armes de bois et qui combattons le corps nu ? Mon cacicat occupe la côte , mes sujets seraient les premiers menacés d'une invasion prochaine. Éviter une guerre désastreuse en acceptant l'alliance qui m'est offerte et qui leur garantit l'inviolabilité de leurs droits , de leur gouvernement et de leurs propriétés ,

après y avoir long-temps réfléchi, telle est ma dernière et ferme résolution. »

« Ne t'a-t-on décerné la couronne, reprit Caonabo, que pour la porter aux jours de fête et l'abandonner dans les temps de péril?... Si tu es l'ami des étrangers, tu es mon ennemi !... » Dans l'accès de sa fureur il prend la lance de Caraccio, et l'ayant réunie à la sienne il les présente au cacique : « Choisis, lui dit-il, je te provoque au combat. » — « Je l'accepte, répond Guacanagari, et je sauve l'honneur au péril de ma vie. » Qu'à ces mots il avait pris une des deux lances, que Caonabo avait gardé l'autre, et qu'au moment où le combat allait s'engager, son maître lui avait fait signe de s'éloigner, qu'il avait obéi et s'était retiré. Telle a été, seigneur amiral, toute la déposition du Caraïbe Caraccio.

» Cependant avertie de ce qui se passait dans l'avenue du parc, je m'empresse et vole dans un des bosquets les plus voisins du champ du combat d'où je pouvais tout voir à travers le feuillage sans être aperçue.

» Impétueux dans ses mouvements, Caonabo s'élançait sur son ennemi, mon frère esquive le premier coup et n'attendant pas le second, il se précipite sur le Caraïbe : « les armes ne sont pas égales, lui crie-t-il. » Soudain il l'attaque et lutte avec lui corps à corps ;

les efforts que fait Caonabo pour le terrasser sont impuissans , mais ils mettent à découvert l'extrémité d'un poignard caché sous sa ceinture , mon frère s'en saisit. « Je serais maître de ta vie , lui dit-il , si , comme toi , j'avais lâchement prémédité de travestir un duel en assassinat. » En prononçant ces paroles , il jette le poignard à cent pas. « Reprends ta lance repart froidement le Caraïbe , et ne me prive pas du plaisir que j'aurai de porter ta tête et ta belle chevelure aux pieds de mon Zémé. »

» Le duel recommence avec le même acharnement , les deux rivaux présentent une double adresse et repoussent une double attaque. Cependant au troisième assaut mon frère pare le coup avec le fort de sa lance , mais celle de son ennemi poussée avec vigueur n'a pas perdu de sa vitesse ; en glissant sur la hampe qui l'a détournée , sa pointe aigüe et durcie par le feu perce la cuisse de mon malheureux frère et y fait une large blessure.

» Quand je vis mon frère défaillir , je n'osai m'approcher d'eux dans la crainte que le Caraïbe ne l'eut assassiné avant que je fusse arrivée ; mais quand j'aperçus Caonabo diriger hâtivement ses pas vers le lieu où son poignard était tombé , prompte comme l'éclair , je vole à sa rencontre armée d'un coutelas que j'avais couvert de ma mante , j'arrive au moment

où il allait s'en emparer, et j'ai le bonheur et la force de lui porter sur la main un coup si violent que la douleur lui fit à l'instant abandonner l'instrument destiné à poignarder son ennemi. Je m'en saisis, le remets à celle de mes femmes qui avait suivi mes pas. « Arrête, me crie-t-il, je suis vengé; mais le plaisir de la vengeance m'est échappé, tu m'as ravi le glaive qui devait le frapper d'une seconde mort. » En parlant ainsi il se retire, et moi je cours secourir mon frère gisant sur la terre déjà inondée de son sang.

» Sur ces entrefaites, le Butios de la résidence informé de ces événemens avait précipité sa marche au lieu du combat, il me trouve auprès du cacique; d'une main je fermes sa blessure, de l'autre je soutenais sa tête ombragée de son ample chevelure. Le Butios l'en écarte et observe les nobles traits de son visage, ils respiraient le calme de la fermeté, et sur ses lèvres pâles un sourire altier semblait encore braver la fureur de son ennemi; il sonde la plaie et par un signe expressif il nous fait entendre que le mal est grand, mais qu'il n'est pas mortel. « O mon cacique! ô Améline, nous dit-il, rassurez-vous? la résistance de l'os a sauvé la vie, j'apporte avec moi les sucs bienfaisans qui doivent bientôt opérer la guérison. » En parlant ainsi il lavait la plaie et en détachait le limon impur.

» Aux cris aigus de mon frère, saisie et hors de moi je respirais à peine ; ma tendresse, l'idée de sa souffrance et l'impuissance de le soulager pendant l'appareil, dominaient tour-à-tour mon ame prête à s'exhaler.

» J'allais défaillir, mais lorsque le pansement fut entièrement terminé, Guacanagari souleva péniblement sa tête : « Je souffre beaucoup moins, me dit-il en me pressant la main dans les siennes. » Ces douces paroles, et l'accent avec lequel elles avaient été prononcées, portèrent l'espérance et la consolation dans mon cœur affligé.

» Cependant les Indiens du voisinage, trompés par le bruit qu'on avait répandu de la mort de leur cacique, étaient accourus. Ils remplissaient les avenues de sa demeure, et exprimaient par leurs gémissemens la douleur dont ils étaient pénétrés. Le Butios s'avance devant eux et leur adresse à haute voix ces paroles :

« Amis, si vous êtes attendris sur le sort de votre cacique, ses vertus et le bonheur dont il vous a fait jouir jusqu'à présent trouvent ici leur récompense. Puissent nos dieux prolonger des jours qui nous sont si chers, et que le tribut des larmes que vous versez ne soit pas aujourd'hui l'expression de vos regrets,

car vous n'aurez pas à déplorer sa mort ! Heureux de pouvoir adoucir vos chagrins, je vous déclare qu'avant la nouvelle lunaïson, ce chef si tendrement aimé de nous tous sera complètement guéri. Que six des plus vigoureux d'entre vous se présentent, ils le transporteront mollement et sans secousse dans sa demeure où je vais l'accompagner. »

» L'ordre du Butios est exécuté à l'instant même, et le cacique déposé sur son hamac y trouve le repos qu'exigeait la prompte guérison de sa blessure.

» Cependant à l'heure où le sommeil répandait le silence dans l'enceinte de la forteresse, les flammes dévorantes en consumaient les fragiles murailles et éclairaient au loin l'horizon. Déjà les cris des assiégés avaient réveillé les habitants des villages voisins, qui vinrent prévenir mon frère de ce malheureux événement. Il fit aussitôt appeler deux de ses officiers. « Vous allez à l'instant même, leur dit-il, accompagner ma sœur sur la colline qui domine le fort, et vous reviendrez avec elle me faire le rapport de ce que vous aurez vu. Je vais, pendant votre absence, donner des ordres pour rassembler toutes les populations des cantons, et envoyer des secours aux Espagnols. »

» Nous partîmes sur le champ, et choisîmes l'en-



droit le plus escarpé ; nous apprîmes de quelques habitans voisins qui l'occupaient avant nous, que, munis de fascines et de torches, les soldats de Caonabo étaient arrivés au milieu de la nuit ; que la sentinelle qui gardait l'avenue du fort avait été leur première victime ; qu'après avoir franchi les fossés qui garantissaient les murailles, ils avaient étendu des branchages desséchés au pied des palissades, et mis le feu autour de l'enceinte.

» Les soldats de la garnison renfermés dans cette clôture de feu poussaient d'épouvantables cris. Un seul des assiégés avait néanmoins conservé son sang-froid, c'était Miguel Diaz. Ne songeant qu'au pressant péril dont ses compatriotes étaient menacés, il fait remarquer au commandant Arana que les flammes n'avaient pas encore atteint la partie de l'enceinte qui touchait immédiatement le front de la colline escarpée et contre laquelle cette partie de la muraille était adossée. Nous y trouverons, dit-il, une issue et l'entrée d'un souterrain qui nous offrira un refuge assuré. Arana approuve vivement son dessein : pour l'exécuter, Diaz appelle six hommes les plus vigoureux, se met à leur tête et les conduit, armés de haches à deux tranchants, au lieu qu'il venait d'indiquer ; ils brisent la palissade intérieure qui recouvrait deux des pieux qui formaient l'enceinte et avaient été profondément enfoncés dans la terre. « Il

faut les arracher , dit-il : si nous ne voulons pas être brûlés vifs ici , profitons des instans qui nous restent pour nous procurer un passage. »

» Parmi les pièces de bois qu'on avait conservées pour renforcer les murailles en cas d'attaque , Diaz découvre une énorme poutre ; ses hommes la transportent , la lient au centre , et la suspendent au sommet de deux autres pièces de charpente angulairement réunies , et ayant pour point d'appui deux ouvertures dans la terre qui en empêchaient l'écart. Soudain ils font mouvoir la poutre , l'élancent avec force contre un des deux poteaux ; le premier coup l'ébranle et le second le renverse. La même manœuvre suffit pour coucher par terre l'autre poteau , et ce résultat de quelques instans produit une large voie et le salut de la garnison tout entière.

» L'intrépide Diaz , le casque en tête , portant sa hache d'une main et son large cimetère de l'autre , fraie le passage au milieu des débris. Arana réunit les dix-neuf hommes qui composaient la garnison : « Compagnons , leur dit-il , au combat je marcherais à votre tête ; mais dans ce péril extrême je ne sortirai que le dernier. »

» Ils sortent et se trouvent dans une galerie souterraine dont l'autre issue se prolongeait assez loin



pour les dérober aux regards de l'ennemi. Un bois touffu cachait l'entrée de cette galerie que l'amiral avait fait pratiquer pour y renfermer la poudre ; l'entrée n'était connue que du garde-magasin, qui s'était absenté de la forteresse. Ils brisent l'énorme serrure qui fermait la porte et volent au combat.

» Déjà commençaient à paraître les premiers rayons de l'aurore. Caonabo, comblé de joie en voyant à travers des tourbillons de fumée les parties de la plate-forme de la tour de bois s'écrouler successivement avec fracas, et croyant les assiégés déjà ensevelis sous ses ruines, réunissait sa troupe et se préparait à la retraite.

» Sur ces entrefaites, les ordres qu'avait donnés Guacanagari avaient été promptement exécutés, et trois cents Indiens arrivèrent au moment où les Espagnols étaient délivrés. L'intrépide Diaz, tel qu'un fleuve qui rompt ses digues, se met à leur tête et marche à l'ennemi. Il attaque, tue et massacre tout ce qui lui résiste. Tandis qu'Arana cherche en vain Caonabo dans la mêlée, il est informé qu'il avait disparu tout-à-coup pour rallier ses soldats fugitifs. Embusqué dans un chemin creux qui conduisait au rivage de la mer, il reparait tout-à-coup à la tête d'une centaine d'hommes qu'il avait réunis.

» Alors le combat se renouvelle sur un champ de bataille déjà couvert de cadavres. L'ardeur des Espagnols ne s'est point ralentie. Diaz attaque le Caraïbe. D'abord étonné de son audace, il ne l'est bientôt plus que de son courage et de sa vigueur ; le Caraïbe le repousse. Trois fois l'airain tutélaire de sa cuirasse résiste aux coups vigoureux de la lance de son ennemi ; trois fois Diaz la détourne et pare les coups, mais au quatrième il en brise la hampe et met le Caraïbe hors de combat. Le voyant sans défense, quelques hommes de sa troupe accourent en poussant des cris féroces ; ils emportent le cacique et le déposent sur un terrain assez près du champ de bataille pour en observer les mouvemens. Cependant Arana, ardent à délivrer Diaz victorieux mais épuisé de fatigue, s'ouvre dans la foule des Indiens qui l'attaquent, une voie sanglante. Il frappe de tous côtés les corps nus qui s'opposent à son passage, et le péril que Diaz courait seul se partage entre les deux héros.

» Tout-à-coup un cri perçant s'élève du sein de la mêlée, il était parti de la bouche de Caonabo accouru pour arrêter le carnage. « C'est en vain, dit-il, que nous combattons contre des hommes armés par les dieux, retirons-nous. » A ces mots, il se met en marche, laissant la moitié de ses gens de guerre tant morts que blessés, et sauvant à peine l'autre moitié devant un ennemi qui les poursuit à

outrance jusqu'au rivage de la mer ; les moins légers à la course s'y précipitent, préférant de périr dans les flots plutôt que de s'exposer à de nouveaux massacres s'ils étaient atteints.

» Cependant Arana dédaignant de poursuivre des ennemis meurtris de coups et qui criaient miséricorde, ordonne la halte ; il compte ses guerriers : « Osorio et Mendoga, dit-il, n'ont pas répondu à l'appel, nous avons à regretter ces deux braves victimes de leur bouillant courage, ils auront succombé dans la mêlée sous les massues des barbares ; retournons au champ de bataille, peut-être y respirent-ils encore ensevelis sous les cadavres ou suffoqués par le poids qui les accable. »

» Ces dernières paroles prononcées avec l'accent de la douleur avaient frappé mes oreilles, je les traduisis en langage haïtien aux deux officiers qui m'avaient accompagnée ; ils en furent émus, et sur-le-champ nous descendîmes de la colline sur le lieu sanglant du combat dont nous avons été témoins : il était couvert de morts... J'appelle Osorio, je nomme Mendoga... Dans le morne silence qui succède à mes cris, un bruit sourd et plaintif s'élève d'un monceau de corps inanimés, nous nous hâtons d'enlever les cadavres, et, sous ces horribles débris, nous trouvons Osorio défaillant, je le connaissais l'ayant

vu plusieurs fois chez mon frère. M'étant prémunie de plusieurs appareils, je m'empresse de panser ses blessures; la chaleur naissante du soleil ranime ses esprits, il soulève lentement la tête : « O princesse Améline, me dit-il, je bénis en vous ma bienfaitrice, vos soins touchans me rappellent à la vie. »

» Cependant Arana et Diaz, suivis de la garnison du fort incendié, étaient arrivés au champ des morts parmi lesquels ils avaient découvert Mendoza qui venait de rendre le dernier soupir. Quatre de ses amis s'étaient chargés de le transporter à la résidence de mon frère où il recevrait les honneurs militaires de la sépulture. Quant à celui-ci, ajoutai-je, en montrant Osorio, et tournant ensuite mes regards sur Diaz, c'est à vous que je remets le soin de sa guérison; la gloire dont vous vous êtes couvert au combat, et la mort que j'ai vue prête à vous frapper à chaque instant, semblent se réunir pour que je vous confie ce noble service. M'adressant ensuite à Arana, « Seigneur, lui dis-je, je vous invite à venir occuper la résidence de mon frère avec les hommes que vous commandez, ils seront logés dans la caserne où je leur ferai procurer tout ce qui leur sera nécessaire. Quittons ces lieux et les horribles désastres dont ils sont environnés. »

» Nous revînmes à la hâte, je trouvai Guacana-

gari souffrant de sa blessure, mais plus encore de l'agitation et de l'inquiétude que lui avait causées notre longue absence. Je lui fis le récit de tout ce qui s'était passé pendant l'embrasement de la forteresse, des combats qui l'avaient suivi, et tel que vous venez de l'entendre; enfin, Seigneur amiral, je vous ai tout révélé.

» Mais de nouveaux dangers vous menacent. Le fougueux Caonabo conspire contre vous, il fomente une ligue avec les autres caciques. Pour ce Caraïbe, aucune entreprise n'est trop dangereuse, ni trop téméraire. Dès qu'il apprendra votre arrivée, ses émissaires épieront vos démarches, et si, poussé par son aveugle fureur et brûlant d'assouvir dans votre sang la rage dont il est animé, il attentait à votre vie!... Ah! Seigneur, quel autre asile pourrait vous défendre d'un coup porté dans l'ombre, que celui de mon frère, ne cherchez pas d'autre demeure; les guerriers qui vous restent y seront casernés et veilleront sur vos jours. »

Pendant ce récit, la douleur, l'admiration, la reconnaissance avaient paru tour-à-tour sur les traits de l'amiral, il se lève et presse dans ses bras la sœur de Guacanagari. « Je n'ai pas tout perdu, lui dit-il, dans Haïti; il me reste encore deux amis qui me sont plus précieux que toutes les mines d'or qu'elle ren-

ferme. O Améline, ajouta-t-il, mes malheurs sont grands, mais ils sont réparables; quant aux dangers dont je suis menacé, j'apporte ici tous les moyens pour les braver et m'y soustraire. Ces trois grands navires qui s'offrent à vos regards contiennent deux mille guerriers, l'élite des armées de mes souverains. J'apporte de l'Espagne des armes, des munitions de toute espèce; je suis pourvu de tous les instrumens qui me sont nécessaires pour la construction d'une nouvelle forteresse et d'une spacieuse caserne.

« A ma première arrivée dans cette île, j'ai trouvé chez vous une bienfaisante hospitalité; mais si les autres caciques, ligués contre l'établissement des Espagnols, renouvellent leurs hostilités, nous défendrons nos droits, car nos intérêts sont communs. Avec mes nouvelles forces réunies aux vôtres, nous serons en état de les mettre en déroute dès la première attaque.

« Cependant pour dissoudre cette ligue dont nous sommes menacés, je compte moins encore sur la terreur que mon appareil de défense va produire sur l'esprit des conjurés, que sur les mesures pacifiques et de civilisation que j'ai dessein de prendre pour conclure le traité d'alliance déjà projeté; mes souverains le désirent, et j'emploierai les procédés les plus humains, les plus généreux envers les insulaires pour



en assurer le succès. Ce n'est que par le seul titre de bienfaiteur que je désire m'en faire aimer. »

A cet instant, le pilote vint annoncer à l'amiral que la galère qui devait remorquer son vaisseau jusqu'à l'entrée du port attendait l'ordre de lever l'ancre.

Alors les navires conduits à force de rames à travers les îles qui encombraient les abords de la rade, entrèrent dans le port, au moment où les ombres du soir ne laissaient plus briller que le sommet des montagnes.

Miguel Diaz et tous les officiers du cacique se trouvaient réunis sur le rivage, ils avaient été suivis par un grand nombre d'Indiens attirés autant par la curiosité que par l'attachement qu'ils portaient à l'amiral ami du cacique ; il était entouré de ses lieutenans couverts de riches costumes et d'armes éclatantes, la princesse Améline était à son côté.

Dès que l'amiral eut reconnu Diaz, il s'avança vers lui... « Miguel, lui dit-il, je suis instruit de la bravoure que vous avez déployée au combat qui a suivi l'incendie du fort, c'est à vous que les hommes de la garnison doivent leur salut, je rendrai compte au roi Ferdinand de vos beaux faits d'armes. « Ces paroles portèrent l'émotion sur la noble figure d'Améline.

Mais quelle fut la surprise de l'amiral quand on vint lui annoncer que deux Indiens qu'on avait reconnus pour être des espions de Caonabo venaient de répandre des bruits injurieux contre Guacanagari. Ils l'accusaient de n'avoir pas empêché l'incendie de la forteresse lorsqu'il avait à sa disposition des forces suffisantes pour la défendre ; ils assuraient que sa blessure n'était qu'une feinte imaginée pour cacher sa véritable perfidie. Pour donner plus de poids à ces délations, ils ajoutaient que Bernardo Boyle, chef de la mission espagnole, devait conseiller à l'amiral de faire juger le cacique, et d'en faire sur-le-champ un exemple.

L'amiral, avec un sourire sur les lèvres, jeta les yeux sur Améline comme pour lui exprimer le mépris que lui avaient inspiré ces calomnies, et sa voix sonore fit entendre ces paroles à l'aide de son interprète à tous les Indiens. « Princesse Améline, dit-il, ces rumeurs mensongères ne doivent pas vous alarmer, car en supposant même qu'on ait cru qu'elles pussent porter quelque impression sur mon esprit, elles y ont produit un effet contraire. Le récit que vous m'avez fait ce matin, s'accorde parfaitement avec les rapports qui m'ont été faits par les Indiens dont j'ai reçu la visite à mon bord. J'irais à la résidence de votre frère à l'instant même, si des soins qui exigent ma présence ici ne m'y retenaient. Mais dès

demain mes premiers momens lui seront consacrés. Exprimez-lui tout l'intérêt que je porte à sa prompte guérison. J'accepte avec reconnaissance l'hospitalité que vous m'offrez de sa part.

» Je vous ferai remettre les livres espagnols que vous m'avez demandés avant mon départ de cette île ; j'en ai fait un choix digne de vous et bien propre à perfectionner une instruction dans laquelle vous avez déjà fait tant de progrès. J'y ai joint deux guitares dont les sons, mêlés aux accens de votre voix si mélodieuse et si douce , charmeront le peuple aux jours de ses fêtes solennelles , consacrées aux ballades et aux chants d'amour. »

Cette allocution fut suivie de cris de joie et d'applaudissemens manifestés par les groupes d'Indiens qui se pressaient sur le rivage.

Dans la circonstance où l'amiral se trouvait alors , il avait pris le parti qui lui semblait le plus sage en n'écoutant ni la défiance suggérée par les affidés de Caonabo , ni le conseil outré du père Boyle ; toutefois il était de sa prudence de se concerter avec ce ministre qui par son caractère et son influence sur l'esprit des habitans, pouvait compromettre ou affaiblir leur confiance et leur vénération pour leur cacique. « S'il est coupable , lui disait-il , du crime de trahison en-

vers les Espagnols , il sera arrêté et jugé par le conseil militaire ; mais si , comme je le pense , il est innocent , pourquoi le condamner sur des rapports si peu dignes de foi ?

Bernardo Boyle ne trouva pas de réponse à cette objection. Il demanda seulement qu'on fit constater si la blessure du cacique était réelle ou feinte, car si elle n'existe pas, nous aurons la preuve qu'il est complice de la destruction de la forteresse. Si elle est réelle, tous les faits de trahison qu'on lui impute sont de pures calomnies. Colomb était trop prudent pour se refuser à cette demande.

Dès le lendemain matin , l'amiral accompagné du médecin espagnol attaché au service militaire , se rendit à la résidence du cacique. L'officier de sa garde qui le reconnut , le prévint que le Butios était occupé à panser la plaie , et qu'Améline lui avait donné l'ordre d'introduire l'amiral auprès de son frère sans le faire attendre que l'opération fut terminée.

Aussitôt qu'Améline le vit entrer , elle s'avança devant lui et le fit asseoir près du hamac où reposait son frère , et à l'instant même où le Butios venait de lever l'appareil.

Le cacique manifesta la plus grande émotion en



revoyant son ami. « Quel bonheur, dit Améline, de vous revoir après avoir été si long-temps séparés! Quelle douce consolation de vous retrouver tous les deux fidèles ! »

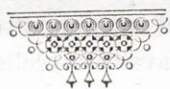
Après les premiers épanchemens de la joie, et tandis que le cacique racontait à l'amiral les détails du combat auquel il avait été provoqué dans son domicile, l'homme de l'art qui avait accompagné Colomb eut tout le temps d'examiner la blessure et de s'assurer de la forme de l'instrument qui l'avait produite. Le Butios le prévint en lui montrant la lance que Caonabo avait laissée sur le champ du duel, en prenant la fuite. Alors il approcha la pointe acérée de la plaie dont les lèvres commençaient à se rejoindre. Elle avait les mêmes dimensions, et la marque du sang dont elle était empreinte occupait le même espace que la distance qui se trouvait entre la peau de la cuisse et l'os qui l'avait empêchée de pénétrer plus avant.

Alors Colomb parfaitement convaincu de la fidélité du cacique, lui témoigna le désir qu'il avait de le voir entièrement rétabli et le vif intérêt qu'il prenait à sa douleur.

Améline avant de se séparer de l'amiral lui fit offrir par une de ses femmes une cassette qui renfer-



mait huit cents coquilles d'un très beau lustre , cent grains d'or et une belle couronne de même métal. Il en fit l'ouverture. « Vous voyez , seigneur , dit-elle , que vous me surpassez toujours en munificence , car les livres que vous m'avez apportés d'Espagne sont pour moi d'un prix inestimable , et ce que vous daignez accepter en échange ne vaut pas la millième partie du beau don que j'ai reçu de vous. »



### III

Le silence et la solitude qui régnaient dans cette contrée de l'île depuis le désastre du fort et du village de la Nativité, déterminèrent l'amiral à porter l'établissement de la colonie dans un lieu plus favorable. Il s'avança donc plus à l'est, et après avoir exploré la côte, il jugea qu'il n'y avait pas d'emplacement plus avantageux que le havre qu'il nomma depuis *Monte Christo*. Le port était spacieux et dominé par une pointe de terre protégée d'un côté par un rempart naturel de rochers et de l'autre par une forêt presque impénétrable. Deux rivières qui arrosaient une belle plaine à une très-petite distance de la mer, donnaient la facilité d'y établir des moulins ; les environs

du port étaient animés par un grand nombre de villages, et quand Colomb fut informé que les montagnes de Cibao et les mines d'or qu'elles renfermaient n'étaient qu'à deux journées de *Monte Christo*, il résolut d'y fonder la première cité du nouveau monde, à laquelle il donna le nom d'Isabelle, en l'honneur de sa protectrice, la reine de Castille.

Ce fut le 22 décembre 1493, qu'après avoir pris congé de Guacanagari et d'Améline pour lesquels il avait toujours conservé la même confiance et le même attachement, qu'il partit du port de Puerto-Real avec toute sa flotte composée de trois navires et de quatorze caravelles, dans le dessein d'y fonder sa colonie. Surpris en chemin par un vent impétueux qui, soufflant de la partie septentrionale, mettait ses vaisseaux en danger d'être brisés sur la côte, l'amiral fut assez heureux de trouver à environ deux lieues de *Monte Christo*, dans la noire obscurité du ciel, une éclaircie qui lui fit découvrir la large embouchure d'une rivière où il entra : elle formait un port assez vaste et convenable à l'établissement qu'il avait projeté, car on ne manquait pas de pierres propres à construire et d'autres à faire de la chaux.

Aussitôt que le plan de la ville fut arrêté et que les rues en furent tracées, un camp fut dressé, les troupes, les employés au service de terre et les ouvriers



de toute espèce furent débarqués, les travaux conduits avec la plus grande activité, et toute la colonie fut bientôt mise à couvert. Il ne fallait pas beaucoup de temps pour dresser des cases dont la construction n'exigeait que du bois, du plâtre, ou autres matériaux qui se trouvaient à proximité. L'église, les magasins publics et la demeure de l'amiral devaient être construits en pierre.

Cependant Colomb se disposant à continuer ses découvertes, confia le gouvernement d'Isabelle au plus jeune de ses deux frères, Don Diégo, homme prudent, et d'un caractère doux et pacifique. Alors se reposant sur la répartition qu'il avait faite de ses troupes, tant pour la tranquillité de l'île que pour celle de la colonie, il laissa dans le port ses deux plus grands vaisseaux qui tiraient trop d'eau pour être employés à la reconnaissance des îles du golfe du Mexique et de la terre ferme et ne prit avec lui que trois caravelles.

Ayant levé l'ancre le 14 avril 1494, il gouverna à l'ouest, pour reprendre la reconnaissance de l'île de Cuba; il avait résolu d'en explorer toute la circonférence afin de s'assurer si cette terre ne faisait pas partie du continent d'Asie. Jusqu'alors il avait été soutenu par l'espoir d'arriver bientôt dans les régions connues de l'Inde, et de revenir triomphant en Espagne à

travers les contrées de l'Orient, après avoir fait le tour du globe.

Mais détrompé de cet espoir, et se voyant à la pointe occidentale de Cuba, il se dirigea vers le sud-est et découvrit l'île de la Jamaïque, nom qu'elle tenait de ses habitans dès l'origine, et à laquelle il donna celui de *San Yago*. Son but rempli, il vint toucher l'île de Mona, située entre Porto-Rico et l'île d'Haïti. Il n'y arriva qu'après avoir lutté sans cesse contre les vents contraires. Du moment où il fut délivré de toute inquiétude, et qu'il se vit sur une mer connue et tranquille, son esprit et son corps s'affaissèrent en même temps, épuisés qu'ils étaient par des efforts presque surnaturels; il tomba dans une léthargie profonde qui mit sa vie en danger. Ses compagnons effrayés, craignirent en effet qu'il ne touchât à sa dernière heure, ils renoncèrent à toute idée de poursuivre le voyage et ramenèrent l'amiral dans un état d'insensibilité complète au port d'Isabelle, où sa petite escadre arriva le 4 septembre 1494.\*

La joie d'y trouver son frère Barthélemi, le compagnon de sa jeunesse, le confident de ses pensées, dont

\* Washington Irving. Hist. de Christophe Colomb, liv. VII, chap. VII, d'après l'histoire manuscrite d'Andrès Bernaldès *cura de los palacios*, ami de Christophe Colomb.

il avait été séparé depuis plusieurs années , lui rendit bientôt la santé. Ce fut alors que pressé de se décharger du fardeau des affaires , trop pesant pour lui dans sa convalescence , il l'investit du titre et de l'autorité d'adelantado , répondant aux fonctions de lieutenant-général gouverneur , investiture qui fut confirmée par le roi Ferdinand.

Cependant Améline avait été informée que les caciques Quarionex , Cotubamana et Béhéchio poussés par Caonabo , étaient convenus entre eux d'interdire à leurs sujets la culture des fruits et du maïs qui composaient la principale nourriture des habitans et même de détruire tout ce qui existait alors. Leur motif était d'amener la famine , dans l'espoir qu'elle forcerait les Espagnols à désertir l'île.

Dans cette malheureuse conjoncture , Améline , d'après le plan qu'elle s'était formé , jugea que sa présence dans son cacicat était nécessaire pour y encourager l'agriculture , y attirer les Espagnols , y fonder une cité , et y faire jouir ses sujets des avantages de la civilisation. Ces avantages sont les mêmes sous l'un et l'autre hémisphère , montrons-nous bienfaisans envers les étrangers , disait-elle , et nous les aurons pour amis.

Non seulement son frère approuva son projet , mais

il lui en facilita l'exécution. « Ma bien-aimée, lui dit-il, tu viens d'atteindre l'âge où l'exercice de la souveraineté de la province t'est dévolu par la loi. Préparons-nous au départ, ma blessure n'en laisse plus paraître que la cicatrice, je t'accompagnerai dans ton voyage et remplirai envers toi un devoir que cette loi m'impose. En passant par Isabelle, nous y visiterons l'amiral : je viens de recevoir la triste nouvelle qu'il y était retenu par une maladie assez grave qu'il a éprouvée à son retour de l'île de Cuba. »

Le lendemain, ils partirent pour Isabelle. Ils y trouvèrent l'amiral dont les souffrances le forçaient à garder le lit. La présence du bon cacique et d'Améline le ravit de joie. « J'ai toujours conservé pour vous, leur dit-il, la plus vive reconnaissance des services que vous m'avez rendus. Je n'ai jamais douté de votre amitié ni de votre sincère dévouement, malgré les soupçons que vos ennemis, qui sont les miens, ont vainement cherché à insinuer dans mon esprit ; persévérons dans nos relations amicales, et qu'Améline qui parle si bien la langue espagnole soit auprès de vous, Seigneur cacique, la fidèle interprète de mes sentimens. »

S'adressant ensuite à Améline, « vous retournez, lui dit-il, dans votre riche domaine de l'Ozéma, la plus belle contrée d'Haïti, vous fuyez la ligue et les per-

sécutions qu'elle vous a fait endurer. Eh bien , apprenez qu'elle est dissoute , ou plutôt dirigée contre celui même qui l'avait tramée. Je viens d'en être informé par Béhéchio le plus pacifique des trois confédérés.

» A la dernière conférence qui a eu lieu à la résidence de Cotubamana , Quarionex et Béhéchio instruits de la conduite violente de Caonabo envers Guacanagari en le provoquant en duel dans son domicile, et armé d'un poignard caché sous sa ceinture, ont décidé qu'ils prendraient fait et cause de cette infraction aux lois du pays ; que s'il y avait une confédération à former, c'était contre cet aventurier qu'il fallait combattre et chasser de l'île ; que son despotisme leur était plus insupportable que la présence des Espagnols. Si nous avions la faiblesse d'accéder aux demandes qu'il nous fait , à celle surtout de nous interdire la culture de nos terres , son ambition serait satisfaite : comme chef de la ligue, le Caraïbe, notre ennemi naturel , se déclarerait bientôt prince souverain de l'île entière... Ses courtisans l'en ont déjà nommé le héros. A ces mots , les trois caciques firent le serment de ne plus communiquer avec lui, et le chassèrent de la salle des conférences. Ce fut le lendemain que Caonabo résolut l'incendie du fort et l'assassinat de votre frère, qui eut été sa victime si vous ne lui eussiez arraché le poignard qui devait lui donner la mort ; il est tellement familiarisé avec le crime qu'il en a con-

tracté la féroce habitude. Mais je délivrerai votre pays de ce terrible fléau ; vous apprendrez bientôt que le Caraïbe Caonabo, tombé sous ma puissance, est hors d'état de commettre de nouveaux forfaits. »

Ces dernières paroles répandirent la joie sur tous les traits d'Améline ; heureuse et rassurée par la promesse de l'amrial, elle prit congé de lui, et poursuivit sa route pour Ozéma, avec l'espoir d'y apprendre la détention du Caraïbe. Assise à côté de son frère dans un palanquin couvert, et porté sur les épaules de six insulaires qui se relevaient de distance en distance, ils arrivèrent le lendemain vers le milieu du jour dans une grande bourgade près de laquelle se trouvait l'habitation d'Améline. La population s'y était réunie et remplissait les avenues de ce délicieux séjour ; c'était un des états de l'île le plus populeux et le plus fertile, les habitans y avaient des mœurs plus douces et des manières plus gracieuses que celles des insulaires des autres contrées.

Dès qu'on la vit arriver, l'ivresse de la joie se manifesta dans tous les groupes, et les échos des bosquets répétèrent mille fois Améline, chère Améline, nom que les habitans lui avaient donné le jour de sa naissance. Les officiers de sa maison qu'on avait prévenus de son arrivée entouraient le palanquin qu'elle avait fait découvrir à l'approche du village, pour recevoir



les avides regards de ses vassaux et le doux parfum des fleurs qu'ils parsemaient sur son passage ; ils savaient qu'elle les chérissait tous également autant qu'elle en était aimée ; elle était heureuse de leur bonheur , car le sien devait être celui de les gouverner en bonne mère de famille.

Elle retint son frère quelques jours dans sa résidence , dans la crainte que les émissaires de Caonabo qui rodaient dans les environs d'Isabelle pour éventer les projets de l'amiral , ne lui fissent un mauvais parti ; elle avait profondément gravées dans sa mémoire les dernières paroles de l'amiral. « *J'en délivrerai le pays et mettrai Caonabo dans l'impuissance de commettre de pareils forfaits.* » Il me tiendra parole, disait-elle à son frère , et vous ne partirez d'ici que lorsque j'en aurai appris la nouvelle.

En effet , quelques jours après son arrivée , le bruit de la translation du cacique Caraïbe dans la ville d'Isabelle , était parvenu jusqu'à la résidence d'Améline qui n'était pas éloignée de celle de Caonabo. On disait qu'il s'était fait accompagner d'une troupe nombreuse , ce qui faisait soupçonner qu'il avait prémédité quelque entreprise contre l'amiral.

Ce bruit fut bientôt confirmé par un officier castillan , que l'amiral avait expédié pour la résidence



d'Améline, il était porteur d'une lettre de l'amiral qui l'informait, ainsi que son frère, de l'arrestation de leur ennemi, et lui donnait les détails de cette heureuse aventure, tel était le texte de la dépêche.

« Afin de réussir dans le projet que j'avais conçu de me rendre maître du Caraïbe, j'ai voulu employer la ruse pour éviter un combat, où plutôt un massacre si j'eusse eu recours à la force ouverte; j'avais jeté les yeux sur le lieutenant Ojéda que vous connaissez; je lui fis la proposition de m'amener le tyran les fers aux pieds. Cette entreprise hardie, peut-être téméraire, aurait effrayé tout autre qu'Ojéda, mais ce jeune homme déjà renommé par les exploits les plus aventureux, accepta ma proposition et m'en assura le succès. « Avant trois jours me dit-il, signor amiral, vous aurez le cacique à votre disposition, et les fers aux pieds comme vous l'exigez. »

» Il fit d'abord informer les émissaires du cacique qui espionnaient sans cesse autour d'Isabelle, qu'un ambassadeur chargé de riches présents devait se rendre auprès de sa personne au nom de l'amiral qui désirait, par estime pour lui, vivre en bonne intelligence et établir une paix durable. Le cacique en fut bientôt instruit, la petite escorte qu'avait Ojéda, quand il arriva, devait empêcher ce prince de soupçonner du mystère dans cette ambassade, aussi fit-il



une pompeuse réception à l'ambassadeur, quand il se présenta. Les manières libres et franches d'Ojéda, la renommée de son impétueuse valeur, de son adresse et de son agilité dans le maniement des armes était bien fait pour enchanter un sauvage; il remit au cacique de Magnana les présens qui lui étaient offerts de la part de l'amiral, il accompagna cette offre de beaucoup de choses flatteuses; puis il fit de grandes plaintes des préparatifs de guerre contre les Espagnols qui ne demandaient, disait-il, qu'à vivre paisiblement avec les indigènes; enfin il proposa les conditions auxquelles il avait ordre de traiter, et qui assuraient les plus grands avantages au cacique et à ses sujets.

» Ojéda en sa qualité d'ambassadeur usa dès-lors de toute son influence, pour engager le prince à venir en personne à Isabelle, afin d'y conclure directement avec l'amiral le traité de pacification, et de devenir l'allié et l'ami de la nation espagnole; il lui assura que l'intention de l'amiral était de lui offrir comme gage de la paix, la cloche qui était l'objet de l'admiration des Indiens lorsqu'ils entendaient ses tintemens mélodieux résonner dans les bois, pour appeler les habitans à la messe. Ojéda savait que lui-même s'imaginait que la cloche parlait; que les hommes blancs se hâtaient d'obéir à ses ordres, et qu'il désirait beaucoup l'avoir. Quand elle lui fut offerte comme un gage de paix, la tentation se trouva si forte qu'il

ne put y résister, et il se détermina à partir de suite pour Isabelle. \*

» Au moment du départ, Ojéda avait vu avec surprise qu'une troupe nombreuse de guerriers se disposaient à l'accompagner. « Pourquoi, mon prince, lui dit-il, vous entourez-vous d'une pareille armée, quand il ne s'agit que d'un traité de paix précédé d'une visite d'amitié qui doit en accélérer la ratification, et ne peut qu'honorer l'amiral? — « Parce qu'un grand seigneur, comme moi, répondit avec fierté le cacique, ne doit pas voyager avec une faible escorte. »

» Cette réponse fit concevoir de l'inquiétude à Ojéda, il craignait quelque sinistre dessein contre le fort d'Isabelle ou contre la personne de Colomb. Alors il eut recours à un stratagème qui paraîtrait fabuleux, s'il n'avait pas eu pour témoins tous les habitans de la ville.

» Pendant le voyage et à une petite distance d'Isabelle, ils s'arrêtèrent près de la rivière d'Hiégna. Ojéda profita de cette halte pour faire voir à Caonabo des fers semblables à ceux qu'on met aux pieds des condamnés, ainsi que des menottes de même matière,

\* Hist. de Christophe Colomb, par Washington Irving, tom. II, chap. IV.

le tout si bien travaillé et si poli qu'on l'aurait pris pour de l'argent ; il fit entendre au cacique que la coutume des souverains d'Espagne était de porter ces marques d'honneur aux pieds et aux mains , que ces ornemens venaient du ciel , et que les rois de Castille s'en paraient les jours de fêtes solennelles. Ensuite il lui proposa de se baigner dans la rivière , de revêtir ces ornemens , de monter sur son cheval et d'étonner toute sa troupe, en se montrant à ses yeux sous l'aspect d'un monarque espagnol.

» Caonabo, aussi passionné que les autres insulaires pour tous les colifichets brillants , fut ébloui en voyant ces menottes, et son orgueil fut flatté de l'idée de monter sur un de ces animaux redoutés de tous ses compatriotes. Après qu'il se fut baigné, il se laissa conduire vers les gens d'Ojéda, n'ayant rien à craindre de ses cavaliers, lorsque lui-même était entouré d'une escorte vingt fois plus nombreuse.

» L'ambassadeur qui avait son cheval tout prêt à le recevoir , et qui au lieu d'une selle n'avait sur le dos qu'une peau de bœuf attachée par une large sangle de buffle , y sauta brusquement et y fit mettre en croupe le cacique ayant des fers aux pieds et aux mains : il se mit alors à caracolier au milieu des Indiens étonnés de voir leur cacique décoré de ces brillans brasselets , et monté sur un de ces animaux si

effrayans pour eux. A la fin il s'élança dans la forêt, et s'éclipsa à l'aide des arbres qui le cachèrent aux yeux de l'armée. Quand il fut assez loin pour ne rien craindre de l'infanterie du Caraïbe, il se fit lier corps à corps avec lui pour l'empêcher de tomber ou de s'enfuir, et donnant de l'éperon il gagna au galop la ville d'Isabelle, où il vint de faire son entrée triomphale avec sa proie, en présence de la garnison et des habitans.

» Lorsqu'Ojéda me l'a livré, le fier cacique m'a abordé d'un air hautain, il se glorifiait encore d'avoir surpris et brûlé le fort de la Nativité; et disait hautement qu'il était venu plusieurs fois reconnaître Isabelle, dans l'intention de lui faire subir le même sort. Enfin je le tiens en mon pouvoir jusqu'au départ du premier vaisseau, à bord duquel je m'embarquerai pour l'Espagne, où mes souverains décideront de son sort. En attendant, j'ai ordonné qu'on le traitât avec les égards que l'humanité recommande, que néanmoins on lui laissât ses fers, précaution indispensable exigée par le peu de sûreté de sa prison, car il loge provisoirement dans ma propre habitation, où il est gardé à vue. »

Améline avait lu en l'absence de son frère, le message qu'elle venait de recevoir. Aussitôt qu'elle le vit paraître, elle courut devant lui. « Le seigneur Co-

lomb a tenu sa parole , lui dit-elle , le Caraïbe est en son pouvoir. » A ces mots , elle lui fit la traduction en langage haïtien du message écrit en espagnol ; alors Guacanagari ne put retenir l'expression de sa joie , en se voyant délivré du plus cruel et du plus dangereux de ses ennemis.

Dès le lendemain , il fit ses dispositions pour prendre congé de sa sœur. « Avant de nous séparer , lui dit-il , je veux te faire part de mon plan de conduite envers les étrangers. En arrivant sur mon territoire , j'en parcourrai les bourgades et les hameaux , j'en réunirai les habitans. « Exercez l'hospitalité envers les hommes blancs , leur dirai-je , c'est une vertu qui nous est inspirée par nos dieux : ne craignez plus le féroce et impie Caraïbe , cultivez vos terres , partagez-en les produits avec les Espagnols , ils en auront toujours assez , en ne leur laissant que votre superflu. Mais vous aurez pour récompense le doux plaisir de secourir vos semblables. En ma qualité de cacique , je veux vous en donner le premier l'exemple , je vais mettre mon parc en culture. »

Améline avait entendu avec ravissement ces paroles qui s'accordaient avec les pensées de son ame. « Oui , répondit-elle , votre sagesse et votre générosité nous garantiront des horreurs de la famine ; mais si les partisans de Caonabo venaient ravager nos ré-

coltes et nous réduisaient aux racines, il ne nous resterait, pour ne pas mourir, qu'une seule et dernière ressource. Guacanagari, le fidèle Diaz et Améline iraient chercher des alimens dans une île plus hospitalière que la nôtre. » En prononçant ces dernières paroles, elle n'avait pas craint de dévoiler le secret de son cœur; mais le léger sourire de son frère lui fit comprendre qu'il l'avait deviné.

« Écoute encore, Améline, continua le cacique, je veux que tu connaisses le plus puissant des motifs qui m'obligent à favoriser la colonisation des Espagnols dans l'île d'Haïti. Quand l'amiral vint implorer mon secours après son naufrage, je consultai mon Zémé.\* Après avoir bu l'infusion de la plante consacrée à cet interprète de l'Être-Suprême, et pendant la crise que ce breuvage m'avait fait éprouver, il me révéla ce que j'avais à faire. *« Colomb, me dit-il, est un envoyé du ciel, traite-le comme tu voudrais l'être si tu étais à sa place; tu te feras de nombreux ennemis pour l'avoir secouru, mais tes ennemis seront renversés. Si quelque jour les Espagnols oublieraient tes bienfaits,*

\* Chaque cacique avait son Zémé, qu'il consultait dans toutes ses entreprises, et pour lequel le peuple avait la plus grande vénération. C'était son génie protecteur. Il avait une sorte de temple dans une maison séparée où était l'image de ce Zémé. *Charlevoix, hist. de St-Domingue, liv. 1<sup>er</sup>.*

*ajouta-t-il, tu en mourrais de chagrin, mais ta généreuse hospitalité serait récompensée dans la demeure céleste. »*

» Ces dernières paroles profondément gravées dans ma mémoire, me font pressentir ma mort prochaine, je n'ai pas d'enfans, la loi t'appelle seule à la succession de mes états, et je mourrai avec la consolation que mes sujets seront heureux sous ton gouvernement. »

Très peu de temps après, Améline reçut la triste nouvelle de la mort subite de son frère qu'elle avait aimé si tendrement, et dont elle ne fut jamais consolée. Elle partit pour Puerto-Real à la réception du message. En attendant son arrivée, les Butios avaient eu le soin de vider le corps du cacique, qui fut séché au feu, et couvert d'un linceul formé de larges bandes de coton, et exposé dans l'avant-cour de la résidence.

Dès qu'Améline parut, elle reçut les acclamations de la foule des Indiens qui s'y étaient réunis pour assister aux funérailles et déplorer la perte d'un prince, dont le cœur avait été le refuge des malheureux, et qui n'avait connu d'autre bonheur que celui qu'il trouvait dans l'amour de ses sujets. Elle le fit inhumer dans un des bosquets du parc qu'il avait le plus affectionné, elle l'accompagna jusqu'au tombeau.

Elle était oppressée par une douleur muette et concentrée. Mais à la vue du sépulcre, ses larmes coulèrent en abondance et inondèrent la terre qui le lui ravissait pour toujours.

Avant de s'en séparer, elle se pencha sur sa tombe. « O frère bien-aimé, s'écria-t-elle, voici la demeure que le destin t'a fixée. Tu ne reverras jamais le pays qui nous a vu naître; ne regrette plus ton ancienne patrie, que toutes les affections de ton ame immortelle t'attachent au nouveau séjour que le ciel t'avait réservé pour l'éternité. » Sa voix s'affaiblit en prononçant ces derniers mots, et soutenue par les deux femmes qui l'avaient accompagnée, elle se retira en recevant le vœu unanime des insulaires qui proclamaient à son passage, le nom chéri d'Améline, leur souveraine.







#### IV

Cependant la captivité de Caonabo avait rétabli la tranquillité parmi les insulaires. Dès qu'on eut appris qu'il avait été transféré dans un des bâtimens de la flotte prête à mettre à la voile, et où l'amiral allait s'embarquer pour l'Espagne, Quarionex et Cotubamana devinrent pacifiques, abolirent la défense qu'ils avaient faite de cultiver les terres et suivirent l'exemple de Guacanagari. Sur ces entrefaites, l'amiral partit et rencontra une caravelle expédiée de Cadix pour Haïti. Le capitaine de ce bâtiment prit ses dépêches pour l'adelantado qui fut informé que Caonabo, livré constamment à la sombre mélancolie d'un

esprit altier qui se sent profondément humilié, était mort dans le cours du voyage.

Cet événement répandit la joie dans l'île entière. Il ne restait qu'à soumettre le cinquième cacique Béhéchio. L'adelantado, accompagné de ses officiers, se fit conduire dans sa résidence.

Il y fut reçu avec la plus affectueuse bienveillance. « Je viens, lui dit-il, vous proposer une mesure amicale, conciliatrice, et réclamer de votre bienveillance un léger secours, tel que celui que les autres caciques ont eu la générosité d'accorder aux Espagnols qui désirent conclure un traité d'alliance avec eux. »

« Seigneur, répondit le cacique, j'ai appris que les hommes blancs n'étaient venus dans notre île que pour y chercher de l'or, mais il ne s'en trouve dans aucune partie de mes états. »

« Rien n'est plus éloigné de la pensée de mes souverains repartit Barthélemi, que de vous demander une faible partie des choses que vos domaines ne produisent pas, mais vous aurez sans doute la libéralité de nous satisfaire en coton, en chanvre et en pain de cassave, qui croissent abondamment sur votre territoire. » A ces mots, la figure du cacique s'épanouit et il accepta la proposition. Il fit transmettre à l'ins-

tant même aux chefs de chaque district de son cacicat, l'ordre de semer une grande quantité de coton et de cassave pour fournir le tribut. Alors l'adelantado prit respectueusement congé du cacique, et repartit pour Isabelle.

Ainsi on vit, dans toutes les occasions, ce peuple simple et bon se prêter sans murmure à tout ce qu'on exigeait de lui, et se dépouiller de ses droits en faveur des étrangers, avec résignation et même avec joie, lorsqu'il en était traité avec douceur et bienveillance.

Cependant l'amiral, avant de s'embarquer pour l'Espagne, avait recommandé à son frère Barthélemi, de profiter de la bonne intelligence qui régnait entre les insulaires et les Castillans pour exploiter les mines d'or déjà découvertes, et celles qui pourraient l'être par la suite pendant son absence; mais constamment occupé à poursuivre ses travaux de la ville d'Isabelle qui devait devenir le chef-lieu de la colonie, et ne pouvant se charger de cette recherche en personne, il la confia à Miguel Diaz, que l'amiral lui avait désigné comme l'homme le plus capable de la diriger et d'en assurer le succès. \*

\* Washington Irving. Voyage de Colomb, tom. II, liv. II, chap. 1<sup>er</sup>.

Miguel Diaz était lié avec un Castillan, nommé Pablo-Belviz, métallurgiste habile, que la reine Isabelle avait envoyé avec toutes ses machines et instrumens nécessaires pour ouvrir les mines et purifier les métaux précieux; il obtint de l'adelantado de l'adjoindre à l'expédition, et choisit quinze hommes vigoureux à la tête desquels il se mit en marche; il se dirigea à l'aventure vers le sud-ouest, de village en village. Les habitans, bien loin de se montrer hostiles, s'empresaient de lui offrir des vivres et les autres secours de l'hospitalité.

Au troisième coucher du soleil, il alla camper à l'ouverture d'un défilé sauvage et rocailleux qui conduisait dans les montagnes; les jours suivans, la marche fut pénible et le pays difficile à traverser, ils n'y trouvèrent pas un seul hameau et furent obligés, pour y vivre, de consommer une partie des provisions qu'ils portaient avec eux; mais ils se consolèrent bientôt lorsqu'ils aperçurent un passage étroit et sinueux qui les conduisit dans une vaste plaine, arrosée par plusieurs rivières, et sur laquelle des masses d'arbres touffus reposaient agréablement la vue, ils furent ravis de joie quand ils virent des paillettes d'or briller à travers le cristal de presque toutes les sources qui descendaient des montagnes. Enfin excédés de fatigue, ils entrèrent dans le premier village qui s'offrit à leurs regards.

Ils y trouvèrent deux Espagnols, dont l'un était un jeune chevalier, nommé Gorvalèz, et l'autre connu sous le nom de Firmin Cado. Le premier était Aragonnais. Il avait passé les premières années de sa jeunesse à se ruiner au jeu ; chargé de dettes et pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il s'était enrôlé dans les troupes qui composaient la seconde expédition de l'amiral, et s'était embarqué au port de Cadix, bercé de l'espérance de refaire sa fortune dans une région d'or, d'où il reviendrait chargé des trésors du Nouveau-Monde.

L'autre était un aventurier qui se faisait passer pour un essayeur de métaux, et que Gorvalèz avait amené avec lui d'Espagne pour exploiter, furtivement à son propre compte, la première mine que son compagnon aurait découverte.

Le nom de Cado avait réveillé dans la mémoire de Diaz ce qu'il avait appris sur la conduite de cet aventurier. « Firmin Cado, lui dit-il, je te connais ! L'amiral qui t'a employé en qualité d'essayeur et te salariait largement, t'a destitué ; d'abord, parce que tu étais trop ignorant pour remplir les fonctions dont il t'avait chargé : ensuite, parce que tu avais encore la perfidie, en recevant ton salaire, de décrier les travaux qu'il avait ordonnés. Tu viens de soutenir devant nous tous qu'il n'existait pas de mines d'or dans

l'île, où du moins qu'il en existe si peu, qu'il ne paierait pas les dépenses qu'il faudrait avancer pour l'en extraire. »

Cado interdit garde le silence. Gorvalèz furieux s'approche de Diaz, le regarde en face : « Tu en as menti, lui dit-il, je prends fait et cause pour cet homme que tu calomnies, je te provoque au combat à l'instant même. » En parlant ainsi, il tire son épée et donne du champ à son adversaire. « Mets-toi en défense, ajoute-t-il, et fais retirer tes soldats. »

A ces mots, Diaz se retourne : « Compagnons, leur dit-il, restez-ici témoins muets et inactifs du combat provoqué par ce jeune Aragonnais, dont je vais réprimer l'audace, et que par humanité je ne veux combattre et vaincre, qu'en parant ses coups inutiles. »

Soudain, il présente le front et se met en garde, les épées se croisent deux fois ; celle de Gorvalèz est dirigée contre Diaz, deux fois elle en est écartée sans l'atteindre. L'un dans son imperturbable sang-froid ne cherche qu'à désarmer son ennemi pour épargner sa vie ; la colère de l'autre le met hors de lui-même, tandis que son adversaire n'use de sa vigueur et de son adresse que pour le fatiguer et le mettre hors de combat. Alors Gorvalèz, dans l'accès de sa fureur,

prenant son épée à deux mains , se précipite sur Diaz qui s'esquive et le voit tomber sur les genoux , s'appuyant une main contre terre. L'effort qu'il fait pour se relever est impuissant ; il retombe , mais le glaive qu'il retenait incliné dans l'autre main le blesse au côté , et la douleur qu'il en ressent lui fait pousser des cris aigus.

Miguel Diaz le relève , et le soutenant de ses bras vigoureux , le conduit lentement dans la demeure d'un Indien qui s'empresse de lui donner les premiers secours , il lave la plaie , y répand le suc d'une racine qu'il a fortement pressurée ; tout-à-coup la douleur s'apaise et le sang cesse de couler.

Soulagé dans sa souffrance , Gorvaléz se lève péniblement , se jette dans les bras de son vainqueur. « Diaz , lui dit-il , je vous dois deux fois la vie , l'une par votre adresse à parer mes coups sans qu'une juste vengeance ait pu vous exciter à m'en porter un seul , l'autre par votre générosité en me secourant après m'avoir vaincu. Cette noble conduite me dévoile mes torts envers vous ; soyons amis , Diaz , et que cet événement soit ignoré dans Isabelle. » « J'accepte votre offre , répond Diaz , car tous deux enfans d'Aragon , si nous avons changé de climat , nous avons conservé la même patrie , les mêmes liens nous unissent , soyons amis ; mais rompez en visière avec cet aventurier , en

lui indiquant l'essayeur de métaux qui s'était glissé parmi les Indiens que le combat avait attirés ; il vous avilirait au point de vous faire partager le mépris de tous ceux qui le connaissent. »

Le jour était à son déclin , la chétive demeure de l'Indien pouvait à peine contenir sa nombreuse famille. Gorvaléz semblait agité par de nouvelles souffrances , il avait besoin de repos , toutes ces pensées se succédaient dans l'ame de Diaz , inquiet sur la nature et les suites de la blessure de son ami.

« Nous ne pouvons passer la nuit dans votre habitation , dit-il à l'Indien dans le langage des insulaires , nous vous rendons grâce de votre généreuse hospitalité ; mais veuillez nous conduire à l'hôtellerie du village. » En disant ces mots , il tira de sa poche une petite boîte d'ébène dans laquelle étaient renfermés deux paires de ciseaux , un couteau , un étui rempli d'aiguilles et de pelotons de fil de toutes les couleurs qu'il offrit à sa femme ; le ravissement de l'Indienne à l'ouverture de la boîte lui avait ôté la parole , mais son mari répondit pour elle.

» Entrevoyez-vous , Seigneur espagnol , en le faisant approcher de la porte de la chambre , ces hautes murailles à travers les clarières des bois qui vous



en cachent une partie? C'est-là que réside notre cacique Améline. C'est un ange descendu du ciel pour nous gouverner et nous rendre heureux ; elle y a fondé une infirmerie où elle entretient bon nombre de Butios qu'elle envoie dans les parties les plus éloignées de son cacicat , aussi voyons-nous dans cette contrée , la plus belle de l'île , beaucoup de vieillards et peu de malades. »

Le nom d'Améline fit tressaillir de joie le cœur de Miguel. Heureux jour ! s'écria-t-il en langue espagnole , où je retrouve une femme que j'aime et où je viens d'acquérir un ami de plus ! Et s'avancant vers la couche de Gorvaléz : « mon ami , dit-il , je vais te faire transporter dans une habitation où tu trouveras une seconde mère , qui te prodiguera les mêmes soins que celle que tu as laissée à Saragosse , notre patrie commune. »

L'Indien , averti par les préparatifs du départ , avait déjà couvert de nattes le grossier brancard qui devait servir à transporter le blessé , il appelle son fils aîné , et lui montrant la litière : \* « Cours me chercher , dit-il , six hommes de ta force dans le voisinage. » Il

\* Chaise couverte.

en amena douze qui s'étaient offerts avec empressement à transporter à la résidence du cacicat le jeune Aragonnais.

Alors Diaz donne l'ordre du départ, et ouvre la marche à la tête de son détachement.

Le soleil descendait à demi-caché par l'horizon, lorsqu'ils touchèrent le seuil de la demeure d'Améline. Diaz commande la halte et attend le factionnaire qui s'avancait devant lui. « Dans ce pays, dit-il, où l'on ne connaît pas de crépuscule, la nuit m'a surpris ici. Je viens demander l'hospitalité à ta maîtresse; envoie un homme de sa garde la prévenir de notre arrivée d'Isabelle, je m'appelle Miguel Diaz: je vais attendre ici sa réponse et ses ordres. »

A peine le nom de Diaz a-t-il frappé ses oreilles, qu'elle ordonne à deux de ses femmes de la suivre, et comme entraînée par un mouvement involontaire, elle se montra sans voile aux regards des étrangers, s'avancant vers eux avec sa dignité modeste et habituelle qui lui gagnait tous les cœurs. Dès qu'elle reconnaît Diaz; elle lui tend la main, et ces douces paroles s'échappent de ses lèvres.

« Héros que je révère et que j'aime, le destin qui nous est également favorable, a conduit vos pas vers ma demeure, vous ne chercherez pas d'autre asile.

Mais quel est ce guerrier qui vous accompagne, ajouta-t-elle, en fixant ses regards sur Gorvalès ? L'écharpe ensanglantée qui le ceint au milieu du corps, sa figure pâle et livide me font craindre qu'en partant d'Isabelle, vous n'ayez rencontré quelque embuscade des partisans de Caonabo, et que vous n'ayez eu un combat à livrer. » — « O princesse Améline, interrompit Gorvalès, je laisse à Miguel, mon compatriote et mon ami, le soin de vous raconter ma malheureuse aventure, je suis ma propre victime, je souffre cruellement de ma blessure, daignez me faire secourir. »

Améline fait appeler deux de ses gardes. « Transportez ce jeune guerrier dans mon infirmerie, et suivez mes pas. » A ces mots, elle invite Diaz à l'accompagner, et fait prévenir le chef des Butios qu'elle y entretenait, de l'arrivée du blessé. Dès qu'il y entra, elle le fit placer sur la couche qui lui avait été préparée. Le Butios leva le premier appareil et examina la plaie. « Elle n'est pas dangereuse, dit-il; les grandes douleurs qu'il éprouve maintenant, sont l'effet du transport du village à cette résidence. Le repos et le pansement que je vais faire à l'instant même vont calmer les souffrances, et dans peu de temps j'espère obtenir sa guérison. » — « Prenez pour lui les soins que vous prendriez pour moi-même. Je m'y intéresse, car il est l'ami d'un homme qui a rendu de grands services à mon frère. » Puis, tournant ses regards vers



Miguel , elle ajouta ces paroles : « Le dépôt que vous venez de me faire de votre ami dans la circonstance où il se trouve , est un nouveau bienfait que je reçois de vous ; j'en attends encore un autre dont j'apprécierai tout le prix , jusqu'à mon dernier soupir.

» Maintenant , continua-t-elle , il faut nous occuper de vos guerriers. Vous allez donner l'ordre de les conduire dans ce grand bâtiment qui vous fait face et qui me sert de caserne. Quant aux vivres , c'est mon affaire , reposez-vous sur moi pendant votre séjour ici , car j'espère bien que vous ne me quitterez qu'après la complète guérison de votre ami. » Elle l'introduisit alors dans son appartement , et le pria de l'y attendre quelques momens , en l'invitant à partager le repas du soir avec elle.

Miguel profita de sa courte absence pour caserner son détachement , et la rejoignit à l'instant où elle rentrait. Déjà la table était servie dans une petite pièce contiguë à la salle de réception , et où elle mangeait quand elle était seule. D'un clin d'œil , elle congédia ses deux femmes , et parla ainsi :

« Quand j'ai questionné votre ami sur la cause de sa blessure , je n'ai rien compris à sa mystérieuse réponse , *je suis ma propre victime*.... A-t-il eu le dessein d'attenter à sa vie ? ou avez-vous interposé votre

autorité pour l'empêcher de se donner volontairement la mort ? Racontez-moi son aventure. »

Quand elle en eut entendu le récit, telles furent ses paroles : « Eh bien, mon ami, je ne vois dans tout cela qu'un jeune insensé qui a eu la sotte vanité et l'extravagance de provoquer son maître en fait d'armes, qui ne l'avait pas offensé, et de l'autre part, un homme généreux qui, sentant sa force, accepte un combat pour ne pas faillir à l'honneur ; mais cette imprudente magnanimité qui vous portait à parer tous les coups sans vous permettre d'en porter aucun vous-même, vous exposait à perdre la vie. »

« Ma vie ! repartit Miguel, hélas ! je ne pensais pas alors que, mettre en péril des jours qui vous étaient entièrement consacrés, c'était disposer d'un bien qui ne m'appartenait plus. Si cette idée, à laquelle j'attache tant de prix, avait occupé mon esprit dans l'action du combat, la crainte de vous perdre m'aurait peut-être troublé au point d'affaiblir ma force, ou de manquer de l'adresse qu'il me fallait pour écarter le glaive qui voulait ma mort. »

Ces dernières paroles pénétrèrent jusqu'au fond du cœur d'Améline. Jusqu'à ce moment, incertaine sur le véritable état d'un homme qu'elle aimait, elle avait essayé vainement de cacher la passion qu'elle avait

pour lui, et que ses yeux dévoilaient à chaque instant. Mais dans la circonstance où le plus heureux des hasards semblait lui offrir l'accomplissement de ses espérances, elle sentit la douce nécessité de rompre le pénible silence que le devoir et l'honneur lui avaient imposé, lorsqu'elle n'était encore que l'élève de Diaz. Elle n'hésita donc pas à partager avec celui qui réunissait toutes ses affections, la joie qu'il venait de lui faire éprouver lui-même. Alors elle se leva, et le conduisit dans un cabinet où la solitude et l'instruction qu'elle puisait dans ses lectures enrichissaient son esprit, le fit asseoir devant elle, et lui parla ainsi :

« Écoutez-moi, mon ami, je suis orpheline et libre. Vous savez qu'en me donnant le jour, ma mère perdit la vie, et que mon père la suivit de près au tombeau, me laissant pour héritage la principauté d'Ozéma. Guacanagari, le seul frère qui me restait de ma famille, m'adopta pour sa fille, prit en mon nom possession de mon héritage, et fit choix d'un gouverneur pour administrer le pays jusqu'à ma majorité. Quinze années après, arriva l'époque du débarquement d'une flotte espagnole dans notre île et sur le territoire dont mon frère était le cacique. Les relations intimes qu'il eut avec l'amiral et les officiers de sa suite dont vous faisiez partie, lui procurèrent une liaison plus intime encore avec vous. Colomb désirait

que mon frère apprit la langue espagnole, et vous indiqua pour la lui enseigner. Je profitai de vos leçons, dans un court espace de temps je la parlai assez bien pour me faire entendre, et je servis d'interprète à l'amiral. Guacanagari étonné de mes progrès, vous confia mon éducation à l'âge où la nature avait déjà développé mes facultés intellectuelles; enfin pendant les deux années que nous avons vécu pour ainsi dire sous le même toit, les connaissances que j'ai acquises, je les tiens de vous.

» Maintenant, mes vœux et mes espérances reposent sur vous seul. Mon généreux frère a conçu le désir de m'assurer un appui dans le gouvernement du cacicat où il est venu m'installer lui-même, j'en ai parcouru avec lui toutes les parties. Dans nos promenades solitaires vous avez été souvent le sujet de nos entretiens. « Ma fille, m'a-t-il dit, avant de quitter ma résidence, te voilà installée; mais pour gouverner ta principauté, tu as besoin d'un second toi-même, quel présent désires-tu que je te fasse le jour de tes noces? dis le moi franchement. — Je n'ai pas de secret pour vous, mon frère, répondis-je avec la même franchise qu'il attendait de sa fille adoptive; le don le plus cher à mon cœur que vous puissiez me faire, est la personne de Miguel Diaz. — Mais as-tu l'assurance qu'il l'accepterait pour épouse? — J'en ai

le doux pressentiment, et le cœur ne trompe jamais. — Ne crains-tu pas que ta couleur ne lui répugne? — Ma couleur, mon frère, approche de la sienne; le teint de Diaz est brun foncé, et le mien d'un brun clair et qui n'est pas reluisant comme celui des autres insulaires. — Et ton âge, ma fille? tu n'es encore qu'un enfant, et Diaz est dans sa maturité. — Hé bien! mon frère, je suis sur ma vingtième année, et Diaz en a trente accomplies. Heureuse époque où la folle passion de l'amour chez les hommes est évanouie, pour faire place aux vrais sentimens du cœur! — Enfin, ma chère Améline, je n'ai plus qu'une demande à te faire, et ce sera la dernière; sait-il que tu l'aimes? — Jusqu'à présent j'ai gardé mon secret, je n'attends qu'une occasion favorable pour le lui découvrir; mais il a l'esprit trop pénétrant pour ne pas l'avoir déjà deviné. — Hé bien! ma chère enfant, c'est précisément ce présent là que je voulais te faire. Miguel Diaz a une belle ame, un cœur généreux, un noble caractère; le plus beau jour de ma vie sera celui où je viendrai dans ta résidence avec lui t'y offrir mon présent de noces, et consacrer solennellement une union qui comblera tous mes désirs. »

» A ces mots, notre conversation changea de sujet, il était malade et souffrant, je voulus le retenir; mais fidèle à la parole qu'il avait donnée à l'amiral de le



revoir à son retour de l'Ozéma , il partit dès le lendemain pour Isabelle.

» Telle est, mon ami, l'opinion que Guacanagari a conçue de vous , j'ai admiré comme lui les trois belles qualités qui vous distinguent , elles m'ont fait concevoir en secret le désir de vous posséder, et cependant je n'ai jamais pensé à vous faire l'aveu du plaisir que je goûtais à vous plaire , ni du bonheur que j'éprouvais à vous aimer.

» Et en effet , quel cœur pourrait être insensible à la première de ces qualités ? Et qui n'a pas admiré votre héroïsme au fort de la Nativité , lorsqu'au milieu des flammes votre présence d'esprit et la force de votre ame vous ont inspiré , dans le plus éminent des dangers , l'unique moyen de sauver vos compagnons de la fureur des flammes ?— Votre cœur généreux ? le combat dont vous venez de me faire le récit, ne m'a-t-il pas donné la preuve de votre magnanimité ? Vous étiez maître de la vie de Gorvaléz par votre supériorité dans le maniement des armes. En n'usant pas de ce grand avantage , vous avez réprimé l'offense sans attaquer l'offenseur, et votre générosité vous a fait trouver un ami dans le pardon de son injure.

» Quant à ton noble caractère , ô mon ami , je le

trouve partout, dans tes discours, dans tes actions, dans le plan de conduite que tu m'as tracé; il n'est pas une maxime en morale, de celles surtout qui m'éclairent sur mes devoirs, que je ne cherche à mettre en pratique, et que je ne sois tentée d'enseigner moi-même à ceux qui m'entourent. C'est à toi que je suis redevable de l'attachement et de la vénération dont mes sujets m'entourent; aussi je vois régner parmi eux la joie, l'abondance, l'union et la paix. Les leçons que tu m'as laissées, sont ma boussole et mon guide. Enfin si je mesure ma gratitude sur les bienfaits que j'ai reçus de toi, je ne puis acquitter ma dette, qu'en offrant à mon bienfaiteur mon cœur et ma main. »

« Chère Améline, répondit Diaz, tes dernières paroles ont fixé notre destinée, en me donnant ton cœur; tu ne fais qu'un échange, car le mien est déjà sous ton empire, tu en as la possession tout entière. Pour rendre ce contrat légitime nous n'avons besoin l'un et l'autre d'un pouvoir étranger, nous en tenons le droit de la nature, nous en avons réciproquement usé en nous aimant l'un et l'autre sans oser nous en faire l'aveu; maintenant éclairés sur nos sentimens intimes, nous sentons que nous ne pouvons plus être heureux qu'ensemble.

» Mais, ajouta-t-il, avec l'accent d'une tendre dou-

leur : « Le don de votre main , pour qu'il soit légitime et nous confère le nom d'époux , doit être sanctionné par un acte solennel authentique et religieux. C'est la main d'un prêtre chrétien qui doit nous unir, mais , hélas ! vous n'êtes pas chrétienne , car vous n'avez pas reçu le baptême. »

« Ah ! Seigneur Miguel , interrompit la jeune Indienne avec une douce expression de reproche , vous n'avez pas compris cet article là dans le plan de vos instructions ; qu'entendez-vous par le baptême ? »

« Le baptême est un acte religieux , dont l'effet est d'imprimer à ceux qui le reçoivent le nom et le caractère de chrétien. Si j'ai gardé dans mon cours d'instruction le silence sur ce point essentiel du christianisme , c'est que je ne pouvais pas prévoir alors le doux avenir qui m'était réservé en m'unissant à vous par les liens du mariage. Deux autres motifs m'y engageaient encore ; d'un côté , je craignais de troubler la sérénité de votre ame , car en vous parlant de ma religion , c'était vous exciter à renoncer à vos idoles ; de l'autre , peut être n'entraînait-il pas dans les intentions de votre frère , en me confiant l'instruction d'Améline élevée dans l'idolâtrie , que j'en fisse une néophite. »

« En effet, mon ami, la sage discrétion que vous avez mise à éloigner de votre enseignement tout sujet de doctrine religieuse a excité ma curiosité, et en admirant votre prudence, j'ai eu recours à la petite bibliothèque que l'amiral m'a rapportée d'Espagne ; j'y ai trouvé la loi, la doctrine et l'histoire du christianisme ; j'ai tressailli de joie, quand j'ai su que l'auteur de ce bel ouvrage était le fils du Dieu que vous adorez. C'est le plus riche des présens que Christophe Colomb m'a faits, car sans lui j'aurais méconnu l'évangile. Ce livre, en parlant à mon cœur, m'a révélé des vertus dont je portais le germe en moi-même et qui ne tendait qu'à se développer, il m'a enseigné à mettre en pratique la moralité de mes devoirs envers l'Être Suprême, envers les hommes dont il m'a confié le gouvernement et ceux même qui me sont étrangers. En lisant et relisant l'évangile, j'ai souvent été tentée de me dévouer à la foi chrétienne, de ne reconnaître qu'un seul Dieu, créateur du monde, et avec le désir de recevoir le baptême, j'en sens plus que jamais la nécessité.

» Celui des missionnaires espagnols que vous choisirez pour me le conférer, consacra notre union. C'est alors que revêtus l'un et l'autre du doux nom d'époux, nous pourrons le prononcer à cœur ouvert et parler de notre amour sans rougir. »



A ces mots, des larmes de joie roulèrent dans les yeux de Miguel Diaz, qui reçut de la bouche d'Améline cette déclaration aussi touchante qu'inattendue.

Tandis que les heures s'écoulaient dans ces épanchemens si vrais et si purs, qui pour les deux amis étaient comme l'avant-goût de leur félicité prochaine, Améline interrompt cette scène pour en ouvrir une autre animée par des affections non moins honorables. Elle découvre un coffret qui renferme les précieux ornemens dont elle aimait à se parer les jours de fête ; elle y prend une coupe d'or, et la présentant à son ami. « Ma mère, lui dit-elle, me l'a laissée en mourant, mon père ne me l'a transmise qu'à l'âge où je pouvais comprendre l'obligation que m'avait imposée la dernière volonté de celle qui m'avait donné le jour. Je m'y suis fidèlement conformée, et je ne m'en sers qu'une seule fois chaque année, pour consacrer le triste souvenir de la mort d'une mère que le ciel ne m'a pas permis de connaître. Vous deviendrez son fils, cher Diaz, dès que vous m'aurez reconnue pour épouse, et puisque le don nous sera commun, vous serez comme moi, fidèle au vœu de l'être à qui je dois la vie. » A ces mots, elle verse de la liqueur dans la coupe... « Si ma mère, lui dit-elle, était encore vivante, elle vous aurait présenté ce breuvage, comme un gage de fidélité..... — O Améline, s'écrie-t-il, qu'il m'est doux de le re-



cevoir de vous-même, je jure par cette coupe et par la liqueur qu'elle contient, que je resterai fidèle jusqu'à la mort à Améline Guacanagari, cacique héréditaire du territoire de l'Ozéma, en foi de quoi je bois la moitié de cette liqueur. — Je bois l'autre moitié, répéta la jeune fiancée, je jure une éternelle fidélité à Miguel Diaz, officier de marine dans les escadres des souverains d'Espagne, je le rends dépositaire de ma destinée. »

Ce double serment fut suivi d'une double et tendre accolade.

« Maintenant, mon ami, dit Améline, il est temps que vous jouissiez des douceurs du sommeil, je vais vous faire conduire dans votre appartement. Quant à moi, je ne rentrerai dans le mien, qu'après avoir visité mes malades, j'en ai contracté la douce habitude, et je ne croirais pas avoir rempli ma journée, si je n'avais accompli ce devoir. »



## V

Améline, la beauté d'Haïti, était douée des plus aimables qualités de l'esprit et du cœur : aux grâces naturelles de sa personne, étaient réunis un charme mystérieux, une expression touchante qui la faisaient aimer dès le premier abord. Sa taille svelte et élégante, sa voix entraînant et douce captivaient l'admiration des étrangers aussi bien que des insulaires. Elle était adorée de ses sujets sur lesquels elle exerçait un empire plus puissant par les vertus de sa belle âme, que par sa qualité de souveraine.

Dès la première clarté de l'aurore, elle avait été réveillée par les chants ailés des bosquets qui en-

touraient sa demeure. Ce mélodieux ramage lui semblait célébrer le jour heureux où son cœur chaste et virginal devait être réuni au cœur d'un époux digne d'elle. Un songe avait offert à sa pensée l'image de son ami, et croyant le voir en personne, elle lui avait adressé ces paroles : « Non, mon ami, notre hyménée n'est point pour moi l'abandon de ma liberté, c'est un accord parfait de goûts, de sentimens et de confiance sans bornes ; c'est un échange d'amour pour amour qui me présage une éternité de bonheur. »

Revenue à elle-même, elle se lève, descend dans son parc qui, chaque matin, faisait sa promenade favorite. Miguel l'aperçoit à travers le feuillage d'un bosquet, lui tend les bras, et vole à sa rencontre.

« Mon ami, lui dit-elle, le ciel nous promet une belle journée, nous allons la consacrer à parcourir notre principauté ; car tout ce que je possède nous appartient désormais en commun. Je vais d'abord t'annoncer une bonne nouvelle. J'ai été informé par le Butios auquel j'avais recommandé ton ami Gorvaléz, que sa blessure est dans le meilleur état. Les lèvres de la plaie commencent à se joindre, et sous quelques jours on n'en verra plus que la cicatrice. J'ai prévenu ton intention, car je lui ai fait dire que nous irions le visiter avant notre embarquement. »



« Notre embarquement, répond Diaz étonné; et où veux-tu donc me conduire, chère Améline? as-tu donc oublié déjà que nous devons partir incessamment pour Isabelle, où tu dois recevoir le baptême et t'unir à moi par le sacrement du mariage? »

« Au contraire, mon ami, répartit vivement Améline, toute la nuit tu as occupé ma pensée, mais si nous nous embarquons ce matin, c'est pour revenir débarquer ce soir au même point de notre départ. Ne m'as-tu pas dit que l'adelantado t'avait envoyé dans cette contrée pour y explorer les mines d'Hayna? Eh bien, à force de rames, nous en ferons le trajet en moins de quatre heures. Nous emploierons le même temps pour revenir avec des échantillons d'un or plus pur que celui des mines de Cibao, qui ont passé jusqu'à présent pour les plus riches de l'île, parce que les mines d'Hayna n'avaient pas encore été découvertes. Tu te feras accompagner par ton essayeur, Pablo-Belviz, qui te confirmera, par les différens essais qu'il en pourra faire, la qualité supérieure de l'or qu'elles renferment en abondance. »

Chaque parole d'Améline ravissait Miguel, il comptait sur le bon accueil de l'adelantado en arrivant à Isabelle. Il procurait à l'amiral les moyens de remplir les coffres des souverains d'Espagne, et en même temps d'imposer silence à ses calomniateurs qui, ja-

loux de sa belle renommée , intriguaient à leurs cours contre lui , et faisaient tous leurs efforts pour en obtenir la disgrâce et le rappel. Leurs accusations avaient été conduites avec tant d'artifice, qu'ils étaient déjà parvenus à le rendre odieux à la cour de Castille et suspect au roi Ferdinand , en suggérant à ce prince ombrageux, que l'amiral avait des prétentions sur la souveraineté de l'île. Si, comme il est à craindre, cette fausse imputation a produit l'effet qu'ils en espéraient, Colomb sera révoqué. Alors tout sera perdu dès que le système de Colomb sera renversé ; ses calomniateurs dont il s'agira de faire la fortune par un brigandage éloigné de la métropole, viendront recueillir impunément ici le fruit de leur ignominie.

» J'ai pressenti tous ces malheurs, ô mon ami , maintenant je vais te révéler un secret que je t'ai caché jusqu'à présent, ou plutôt que le peu de temps qu'il te reste à me consacrer , m'a fait oublier. »

A ces mots , elle lui tend la main , et le conduit dans un petit bâtiment attenant à sa résidence. Diaz fut d'abord surpris en voyant de longues pièces de bois aiguës par le bout et durcies par le feu. \* Frappée de son étonnement , Améline ouvrit la porte

\* Instrumens dont les insulaires se servaient pour fouiller les mines.

d'une autre pièce dont elle seule connaissait le secret. « Diaz, lui dit-elle, quand j'ai su que les Espagnols attachaient tant de prix aux parcelles d'or qu'ils échangeaient avec les insulaires, j'ai eu la pensée de m'en faire ici une petite provision. Ce monceau de minerai que tu vois ici mêlé avec la terre de la mine que nous allons visiter, contient autant d'or qu'il en faudrait pour égaler la valeur de cent milliers de piastres fortes; et si Colomb, notre unique appui, recevait son rappel..., ce trésor nous fournirait une ressource pour le suivre dans son lieu d'exil. »

« Son rappel? interrompt vivement Miguel Diaz, non : la reine de Castille n'y consentirait jamais. Le dévouement et la fidélité de l'amiral pour Ferdinand sont sacrés pour elle; mais la santé d'Isabelle est chancelante, et le grand malheur de sa mort entraînerait la disgrâce de Colomb, notre unique secours contre les factions qui divisent la colonie. Nous partagerions son infortune et les cent mille piastres que tu possèdes, nous procureraient l'acquisition d'une terre dans le voisinage de Saragosse, ma patrie, avec le bonheur d'y vivre en paix au sein de nos familles. »

Ces dernières paroles portèrent la joie et la consolation dans l'ame d'Améline, et ils marchèrent vers le port où elle avait donné l'ordre de préparer un canot pour son embarquement.

La principauté d'Ozéma occupait une partie de la côte méridionale de l'île , à l'embouchure de la belle rivière du même nom et dont le cours s'étendait en remontant vers le nord , jusqu'à la chaîne des montagnes de Bonao ; son embouchure présentait un port naturel , d'un facile accès , d'une profondeur suffisante et d'un bon ancrage. L'Ozéma arrosait une contrée riche et fertile , ses eaux en étaient pures et très-poissonneuses , ses deux rives étaient ombragées d'arbres touffus portant les plus beaux fruits , et en voguant près du rivage , on pouvait les cueillir avec la main aux branches qui s'inclinaient sur les eaux.

Le port n'était pas très-éloigné de la résidence d'Améline , elle y avait plusieurs canots à sa disposition et des rameurs qu'elle y entretenait , soit pour la transporter dans les différentes parties de l'île qu'elle aimait à visiter , soit pour naviguer au long des côtes quand elle faisait ses promenades matinales de mer. Elle y arriva suivie de Miguel et de Pablo-Belviz , elle fut agréablement surprise lorsqu'elle vit son canot décoré , dans son pourtour , de banderolles de différentes couleurs , et sur lequel flottait un pavillon où l'on découvrait le dessin brodé d'une couronne de fleurs , au centre de laquelle étaient entrelacées les lettres initiales des noms de la princesse et de l'officier Diaz. Améline n'en avait pas donné l'ordre , mais les deux femmes favorites qu'elle avait

choisies pour l'accompagner avaient profité de la circonstance du prochain hyménée, pour donner à la fête une sorte de solennité.

Dès qu'elles la virent approcher du rivage, elles coururent au devant d'elle, agitant des branches de palmier, la recevant au son de leurs *areytos*, ou chants nationaux, et en dansant autour des deux fiancés.

Améline en fut enchantée et leur en témoigna sa reconnaissance, avec la grâce et la bienveillance qui caractérisaient les rapports agréables qu'elle entretenait avec les personnes de sa suite.

En entrant dans le canot, elle fit asseoir ses deux convives auprès d'une table sur laquelle était servi le repas du matin, et donna l'ordre aux douze insulaires qu'elle avait fait choisir parmi les plus vigoureux, de faire force de rames.

L'astre du jour était à peine au tiers de sa course lorsqu'ils prirent terre sur la contrée montueuse de Bonao. Alors, se dirigeant vers le nord-ouest, ils atteignirent les sources d'une rivière, nommée la Hayna ; elle coulait dans une vallée dont le sol était tellement imprégné d'or, qu'ils en trouvaient sur la surface des parcelles en plus grande quantité qu'on

en avait encore découvert dans aucune partie de l'île.

Pablo-Belviz fit alors des essais dans différens cantons, et notamment dans les environs d'un village où il lui avait paru que les mines avaient été exploitées, car il avait remarqué une excavation profonde, et l'ouverture d'un souterrain, qui lui faisait présumer l'existence d'une mine abondante par les nombreuses parcelles d'or qui s'y trouvaient répandues, et qui réfléchissaient les rayons du soleil.

Améline se trouvait alors sur les limites des domaines du cacique Guarionex, dont la résidence était éloignée, elle entra dans une bourgade où les Indiens qui la reconnurent lui firent le plus respectueux accueil.

« Mes amis, leur dit-elle, j'ai fait une promenade ce matin sur la rivière d'Ozéma; j'ai débarqué à une petite distance d'ici, les Espagnols qui m'ont accompagnée ont désiré voir le plus beau vallon de notre île, d'après la description que je leur en ai faite, je suis leur guide et le témoin de leur ravissement à la vue de ces palmiers qui s'élèvent jusqu'au ciel, de vos énormes acajous, de vos prairies émaillées de toutes les couleurs de la végétation, et dont la frai-



cheur est constamment entretenue par mille sources qui se croisent et se multiplient partout.

» Tout à l'heure en considérant une ancienne excavation faite au pied de la colline, qui touche à votre bourgade, ils ont essayé d'y descendre pour satisfaire leur curiosité, et s'assurer si cette ouverture était l'ouvrage de l'homme ou celui de la nature; mais l'escarpement est trop rapide, et pourtant si la descente est praticable, indiquez-leur les moyens de la faire sans danger; je vous en serai reconnaissante. »

A ces mots, deux des Indiens apportèrent de longues échelles; il n'y a pas de danger, ma princesse, répondit l'un d'eux; nous y descendons souvent lorsque nos jeunes filles nous demandent de petites lames d'or qu'elles suspendent à leurs oreilles pour en faire leur parure les jours de fête. Notre cacique nous a donné la permission d'en extraire ainsi qu'à vos sujets qui naguères en ont tiré pendant plusieurs jours, et autant qu'ils en ont voulu.

Diaz et Pablo y descendirent et entrèrent dans une cavité fraîchement creusée, et où se trouvaient encore les instrumens dont les habitans se servaient pour en tirer le métal. Pablo y reconnut l'existence d'une mine riche et abondante; la couche où elle reposait formait la base de la colline, qui terminait



la vallée dans sa partie orientale, elle se prolongeait en filons soutenus et renfermés par un double t<sup>e</sup> de rochers.

Pablo prit une note détaillée de ce qu'il avait observé. Diaz qui l'avait suivi dans ses recherches, et l'avait même aidé à extraire de la mine des fragmens de différentes grandeurs, en rendit compte à Amé-  
lina : « Vous serez bien accueilli par l'adelantado, lui dit-elle, il appréciera les avantages que les souverains de l'Espagne retireront de cette découverte, et vous en aurez tous les honneurs. » Quand elle s'aperçut que les Indiens remportaient leurs échelles, la femme qui l'avait suivie courut après eux et leur donna deux piastres fortes, ils sautèrent de joie et revinrent aussitôt devant la princesse, en dansant, et chantant en témoignage de leur reconnaissance.

Les ombres du soir commençaient à s'allonger, lorsqu'Amé-  
lina reprit les sentiers qui la conduisaient à son canot ; chemin faisant elle s'entretenait avec son fiancé, des changemens que devait produire sur les plans et les projets de l'amiral, la découverte des nouvelles mines d'Hayna, inconnues jusqu'alors aux Espagnols.

« Je ne doute pas maintenant, disait la princesse, que l'amiral ne préfère le territoire de mon cacicat,



pour y établir sa colonie espagnole. La proximité d'une mine d'or aussi riche et si facile à exploiter, la fertilité du pays, le grand nombre de rivières et le plus beau port d'Haïti ! Que peut-il désirer de plus pour le commerce et l'agriculture ? Le rapport que vous allez faire à l'adelantado déterminera son frère à suspendre les travaux d'Isabelle et à fixer sa colonie sur les bords de l'Ozéma. Quant à toi, mon ami, en restant avec ton épouse, tu n'auras pas changé de patrie car tu vivras au milieu de tes compatriotes, et Améline perdra le nom de sauvage haïtienne, puisque c'est à Miguel Diaz qu'elle doit sa métamorphose, et qu'elle a juré d'être à lui jusqu'à son dernier soupir.

Ils s'embarquèrent, et bientôt entraînés par le cours rapide de l'Ozéma, la force des rameurs et la faveur du vent, ils entrèrent dans le port et atteignirent le rivage où ses femmes de service s'étaient rendues avec les porteurs de son palanquin qui devaient la transporter à son habitation.

Dès qu'ils y furent arrivés, Pablo, dont l'esprit n'était occupé que de la richesse de la mine et de l'espoir d'obtenir de l'adelantado pour récompense le privilège d'en diriger l'exploitation, se retira dans la caserne après avoir reçu les ordres de Miguel. Celui-ci tout entier à la douleur de s'éloigner d'Amé-

lina, la suivit en silence dans le même cabinet où la veille ils avaient juré d'être inséparables. Elle le fit asseoir devant elle, et prononça ces paroles :

« O mon ami ! si j'en crois quelques mots qui viennent de t'échapper en donnant tes ordres, je n'ai donc plus que quelques momens à jouir de ta présence, et moi, solitaire, livrée à l'affliction que va me causer ton départ, je reste sans appui dans une circonstance où l'entrée en possession d'un domaine dont je n'ai pu connaître encore que quelques parties, me rendrait si nécessaire les conseils de celui que j'ai choisi pour époux, l'unique soutien qui me reste depuis la mort de mon frère ! D'un autre côté, je sais que ton devoir t'appelle auprès de l'adelantado. La mission qu'il t'a donnée est trop importante pour lui en laisser ignorer les succès, peut-être l'amiral attend-il ton retour avec impatience. Dans cette perplexité, quelle est enfin ta résolution ? »

« De partir demain avec toi, dès l'aurore, pour Isabelle. Ainsi je remplirai un double devoir. Dès que j'aurai satisfait l'adelantado, si l'amiral est absent d'Isabelle, je serai à ta disposition, je te ferai baptiser par un des missionnaires de mon choix, et le même jour je recevrai ta main du même ministre qui consacrerà notre union au pied de l'autel de Jésus-Christ. »

« Je m'attendais à cette réponse, repartit vivement Améline dans le ravissement de sa joie ; ta résolution est tranchante et décisive ; mais as-tu prévu que nous avons à parcourir près de quarante lieues avant d'arriver à Isabelle. Si tu m'accompagnais, six grandes journées suffiraient à peine pour faire ce voyage que ta cavalerie effectuerait en moins de trois soleils. En vérité, tu n'as pas pensé qu'elle perdrait patience à suivre une femme portée par des hommes sur une chaise de roseaux. »

« J'ai pensé à tout, ma chère, et c'est toi-même qui oublie que par mes soins, tu es devenue ma maîtresse en fait d'équitation. Mon petit cheval arabe en sait quelque chose ; et c'est lui qui te transportera, sans fatigue, en trois jours, à Isabelle. Gorvalèz, hors d'état de nous suivre, m'a offert le sien pour la route ; nous marcherons de front à la tête de mon escorte. Va prendre du repos, chère Améline, et qu'une nuit pleine de ton doux sommeil précède le plus beau jour de notre vie. »

A ces mots, Diaz se rendit à la caserne, se jeta sur un hamac, et deux heures avant l'aurore, il donna l'ordre au trompette de sonner le réveil.

Les femmes au service d'Améline, averties par le bruit du clairon, achevèrent les préparatifs du départ dont la jeune princesse s'était occupée pen-

dant une partie de la nuit, et dès que l'aurore parut, elles l'accompagnèrent jusqu'à l'avant-cour où l'escorte était prête à se mettre en route. Les Butios et les autres officiers attachés à la résidence, s'y étaient réunis : elle appela près d'elle le chef de son hospice, lui recommanda ses malades, et s'élançant sur le coursier arabe que Diaz lui présenta, elle se plaça à son côté, à la tête de son escorte qui se mit en marche.

Arrivé à Isabelle, Diaz, accompagné d'Améline, se rend à la maison des missionnaires et se fait conduire dans la cellule du père Boyle, chef de la mission.

« Mon vénérable père, lui dit-il, je vous présente la princesse Améline, cacique de la province de l'Ozéma. Son zèle pour la religion chrétienne, son esprit éclairé par la lecture de l'évangile, et une grande force de volonté, l'ont déterminée à renoncer à l'idolâtrie pour se convertir au christianisme, elle vient réclamer votre pieux ministère et désire recevoir de vous le sacrement du baptême. Je serai son parrain, veuillez lui choisir une marraine parmi vos néophytes, elle en prendra le nom. Je vous la confie, et reviens avant une heure concourir avec vous à cette auguste cérémonie. »

» La religion triomphe ici, Signor Diaz, dit le vénérable père, voici le dixième baptême que je vais administrer aujourd'hui. L'exemple de la princesse

Améline produira beaucoup de prosélytes , et bientôt tous les habitans de la nouvelle cité seront chrétiens. Que Dieu soit loué!... » Un missionnaire qui survint interrompit la conversation , et Diaz profita de la circonstance pour se rendre chez l'adelantado.

Il le trouva seul. Barthélemi surpris : « Vous voilà déjà de retour, lui dit-il, mon cher Diaz, m'apportez-vous de bonnes nouvelles? — Je ne serais pas devant vous, seigneur, si j'en avais de mauvaises à vous annoncer. Veuillez entendre mon rapport. Il sera fidèle et de nature peut-être à vous faire suspendre les travaux d'Isabelle pour aller asseoir l'établissement de la colonie sur une contrée jusqu'à présent inconnue aux Espagnols, et que le ciel semble avoir formée pour y réunir tous les bienfaits qu'ils peuvent y désirer.

» En partant d'Isabelle, avec un escadron qui me servait d'escorte, et Pablo, mon essayeur, je me suis dirigé vers la partie méridionale de l'île. Après avoir erré quelques jours dans un pays désert et couvert de bois, nous sommes arrivés dans une vallée arrosée par plusieurs rivières. A la vue des nombreuses parcelles d'or dont la plaine où elles coulaient, était parsemée, nous jugeâmes que les montagnes voisines devaient être beaucoup plus riches que celles qu'on avait déjà découvertes. Nous suivîmes les rives de l'Ozéma, et nous entrâmes dans une forte bourgade où nous apprîmes que nous étions sur le domaine de la

princesse Améline. Elle nous accueillit, en nous offrant la plus généreuse hospitalité. Vous savez, seigneur, que le cacique Guacanagari m'avait confié l'éducation de sa sœur : ses progrès avaient été rapides non seulement dans la langue espagnole, mais encore dans beaucoup d'autres connaissances qui pouvaient lui être utiles. Charmée de me revoir après une très longue absence, elle me demanda le motif de mon voyage. Dès qu'elle en fut informée : « O mon cher Diaz, me dit-elle, ô vous à qui je dois ce qui m'est plus cher que la vie, je n'ai rien à vous cacher, et s'étant fait apporter un coffret qu'elle ouvrit, elle me montra une quantité de lames d'or qu'elle avait fait extraire d'une des montagnes d'Hayna contigues aux limites de son cacicat. Pablo Belviz en fit l'essai à l'instant même. « Cet or, nous dit-il, est sans mélange et d'une qualité supérieure. Il surpasse le double en valeur de l'or de toutes les mines qui, jusqu'à présent, ont été exploitées dans cette île. »

» La résidence d'Améline se trouvait près de l'embouchure de l'Ozéma. Nous remontâmes, dès le lendemain de notre arrivée, cette rivière dans un canot qu'elle nous avait fait préparer, et à environ cinq lieues du port, nous prîmes terre et atteignîmes à pied les rives de l'Hayna. Améline nous fit voir une excavation profonde dans laquelle nous descendîmes à l'aide d'échelles qu'elle avait fait apporter du vil-

lage voisin. — L'essayeur doit vous remettre un plan de la mine dont il a fait une ébauche sur le lieu même : vous recevrez de lui tous les renseignemens relatifs à la richesse et à la facilité de son exploitation et du transport du précieux métal qu'elle renferme , par le nombre des rivières dont le pays est arrosé. Aussi est-il fertile en denrées de toute espèce : prairies toujours vertes , toujours fécondes en pâturages , fruits exquis en abondance , végétation continuelle , enfin un port abrité de tous les vents et assez grand pour contenir plus de soixante navires. »

Barthélemi fut vivement frappé de cette description laconique , mais qui lui paraissait décisive pour y fixer la colonie , s'il n'y avait pas d'exagération dans l'énoncé du rapport.

« Sous peu de jours , dit Barthélemi , nous ferons le voyage ensemble , et je vais dépêcher un courrier à la princesse Améline pour l'en prévenir , et la prier de me recevoir avec la même bienveillance dont elle a bien voulu vous honorer ; alors mes yeux verront dans la vérité ce que les vôtres n'ont vu , peut-être , qu'à travers le prisme de l'imagination d'un jeune homme. »

« Améline , seigneur ? elle est ici. Je l'ai conduite en arrivant à Isabelle à la Mission , où le père Boyle doit ce jour même lui conférer le sacrement du bap-

tème, et demain sanctifier notre union par sa bénédiction nuptiale. »

« Je vous regrette, mon cher Miguel, lui repartit l'adelantado, non seulement pour les services que vous m'avez rendus ainsi qu'à mon frère l'amiral, mais encore pour ceux que vous pourriez nous rendre par la suite dans ce pays où tout est à créer. En vous je perds un homme digne de toute ma confiance par ses qualités morales et sa capacité. L'amiral sera beaucoup affligé quand il apprendra cette nouvelle. Mais d'un autre côté, mon frère et moi gagnons une alliée qui nous sera d'un grand secours pour la fondation d'une colonie sur un territoire dont Améline et vous, partagerez le gouvernement.

« Allez rejoindre votre fiancée, et revenez ensemble occuper ma demeure, vous y trouverez les mêmes soins et le même accueil que vous avez reçus dans sa résidence. »

Miguel vivement touché de ces paroles, se rendit à la Mission où Améline l'attendait. Le missionnaire les conduisit à la chapelle. Améline détacha le voile qui couvrait sa belle figure, s'agenouilla aux pieds du Christ, et reçut sur le front l'eau régénératrice, qui effaça le sceau fatal et reprobateur de son idolâtrie.

Alors elle prit le nom de Catalina (Catherine). Le





mariage fut célébré le lendemain, en présence de l'adelantado et des principaux officiers de la garnison d'Isabelle, qui vinrent s'asseoir au banquet nuptial avec les nombreux convives que Barthélemi Colomb y avait réunis.

Quelques jours après, l'adelantado alla visiter les deux époux dans le dessein de parcourir avec eux la belle province d'Ozéma, et de s'assurer par lui-même de la vérité des rapports de Diaz : il se fit accompagner du chef de la Mission et de François de Garai, inspecteur des mines de l'île, savant métallurgiste, qui pouvait en apprécier la richesse.

Arrivé à la résidence d'Améline, son premier soin fut d'examiner le port, d'en reconnaître l'étendue, la profondeur et la sûreté. Il parcourut ensuite la province dans ses différentes parties; elles étaient parsemées de nombreux villages agréablement situés, de champs couverts de moissons et de pâturages arrosés par des ruisseaux qui allaient se perdre dans la rivière d'Ozéma. « C'est ici le paradis terrestre, s'écria le père Boyle. Jusqu'aux montagnes qui nous paraissent stériles, l'or et les perles s'y trouvent en abondance, et Dieu semble les avoir formées pour l'établissement d'une colonie espagnole; à mon retour à Isabelle, je ferai chanter un *Te Deum* en action de grâces de cette précieuse découverte. »

En effet, de toutes ces beautés naturelles, ce qui



intéressait le plus l'adelantado, c'était la richesse et l'abondance des mines de l'Hayna qu'il visita avec l'inspecteur de Garai, qui après avoir fait différens essais sur les parcelles d'or, dont la principale entrée était couverte, lui assura que ce métal surpassait en qualité l'or de toutes les autres, qui jusqu'alors avaient été reconnues.

Dès que l'amiral eut connaissance de cette découverte, il donna l'ordre à son frère de faire construire un fort sur le territoire d'Améline, dans la partie qui était la plus voisine de la mine qui se prolongeait jusqu'aux limites de son cacicat, et de suspendre jusqu'à son retour les travaux de la ville d'Isabelle.

Améline y consentit, et profita de cette circonstance pour obtenir la nomination de Gorvaléz à l'emploi de secrétaire-général du gouvernement de l'île.

Peu de temps après, le chef-lieu de la colonie espagnole fut établi sur les bords et à l'embouchure de l'Ozéma; la ville que l'amiral y fonda prit le nom de *San Domingo*, (Saint-Dominique) le même que portait son père, et celui du saint sous l'invocation duquel la première église fut dédiée. Cette ville fut long-temps le port le plus fréquenté et le principal entrepôt du commerce.

Tandis que l'amiral et son frère n'étaient occupés qu'à préparer à la colonie un établissement d'où dé-

pendaient sa prospérité et l'exercice de son commerce, leurs ennemis conspiraient contre eux. Ils réussirent enfin et obtinrent son rappel, dont le motif secret était fondé sur le prétendu dessein que l'amiral avait formé de se déclarer souverain du Nouveau-Monde.

François Bovadilla, commandeur de l'ordre de Calatrava, fut envoyé pour le remplacer sous le titre de gouverneur général. C'était un homme violent, ambitieux, et qui ne modéra ses emportemens qu'à l'égard des ennemis de l'amiral, et des hommes que sa commission l'obligeait le plus à surveiller et à punir.

Dès son arrivée, il s'empara de la maison de l'amiral, confisqua ses meubles, ses armes, ses chevaux, et le fit transférer ainsi que son frère dans un des vaisseaux où il leur fit mettre les fers aux pieds, et donna l'ordre de faire voile pour l'Espagne aux premiers rayons du jour.

Colomb supporta sa disgrâce et toutes les persécutions dont elle avait été accompagnée, avec une fermeté d'ame qui lui fit autant d'honneur que le vaste génie et les nobles qualités dont il était doué.

Dès que Miguel fut instruit de la révocation de l'amiral, il courut dans l'appartement d'Améline. Elle y était seule. A l'air empressé de son époux, elle s'avance vers lui : « O cher ami ! lui dit-elle, que t'est-il arrivé, quelle est ta peine ? Une affliction

profonde est peinte sur ton visage ; ne crains pas de m'ouvrir ton cœur ; qu'avons-nous à déplorer ?—La révocation de l'amiral. Colomb est arrêté, répond-il, en remettant à son épouse la lettre de Gorvaléz qui lui annonçait cette triste nouvelle.

« Colomb dans les fers ! s'écria Améline , et c'est ainsi que Ferdinand , ton roi chrétien , récompense le mérite et la vertu ! Non , non jamais , la reine de Castille n'a pu signer un pareil arrêt.—Isabelle , interrompit Diaz , est malheureusement hors d'état de s'occuper des affaires , elle n'aurait jamais condamné l'amiral sans l'entendre. Atteinte d'une maladie dangereuse , et dont les rapides progrès la menacent de la conduire au tombeau , elle s'est retirée à Médina del Campo , loin de sa cour , et résignée à y terminer en paix sa glorieuse carrière.

« Mais écoute-moi , mon amie , les ennemis de Colomb triomphent , ces mêmes ennemis sont les nôtres , ils ont fait mourir ton frère de douleur , peut être nous réservent-ils les mêmes persécutions. A quoi nous résoudre dans la cruelle situation où nous nous trouvons ? Céderons-nous à la force , dénués que nous sommes des moyens de lui résister ? Subirons-nous silencieusement la tyrannie de Boyadilla et de ses agens , jusqu'au moment où nous serions peut être dans l'impuissance de nous en délivrer ? Maintenant j'en conçois la possibilité , et telle est ma ré-

solution; je la soumets à ta sagacité, si tu l'approuves, je suis assuré du succès.

« Époux chéri , lui répondit Améline , je te prête une oreille attentive ; tes paroles me donneront de doux souvenirs pour le passé , du courage pour le présent et l'espérance pour l'avenir. »

Diaz , ému de la tendre émotion et de la joie que ce peu de mots lui avaient inspirée , lui parla ainsi : « Avant de quitter l'Espagne , je connaissais Christophe Colomb ; les notions que j'avais acquises dans l'art de la navigation , et la sympathie de nos opinions m'avaient attaché à sa personne. Dès que son projet fut adopté par Ferdinand et Isabelle , excité par le plus pressant désir de voir un autre hémisphère , un nouveau monde que je me figurais peuplé d'hommes libres , et tels que la nature les avait formés , je fis l'offre à l'amiral de l'accompagner dans son voyage. Il accepta ma proposition et me conféra le grade de capitaine de vaisseau , sans autre engagement de ma part que celui d'en exercer les fonctions , jusqu'à la découverte d'une terre nouvelle , où je pourrais volontairement disposer de mon avenir.

» Dans cette autre position , j'obtins la considération de mes supérieurs , l'amitié de mes égaux et l'intimité de l'amiral qui m'a récompensé en mettant à ma disposition une caravelle pour me transporter en Espagne , quand ma famille m'y rappellerait.

C'est dans dans ce bâtiment que je confierai tout ce que j'ai de plus cher au monde, mon épouse et l'enfant qu'elle porte dans son sein, pour retourner dans l'Aragon, ma patrie, et pour y séjourner jusqu'à l'époque où une administration régulière, l'ordre et la paix seront rétablis dans l'île infortunée d'Haïti.

» A notre arrivée, vous nous avez sauvés du naufrage, vous nous avez comblés des bienfaits de l'hospitalité. Cet accueil de la part des insulaires devait être le germe d'une amitié durable entre deux peuples séparés par d'immenses régions, vous en avez été, vous en serez encore les malheureuses victimes.

» Cependant Colomb n'eut jamais la funeste pensée de traiter les Haïtiens en conquérant. Si la raison et l'équité, disait-il, permettent l'établissement d'une colonie sur une terre jusqu'alors inconnue, elles traçent les principes et les conditions, dont il n'est pas permis de s'éloigner à l'égard des naturels qui la possèdent de temps immémorial, et il était si persuadé de cette vérité, que les conditions de l'alliance qu'il proposait était également avantageuses aux deux nations; elles y trouvaient la juste balance de leurs intérêts, le seul garant légitime d'une association durable. Son système était d'agir en fondateur de cités, d'y multiplier les productions, d'y transporter des cultivateurs, et avec eux toutes sortes d'industrie, et les branches de commerce qui devaient enrichir le territoire et tripler la population.

» La révocation de l'amiral a tout perdu ; ce n'est plus maintenant une alliance , c'est à la conquête de vive force qu'on prétend. Le triomphe de Bovadilla est comme le signal d'une guerre sanglante, déclarée par des hommes armés de fer contre des populations sans défense , et qui , pour sauver leur vie , se livreront à la merci de leurs bourreaux et à toutes les rigueurs du plus dur esclavage. Tels seront les déplorables effets d'une violence armée dont on ne peut présager toutes les calamités , quand on ne compterait pour le moindre malheur que le massacre de tant de milliers d'hommes. »

« Quel tableau déchirant de l'état de ma patrie ! interrompit Améline, suffoquée par des sanglots. De grosses larmes brillaient dans ses yeux sans pouvoir se répandre , elle se jeta dans les bras de son époux... Quelques instans après, elle se leva brusquement et prononça ces paroles entrecoupées : « Ah mon ami ! lui dit-elle , lorsque l'excès du malheur ne nous ôte pas le courage , nous trouvons en nous-mêmes les moyens ou de le supporter, ou de nous en garantir. Mais quelle est ta détermination pour soustraire ton épouse et l'enfant qu'elle porte dans son sein , au sort cruel qui les menace ? — J'abdique le service militaire et retourne en Espagne, pour y vivre en paix avec toi , au sein de ma famille. — Mais le peux-tu , Miguel , quand ton serment

l'engage envers ton souverain ? — Je n'ai fait qu'un seul serment dans ma vie , repartit Diaz avec l'expression de la joie , celui d'être à toi , de t'aimer , de te servir jusqu'à mon dernier soupir , avec constance et fidélité. Je n'ai jamais porté les armes que pour défendre ton frère contre les attaques de Caonabo , et en qualité de volontaire. Maintenant , libre de mes actions , je rougirais en exécutant les ordres de Bovadilla , d'être le complice de ses attentats et de participer à une guerre , honteuse dans son but , cruelle dans ses conséquences , poursuivie contre des hommes sans armes , sans chevaux , dans l'impuissance absolue de défendre leurs foyers , leurs femmes , leurs enfans , et dont les résultats ne seront pas des victoires mais d'épouvantables assassinats.

« Je te suivrai partout , cher époux , s'écria Améline , et le serrant étroitement dans ses bras : « En toi seul , ajouta-t-elle , je vois tout ce qui peut consoler un être malheureux , ma patrie , ma famille , tout ce qui tient à mon existence ici-bas. Je te jure par l'hymen et le sentiment intime qui m'attache à toi , que nous serons à jamais inséparables ; et si , dans les dangers que nous aurons à courir , soit en traversant les mers pour nous soustraire aux fureurs de la guerre , soit en subissant ici les violences de la tyrannie de Bovadilla , la mort vient de nous deux choisir sa première victime , elle ne pourra la frap-



per sans porter le coup mortel à l'autre, et nous réunir dans le même tombeau. Alors nos deux ames revivifiées dans les régions célestes, y trouveront la récompense que ta religion, devenue la mienne par le baptême, promet aux vertus dont tu m'as donné l'exemple. Ainsi je serai doublement heureuse en la partageant avec toi... Mais hélas ! si j'abandonne ma patrie, que vont devenir mes malheureux sujets ? »

« Tes sujets, repartit Miguel, les chefs d'administration de tes deux cacicats, en vertu des pouvoirs que tu vas leur confier, renouvelleront l'alliance que ton frère avait contractée avec les souverains d'Espagne, pour le cacicat du Marien devenu ton héritage. Ici, dans ta souveraineté de l'Ozéma, il leur sera facile d'attendrir le cœur de l'avidé Bovadilla avec tes mines d'or ; enrichis le tyran, tes sujets éprouveront un meilleur sort, mais prévenons les événemens, et préparons-nous au départ. »

« J'y consens, Miguel : cependant avant de mettre à la voile pour la terre d'Espagne, nous avons à remplir un devoir religieux qui nous est commun, tu me conduiras au tombeau de mon frère qui recevra nos derniers adieux. »

Dès le lendemain, ils partirent pour la résidence du Marien. Améline conduisit son époux au bosquet que Guacanagari avait le plus affectionné, et dans

lequel il avait demandé à être inhumé. Les arbres touffus ombrageaient son tombeau, dont le contour était couvert de verdure parsemée d'arbustes, qui, croissant à l'abri des vents, étaient inaccessibles à la chaleur, et produisaient les plus belles fleurs de l'île. Améline fait déplacer le toit mobile et léger qui couvrait le sépulcre. Soutenue par la main de son époux, elle y descend : le corps de son frère avait été embaumé, et l'on ne respirait dans le souterrain que la fraîcheur de l'air et le parfum des fleurs.

Améline s'agenouille aux pieds du cadavre, dont la belle figure n'était pas altérée : il était assis sur un banc de marbre et entouré de ce qu'il avait possédé de plus précieux... Dans la ferveur de son ame, sa sœur éplorée lève ses mains vers le ciel et adresse à Guacanagari ces touchantes paroles avec l'accent de la douleur : « O frère, qui fus si tendrement aimé ! daigne recevoir et bénir les derniers adieux d'Améline et du digne époux qu'elle a reçu de ta main : tu es mort victime de ta bienfaisante hospitalité envers des étrangers ingrats, qui ont envahi ta patrie et répandu sur l'île d'Haïti la terreur et les cruautés inouïes qui en font maintenant un séjour de brigandage, un horrible et vaste tombeau. Mais le ciel est juste ; témoin des vertus qui ont honoré ta vie et rendront ta mémoire immortelle, il te fait jouir d'un bonheur inaltérable qui en est la récompense. »



Alors Améline dit à son époux : « Mon vœu est accompli, cher compagnon de ma douleur, retournons à ta résidence... — Encore quelques instans, répondit Diaz, permets que je remplisse un autre devoir. Je ne veux pas que tes tendres paroles soient perdues pour les amis de ton frère, quand ils viendront visiter son tombeau. » En disant ces mots, il atteignit une petite écritoire qu'il portait toujours avec lui, et écrivit en langue haïtienne sur les larges bandelettes de coton dont le corps du cacique était enveloppé, les mêmes paroles qu'Améline venait de prononcer ; ensuite ils remontèrent l'escalier du sépulcre, firent replacer le toit dont il était recouvert, et se rendirent à la résidence. Ils y restèrent quelques jours, dont ils profitèrent pour régler la comptabilité des chefs de l'administration de la souveraineté du Marien et leur laisser des instructions et des ordres qui leur prescrivaient la conduite qu'ils auraient à tenir envers les Espagnols qui percevaient les tributs imposés sur toutes les récoltes.

De retour à son domaine d'Ozéma, la princesse Améline revenue à elle-même, sentit tout l'embarras de sa position. Trois mois s'étaient écoulés depuis la translation de l'amiral en Espagne. Elle connaissait l'austère probité de Christophe et l'administration douce et paternelle de Barthélemi dans ses fonctions d'adelantado, elle prévoyait qu'ils triompheraient



l'un et l'autre des calomnies que leurs ennemis, jaloux de leurs succès, avaient répandues parmi les grands des deux cours d'Aragon et de Castille pour les perdre dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle.

« L'amiral, disait-elle à son mari, est fortement protégé par la reine, et si mon pressentiment de la révocation du rappel de Bovadilla ne m'abuse pas, j'ai tout lieu de croire que nous suspendrons nos préparatifs de départ. Les dernières lettres de Gorvaléz semblaient nous confirmer cet heureux augure. »

« Si Bovadilla est révoqué, répondait Miguel, celui qui le remplacera, sera-t-il plus humain que son prédécesseur ? L'emploi de gouverneur est un poste contagieux. La passion de l'or y transforme en tyrans les hommes les plus doux et les plus modérés : pour s'en procurer, ils exerceront les mêmes violences, les mêmes cruautés envers les insulaires. Dans la crainte de subir le même sort, tenons-nous prêts à nous embarquer au premier événement, j'ai une caravelle à ma disposition... »

A ces mots Diaz, est interrompu par Gorvaléz. La dépêche annonçait la révocation de Bovadilla, elle ajoutait que pour le remplacer, Ferdinand, d'accord avec Isabelle, avait jeté les yeux sur Ovando, grand commandeur de l'ordre d'Alcantara.

« Nous ne partirons, s'écrie Améline, dans l'émo-

tion de sa joie, qu'après avoir essayé du gouvernement du grand commandeur. — J'y consens, chère amie, répondit Miguel, partout où tu seras, je trouverai ma patrie. — Écoute encore, ajouta-t-elle, voici la note que je trouve en marge de la lettre de Gorvalez... *Orvando n'est nommé gouverneur de l'île que pour un temps limité après lequel l'amiral déjà pleinement justifié des fausses imputations de ses ennemis, y sera renvoyé en qualité de vice-roi, aussitôt que sa santé sera rétablie. Ovando est un homme de mérite et d'un grand caractère. Nous espérons que les insulaires seront heureux sous son gouvernement.*

« Ah ! que la prédiction de Gorvaléz soit accomplie ! dit Améline. Nous jugerons Ovando dès son début. Les maux sont à leur comble. Quelques adoucissements que la justice et l'humanité lui suggèrent, tant que l'esclavage existera, les malheureux Indiens périront par milliers. Les hommes, exténués par les travaux des mines ; les femmes, consumées par l'ardeur du soleil dans les champs que cultivent leurs faibles mains, et qu'une nourriture malsaine et insuffisante achève d'épuiser, quand elles sont excédées de fatigues. »

Cependant, à l'arrivée d'Ovando, le 15 avril 1502, Bovadilla vint recevoir son successeur sur le rivage, et le conduisit à la forteresse. Il y fut reconnu solennellement gouverneur de l'île. On y publia en même

temps l'ordonnance des deux souverains d'Aragon et de Castille. Elle portait que, désormais, on ne paierait plus au domaine que la moitié de l'or que l'on extrairait des mines. Avant cette époque, le gouvernement en prenait la totalité, et payait seulement aux indigènes un modique salaire.

Alors le travail des mines cessa tout-à-coup. Tout ce qu'on put offrir aux insulaires fut inutile. Tous déclarèrent qu'ils préféraient vivre tranquillement, dans leur primitive indépendance, plutôt que de se consumer de fatigues pour gagner quelques parcelles d'or dont ils ne faisaient aucun cas, et ils renoncèrent au travail.

Dans cette circonstance, Ovando ne vit pas d'autre remède à ce mal que de remettre les Indiens sous le joug. Mais n'osant pas encore heurter de front les ordres d'Isabelle, qu'il savait être inflexible, et d'une vivacité extrême sur ce point, il imagina un moyen qui, laissant à ces malheureux toutes les espérances de la liberté, les exposait à toutes les rigueurs de l'esclavage.

Il établit des départemens Indiens, en assignant aux Castillans qu'il favorisait un certain nombre d'insulaires, que leur cacique était obligé de fournir et de faire travailler aux mines, moyennant un salaire réglé selon la qualité des personnes et la nature

du travail. Les concessions qu'il octroyait étaient ainsi conçues : « Je recommande tant d'Indiens, sujets de tel cacique ; il aura soin de les faire instruire des principes de notre sainte foi catholique, et de leur faire payer exactement le salaire réglé par le présent acte, pour le travail auquel ils seront assujétis. »

Or, comme ces malheureux séjournaient six ou huit mois de suite dans les mines, et qu'il en mourait un grand nombre, les concessionnaires obtenaient aisément du gouverneur-général la permission de remplacer les morts, des débris des autres départemens qu'on était obligé d'abandonner, ou qu'on n'avait pas le crédit de faire continuer. \*

Cet état violent ne pouvait se maintenir. L'esprit de vengeance animait les opprimés à un tel point que les rassemblemens nombreux qui se formaient dans les provinces de l'île les plus populeuses, faisaient craindre une révolte générale, l'unique ressource qui leur restait pour se délivrer de la plus cruelle tyrannie. Les Castellans qui séjournaient dans la ville de Xaragua, où la tranquillité régnait encore, appréhendant que le mécontentement des provinces voisines ne s'étendit dans les états de la reine Ana-coana, se persuadèrent bientôt que cet événement

\* Charlevoix, hist. de St-Domingue, tom. 1<sup>er</sup>, liv. 1v.

devait arriver , parce que naturellement ils devaient s'y attendre , et que s'il arrivait , il renverserait l'établissement des départemens Indiens , sur lesquels était fondée l'espérance de s'enrichir.

Alors ils mandèrent au gouverneur-général , qu'Anacoana , reine de Xaragua , entretenait des intelligences avec les mécontents ; qu'elle méditait quelque mauvais dessein , et qu'il n'y avait pas de temps à perdre , si on ne voulait pas en être prévenu.

Sur cet avis , il partit de San Domingo à la tête de 500 hommes de pied et de 70 chevaux , après avoir fait publier que le projet de son voyage était de recevoir le tribut que la reine de Xaragua devait à la couronne de Castille , et de voir une princesse qui , dans tous les temps , s'était déclarée en faveur de la nation espagnole.

Dans cette circonstance , Anacoana fit avertir tous ses vassaux de se réunir dans sa résidence , pour grossir sa cour , et donner au gouverneur une grande idée de sa puissance.

La rencontre se fit près de la ville de Xaragua. Après les premiers complimens , la reine , accompagnée de toute la noblesse et d'un très grand nombre des habitans , conduisit le gouverneur dans son palais , où il trouva , dans une salle très spacieuse , un grand festin tout préparé. La fête dura plusieurs



jours. Il y eut des jeux, des danses et des chants. Les Castellans ne pouvaient se lasser d'admirer la magnificence et la variété des plaisirs qui régnaient dans cette cour sauvage. Cependant, ceux qui avaient accompagné le gouverneur ne voyaient pas sans crainte cette bonne intelligence entre la princesse et Ovando, et ils prévinrent celui-ci de ne pas se fier à ces démonstrations d'une amitié feinte de la part de la reine.

Alors, persuadé de ce qu'ils lui avaient écrit déjà au sujet de cette princesse, il résolut de ne pas manquer l'occasion dont il pouvait disposer pour anéantir d'un seul coup tous les chefs d'un peuple, qui lui paraissait si puissant.

Telles furent les dispositions qu'il imagina, pour empêcher qu'aucune des victimes qu'il croyait devoir immoler à la sûreté de la colonie, ne lui échappât.

Il invita pour le lendemain la reine de Xaragua à une fête qu'il voulait, disait-il, lui donner à la manière d'Espagne. Il lui fit insinuer qu'il était de sa grandeur d'y paraître avec toute sa noblesse. La salle où toute la cour Indienne s'était rassemblée se trouvait établie sur l'un des côtés de la grande place, où la fête militaire devait se célébrer, et une galerie soutenue par des poteaux régnait à l'extérieur, dans toute l'étendue de la façade. Les Espagnols parurent

dès le grand matin en ordre de bataille. L'infanterie marchait la première, et à mesure qu'elle arrivait elle en occupait toutes les avenues. La cavalerie vint ensuite, ayant à sa tête le gouverneur-général; elle s'avança jusqu'au palais de la reine qu'elle investit. Le mot d'ordre avait été donné. Tout étant ainsi disposé, Ovando mit la main sur sa croix d'Alcantara, ce qui était le signal du massacre dont il était convenu avec les officiers de sa troupe. Soudain les fantassins firent main-basse sur la multitude qui remplissait la place; en même temps, ses cavaliers mirent pied à terre, et entrèrent dans la salle où l'infortunée Ana-coana était plus morte que vive ainsi que toute sa cour.

Les vassaux de la reine furent aussitôt attachés aux poteaux qui soutenaient la galerie. On mit ensuite le feu à la maison, et ces malheureux y furent bientôt réduits en cendres. La reine réservée à un supplice plus honteux fut liée, garottée et présentée au commandeur qui chargea Gorvalèz, secrétaire général, de la conduire dans cet état à San Domingo. « Je la remets entre vos mains et sous votre responsabilité, lui-dit-il, pour y être livrée au tribunal, dans toutes les formes de la justice. Je vous autorise à vous faire assister d'un détachement de quinze hommes, et vous reviendrez ici me faire un rapport du jugement qui aura été prononcé, et que vous ferez exécuter le même jour. Vous partirez demain dès l'aurore. »

Le massacre des habitans de Xaragua fut horrible : tout fut confondu, grands et petits, hommes et femmes, les innocens et ceux qu'on soupçonnait coupables. Quelques-uns se sauvèrent dans des canots que le hazard leur fit trouver sur le bord de la mer, et passèrent à Gonave où ils furent poursuivis. On ne leur fit grâce de la vie, que pour les condamner à une servitude beaucoup plus affreuse que la mort.

Cependant Gorvaléz fortement ému par les angoisses de la reine, ses longs et sourds gémissemens que son cœur serré de détresse lui arrachait, ordonna la halte à quelque distance de la ville, mit pied à terre, la délivra des liens dont elle était garottée, et l'ayant fait placer sur son cheval, il marcha à ses côtés jusqu'aux portes de San Domingo. « Je suis innocente, lui répétait-elle, des faits dont on m'accuse ; si l'amiral et son frère, l'adelantado, étaient entendus, ils me rendraient la justice de déclarer devant le tribunal qui va me juger, que dans tous mes actes je me suis toujours montrée favorable à la nation espagnole. La reconnaissance qu'on m'en témoigne aujourd'hui, est de me traiter avec une barbarie sans exemple. »

Gorvaléz la remit entre les mains du chef du tribunal, où il apprit que les témoins qui devaient être entendus étaient déjà arrivés, et comme il était porteur des pièces du procès, il reconnut que ces témoins étaient les mêmes Castillans qui l'avaient dénoncée

au gouverneur, et qui devaient persister dans leur accusation.

La résidence d'Améline ne se trouvant pas éloignée de San Domingo, il profita du temps que dura le procès pour la visiter et l'informer ainsi que son époux des derniers événemens dont plus de deux mille habitans de Xaragua avaient été les victimes.

Il les trouva l'un et l'autre plongés dans la plus profonde douleur, car le bruit s'en était déjà répandu dans la province.

« La désolation, la terreur sont au comble : partez pour l'Espagne, et ne différez pas d'un moment. J'ai été chargé par Ovando d'amener devant le tribunal de San Domingo la reine Anacaona, pour y être jugée; et certes je n'aurais jamais accepté cette cruelle mission, même au risque d'une destitution, si je n'eusse, en exécutant l'ordre du gouverneur, trouvé la possibilité de vous prévenir de la sanglante révolution dont Xaragua vient d'être la victime. Je le devais par la reconnaissance des bienfaits que j'ai reçus de vous, et dont je conserverai la mémoire jusqu'à mon dernier soupir. » Il leur fit ensuite le récit de ce qui était arrivé.

« Maintenant, ajouta-il, vous ne pouvez plus différer... Redoutez les cruautés d'Ovando; barbare dans sa vengeance, inexorable dans sa colère, il a



juré la perte des caciques : partez, partez, je vous en conjure... Mon devoir est rempli. »

A ces mots, il se jette dans les bras de Diaz, baise la main de la princesse, et retourne à San Domingo pour assister au procès, dont Ovando lui avait ordonné de lui faire un rapport par écrit, et de faire exécuter de suite le jugement, si elle était condamnée.

Elle fut jugée coupable de haute trahison, et condamnée à être pendue sur la place publique; elle fut regrettée universellement de ses sujets.

Dès que Gorvaléz se fut séparé d'eux, Améline saisit dans ses bras son époux : Sois heureux, s'écria-t-elle, tu vas revoir ta patrie, et moi, j'abandonne... Elle ne put achever, un torrent de larmes étouffèrent sa voix. « Je te jure, lui dit Miguel, que nous reviendrons habiter ta patrie, dès que l'ordre et les lois y seront rétablis; remets au chef de ton administration les instructions que tu as rédigées, tu peux compter sur sa fidélité. Nous nous embarquerons demain dès l'aurore. »

Alors elle fit appeler l'intendant de son cacicat.... « Alfaro, lui dit-elle, je pars pour l'Espagne, que ce secret que je confie à toi seul, soit ignoré pendant mon absence; administre mes domaines et gouverne en mon nom mes sujets, comme tu l'as fait jusqu'à présent. L'estime que j'ai pour toi sera suivie de ma

reconnaissante amitié. Aussitôt après mon départ tu viendras occuper ma résidence, tu veilleras à l'entretien de mon hospice, je te le recommande comme le principal objet de mes affections. Voici ajoutée, en lui remettant un écrit qui contenait les instructions qui devaient régler la conduite qu'il aurait à tenir avec les étrangers. Tu traiteras en mon nom avec les Espagnols, comme avec les alliés; que les tributs qu'ils exigeront leur soient exactement payés, évite et prévien toutes les dissensions qui pourraient s'élever entre mes sujets et les agens du gouverneur général. » A ces mots, elle s'éloigna pour s'occuper des dernières dispositions du départ.

Dès le lendemain ils s'embarquèrent avec une riche pacotille de marchandises et d'effets précieux, notamment le produit du minerai qu'elle avait fait extraire de la mine qui se trouvait sur son territoire, et dont Miguel lui avait conseillé de faire opérer la fonte. \*

\* Améline avait prévu, quelque temps avant le massacre de Xaragua et le supplice de la reine Anacoana, que son époux la déterminerait à s'expatrier d'un pays où la tyrannie et la cruauté des gouverneurs de l'île en faisaient un horrible et vaste tombeau. Conformément à l'avis prudent que Diaz lui avait donné, elle avait appelé Pablo-Belviz dans sa résidence; cet habile fondeur s'y était rendu et, en peu de jours, la fusion du minerai avait été effectuée: il avait produit 31 lingots d'or pur, chacun du poids de 25 marcs et au titre de 925 millièmes, ce qui formait en résultat 121,120 piastres, monnaie d'Espagne, ou 606,100 francs, monnaie de France.

Leur navigation fut heureuse , cinquante jours leur suffirent pour se rendre au port de Palos, d'où ils partirent pour Saragosse , ils y furent reçus au sein de leur famille avec des transports de joie.

Cependant , près de trois années s'étaient écoulées depuis la translation de l'amiral en Espagne. Améline ignorait, ainsi que son époux , le sort qu'il avait subi par suite des accusations du perfide Bovadilla. Ce fut alors qu'ils apprirent que l'amiral avait envoyé secrètement, dès son arrivée au port de Cadix , un exprès à la reine Isabelle , pour lui demander une audience, et qu'il désirait paraître devant elle avec les mêmes fers dont son accusateur l'avait fait enchaîner , que Ferdinand en ayant été instruit , avait sur l'heure donné l'ordre de le mettre en liberté , et que la reine de Castille avait envoyé par le même courrier mille piastres aux deux frères pour frayer aux dépenses du voyage à Grenade , où la cour se se trouvait alors.

Qu'ils y avaient été reçus avec la plus grande distinction , que le lendemain de cette réception , l'amiral avait obtenu une audience particulière de la reine devant laquelle il s'était pleinement justifié des imputations de ses ennemis ; que les paroles que la reine avait adressées avaient été répandues par la voix publique. « Je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus , lui avait-elle dit , je continuerai à les récom-

penser comme ils le méritent ; je connais vos ennemis, j'ai pénétré les artifices dont ils se sont servis pour vous perdre dans l'esprit du roi Ferdinand, mais comptez sur moi pour vous en garantir. »

Qu'en effet, la reine ayant approuvé le projet que l'amiral avait conçu de ne pas rester dans l'inaction et de la servir jusqu'à la mort, en continuant la découverte de la terre ferme du Nouveau-Monde, lui avait promis de lui faire équiper autant de navires qu'il en demanderait, et l'assura que si la mort le surprenait pendant cette expédition, elle établirait son fils aîné dans toutes les charges, dont il jouissait maintenant.

Que cette promesse de la reine avait été pleinement confirmée par le roi Ferdinand qui écrivit quelques jours après : « Vous devez être assuré, cher amiral, du déplaisir que nous avons eu de votre prison, puisque nous n'avons pas différé un moment de vous mettre en liberté ; tout le monde connaît votre innocence, vous savez avec quelle amitié nous vous avons traité, la reine et moi ; les grâces que vous avez reçues ne seront pas les dernières, nous vous confirmons vos privilèges, nous vous offrons de les confirmer encore, et de mettre votre fils aîné dans la possession de tous vos exploits quand vous le souhaiterez ; soyez assuré que nous aurons soin des autres. Nous vous prions donc de partir le plus tôt possible. »



L'amiral , accompagné de Barthélemi , et de don Fernand , le second de ses fils , âgé de treize ans , sortit du port de Cadix le 9 de mai 1500 , pour son quatrième voyage.

La première terre qu'il aperçut , était la province d'Honduras , faisant partie de l'Amérique septentrionale , il n'était alors qu'à douze lieues de Truxillo sa capitale. En parcourant la côte de l'isthme de Panama , il découvrit un port qui lui parut si beau , qu'il lui donna le nom de *Porto Bello*.

Ce fut dans ces parages de l'Amérique septentrionale qu'aucun navigateur n'avait découvert , avant lui , qu'il résolut de s'en retourner en Espagne , ne pouvant plus tenir la mer avec ses vaisseaux qui s'ouvraient de toutes parts ; mais il avait accompli son noble dessein en révélant à l'Ancien-Monde l'existence d'un nouveau , et c'est à lui seul qu'est due la gloire d'avoir doublé pour nous l'œuvre de la création , en nous montrant l'autre moitié du globe.

Il se retira à Valladolid. Dès que Diaz et son épouse eurent appris son arrivée , ils s'y transportèrent : Améline put à peine le reconnaître après une si longue absence : il était atteint d'une maladie grave qui devait terminer sa longue et pénible carrière. Dès qu'il les eut aperçus , il se souleva avec peine. « Vous êtes mes meilleurs amis , leur dit-il , et ceux que je

revois avec le plus de plaisir , après une si longue absence. Dans mes derniers momens , ma seule consolation est de vous revoir encore ; restez avec moi jusqu'à mon dernier soupir , c'est de vous , c'est de votre amitié que j'attends les derniers devoirs. »

Quelques jours après cette douloureuse entrevue , l'amiral expira dans le cours de sa soixante-cinquième année , le 20 mai 1505 , environ 9 mois après la mort de la reine Isabelle , à Medina del Campo , le neuf novembre 1504. Sa vie avait été mêlée de bonheur et d'adversités , d'opprobres et d'applaudissemens ; de ce que la fortune peut procurer de grandeurs à un particulier , et de ce qu'elle peut lui faire éprouver de revers.

Ses deux amis ne retournèrent à Saragosse qu'après ses funérailles. Quelque temps après ils firent l'acquisition d'un riche domaine dans le voisinage de cette ville , ils y vécurent dans l'intimité d'une parfaite union : ils eurent deux enfans qui firent le bonheur de leurs vieux jours. On voit encore dans Saragosse , des rejetons de cette noble et intéressante famille.

# GODEFROY,

ou

## LES FLIBUSTIERS.

---

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Par M. A\*\*\*.



M. de Cussy, gouverneur des possessions françaises dans l'île de St-Domingue, se trouvait au Petit Goave sur la fin de l'année 1685, lorsqu'un officier, arrivé de Léogane, lui remit les dépêches du gouvernement. Au bas de la lettre du ministre il lut ce postscriptum.

— Sa Majesté vous prie de veiller sur les démarches d'un jeune écervelé, le comte Godefroy de St<sup>e</sup>-Claire que sa conduite scandaleuse a fait bannir dernièrement de la cour. Ce gentilhomme, oubliant le rang qu'il est appelé à tenir un jour dans le monde, n'a point rougi de se lier avec des joueurs de profession et des usuriers, qui en peu de mois lui

ont enlevé la plus belle partie de l'héritage de ses pères. Honteux aujourd'hui d'avoir été la dupe de ces vils fripons, et piqué au vif de la disgrâce qui vient de le frapper, il a pris le parti de se retirer dans les colonies. Vous le voyez, mon cher de Cussy, bien que ce jeune homme mérite quelques sévères leçons, il a besoin de ménagement et d'indulgence, pour ne point tomber du découragement dans le désespoir. Tout le monde lui accorde un cœur généreux que de perfides suggestions ont pu égarer, mais que le vice n'a pas encore corrompu. D'ailleurs, il appartient à l'une des plus illustres familles du Poitou, et sa sœur, M<sup>lle</sup> Hortense de S<sup>te</sup> Claire, est un modèle de vertu que le roi se plaît particulièrement à citer aux dames de la cour. Il est inutile de vous dire combien les dérèglemens du comte ont affligé l'ame de cet ange, aussi digne aujourd'hui de notre pitié, qu'elle l'a toujours été de notre admiration. Vous ferez causer le comte: car nous savons qu'il doit se présenter chez vous, et peut-être vous dira-t-il ce que l'on cherche ici en vain à deviner, les causes secrètes qui l'ont poussé à des extravagances, aussi folles que ruineuses. Sa Majesté s'en remet entièrement à votre prudence pour le choix des moyens les plus propres à ramener ce malheureux dans le chemin de l'honneur dont il s'est si indignement écarté.

Après que M. de Cussy eut achevé la lecture de



cette lettre, l'officier qui la lui avait remise, lui dit qu'un jeune étranger, qui l'avait accompagné depuis Leogane, désirait lui être présenté.

Le gouverneur ordonna aussitôt qu'on fit entrer l'étranger. C'était un jeune homme d'une taille élancée, quoique déjà un peu courbée. Sa physionomie douce et mâle tout à la fois, portait l'empreinte d'une profonde tristesse, et son front était sillonné de ces rides qui annoncent une vieillesse prématurée.

— Monsieur le gouverneur, dit-il en s'avançant d'un pas mal assuré et baissant les yeux, des motifs que vous apprécierez sans doute, ne m'ont point permis de décliner mon nom devant vos gens, mon désir étant de rester inconnu dans la colonie. Je suis le fils d'un de vos anciens amis, le comte de S<sup>ie</sup> Claire.

— Et qui m'a procuré le plaisir de vous voir ? demanda M. de Cussy avec une surprise simulée, mais avec un intérêt qui ne l'était pas. Sans doute vous êtes chargé de quelque mission de la part du gouvernement ?

En disant ces mots, le gouverneur serrait vivement la main du jeune homme et l'entraînait avec lui dans une autre chambre décorée avec simplicité



et qui servait de salle à manger et de salon de réception.

— Pardon, monsieur, répondit Godefroy, après qu'il se fut assis sur le siège que lui avait présenté le gouverneur, je n'ai reçu aucune mission. Je suis ici par ma seule volonté. Je n'ai même aucune lettre de recommandation. C'est de mon plein gré et à l'insu de tous mes amis que j'ai quitté la France.

— Vous m'étonnez, mon cher ami, reprit M. de Cussy, et si je ne craignais d'être indiscret.....

— Oh! monsieur, toute la France le sait, et vous ne pouvez tarder vous même à l'apprendre par la voix publique. Ma patrie était devenue pour moi comme une prison; j'avais besoin du grand air, et c'est à St-Domingue que je me suis réfugié. Si je m'adresse à vous, c'est parce que j'ai la confiance que vous ne repousserez pas le fils d'un de vos amis les plus dévoués.

— Vous avez bien fait, mon cher Godefroy; et si les conseils de l'amitié peuvent vous procurer quelque soulagement, car vos paroles quelque obscures qu'elles soient encore pour moi, annoncent un grand chagrin, je n'oublierai pas ce que je dois à la mémoire de votre père. Mais nous causerons de cela



plus tard. Le diner va être servi à l'instant , et vous le partagerez avec moi.

Pendant toute la durée du repas , M. de Cussy , qui voyait avec peine la sombre mélancolie de son hôte , évita avec soin de lui parler de la France. Ce ne fut que sur la fin qu'il se hasarda à lui demander des nouvelles de sa sœur.

Un profond soupir échappa ici au jeune homme ; il baissa le regard , comme le ferait un coupable devant son juge , et une vive rougeur colora ses joues pâles et défaites.

— Je l'ai quittée bien malheureuse , dit-il enfin en respirant avec peine ; un misérable l'avait plongée dans un abîme de douleur , tout en se couvrant lui-même de honte et d'infamie.

— Je ne vous comprends pas , mon ami. Ce misérable dont vous parlez.....

— Est ici devant vous.

— Vos paroles sont pour moi une véritable énigme.

— Je le conçois , monsieur. Mon père vous a tellement habitué à n'avoir qu'une haute opinion de la

famille de S<sup>te</sup>-Claire, qu'il vous paraît incroyable que parmi les descendans de cette noble maison se soit trouvé un homme assez vil, assez lâche pour en ternir l'écusson. Cependant il n'est malheureusement que trop vrai qu'un tel homme s'est rencontré, et que cet homme, c'est moi.

— Vous vous exagérez sans doute quelque faute de jeunesse.

— Ah ! plut au ciel que ma faute pût être exagérée, si toutefois l'on peut donner le nom de faute à l'opprobre ineffaçable qu'un gentilhomme imprime à la gloire de ses ancêtres, pour amasser un vil métal, comme si le nom d'une famille illustrée par tant de hauts faits ne lui suffisait pas.

— Vous vous êtes donc livré à des spéculations commerciales ?

— Monsieur, je ne vous cacherai pas la vérité, quoique jusqu'à présent, je n'aie pris encore d'autre confident de mes pensées que ma sœur. Pauvre Hortense ! pourquoi ne t'ai-je pas écoutée, quand il en était encore temps ! Pourquoi n'ai-je pas reculé, quand tu me montrais l'abîme ouvert sous mes pas !

— Ce n'est point par des spéculations de commerce que j'ai dégradé mon nom, mais par le jeu.

— Sans doute qu'un motif excusable, mais que l'honneur vous empêche d'avouer, vous a entraîné dans ces écarts qui excitent aujourd'hui à tel point vos regrets.

— Je vais vous ouvrir mon cœur avec franchise. Vous avez entendu parler des immenses sacrifices qu'ont coûté à ma famille les dernières guerres de religion, alors que mes ancêtres, jaloux de conserver à la race de nos rois la couronne que les mains des rebelles voulaient lui arracher, ne se contentaient pas de verser leur sang sur les champs de bataille, mais encore se dépouillaient de leurs richesses pour susciter des défenseurs à la bonne cause. Héritier du titre et des biens de mon père, j'avais été chargé par lui de trouver pour ma sœur un parti honorable; mais qu'est-ce qu'un nom, me disais-je, quelque beau qu'il soit, s'il n'est accompagné d'une dot suffisante pour en soutenir l'éclat. N'ayant que bien peu à donner à ma sœur, je voulus tenter la fortune du jeu; mais pour éviter des remontrances que je n'étais pas disposé à écouter, je quittai secrètement la France, et me retirai en Lombardie, où j'espérais pouvoir sous un faux nom poursuivre mon funeste projet.

Mes premiers essais furent malheureux, soit parce que j'avais affaire à des fripons, soit plutôt parce que

le désordre qui régnait dans mes idées ne me permettait pas d'employer avec avantage le talent que tout le monde me reconnaissait pour les jeux d'adresse ou d'esprit : car je n'étais pas encore assez avili pour me livrer à ces jeux auquel le hasard seul semble présider.

Comme je ne pouvais faire venir assez vite au gré de mes heureux adversaires les sommes énormes qu'ils m'avaient gagnées, je fus obligé d'emprunter à gros intérêt, et je me trouvai ainsi en contact avec des hommes dont jusqu'alors j'avais même évité l'approche, bien plus par une antipathie naturelle que par suite de la différence de culte qui nous séparait.

Bientôt l'image de ma sœur s'effaça de mon esprit ; une rage aveugle s'empara de moi et me poussa aux dernières extrémités. Alors je recourus aux jeux de hasard, mais le ciel ne voulut pas que je fusse plus heureux. Je continuai à perdre, jusqu'à ce qu'enfin, il ne me restât plus d'autre ressource que celle de vendre le château de mes pères.

Ma sœur, à laquelle je crus enfin devoir m'ouvrir, car je lui avais fait jusque là un secret de mes folies, m'écrivit lettres sur lettres pour m'arracher au sort qui m'attendait. Je restai insensible à ses instances

réitérées. Quand elle vit qu'elle ne pouvait vaincre mon obstination , elle alla porter ses plaintes au pied du trône , et le roi m'envoya sur le champ l'ordre de rentrer en France , sous peine d'être dépouillé de mes titres de noblesse et banni à jamais de ma patrie.

Cet ordre me fut remis dans la prison même où mes créanciers m'avaient fait jeter. Hortense en apprenant cette fâcheuse nouvelle, la porta elle-même au roi , qui , touché de ses larmes , consentit à payer mes dettes sur sa cassette particulière : car il lui répugnait de voir tomber entre les mains des usuriers le château d'une famille qui avait rendu de si grands services à la cause royale.

Rendu à la liberté , je repris le chemin de Paris. Ma sœur vint au devant de moi pour m'annoncer la défense que le roi me faisait de paraître à la cour. Témoin de la douleur d'Hortense , j'eus besoin de toute ma religion pour ne pas succomber au désespoir. Je consolai cette pauvre enfant le mieux que je pus , et après l'avoir embrassée , peut-être pour la dernière fois , je me dirigeai vers le Hâvre par un chemin différent de celui qu'elle devait suivre pour retourner dans la capitale. J'ignore si le gouvernement a eu connaissance de mon départ pour

S'-Domingue , car au moment où je m'embarquais je n'avais pas encore reçu de nouvelles de ma sœur.

— Et quelles sont aujourd'hui vos intentions ? demanda M. de Cussy. Quitter en effet sa patrie, se bannir du sein de sa famille et renoncer à la société de ses amis, me paraît un sacrifice déjà assez pénible pour qu'on n'ait pas besoin d'y ajouter le séjour dans une île qui n'est ni civilisée, ni même entièrement défrichée, et au milieu d'aventuriers dont les manières diffèrent tant de celles que vous avez vues dans la capitale.

— Bien des fois sans doute, monsieur, vous avez eu occasion de voir les pernicieux effets de l'amour du jeu quand il dégénère en passion. L'homme qui s'y livre, loin de se laisser rebuter par les échecs qu'il éprouve, n'en devient que plus acharné à sa perte, et dans son aveugle fureur, il ne s'arrête que lorsqu'il est tombé. Ce ne sont pas là les effets que je ressens ; je me crois même assez fort pour garder jusqu'à la fin de ma vie le vœu que j'ai fait en présence de ma sœur, de ne plus jouer, même pour mon plaisir. Mais à cet amour insatiable du gain, à ce désir effréné de l'or qui absorbait tout mon être, a succédé un besoin irrésistible d'une vie aventureuse...

— C'est-à-dire, interrompit M. de Cussy en riant,

qu'après avoir mis votre fortune en jeu , vous voulez encore y mettre votre vie.

— Vous l'avez dit , monsieur , reprit Godefroy , en s'efforçant de sourire à son tour. J'étais encore bien jeune , lorsque j'entendis pour la première fois vanter les exploits de vos flibustiers. Je me suis rappelé depuis ces histoires qui excitaient alors à un si haut point ma curiosité , et j'ai pensé que je ne me dégradera pas en me joignant à ces hardis aventuriers.

M. de Cussy n'eut pas de peine à reconnaître qu'il avait affaire à une tête exaltée par le chagrin , plutôt qu'à un courage raisonné qui cherche à se rendre utile. Il crut devoir combattre par tous les moyens possibles le parti désespéré que venait de prendre si étourdiment le fils de son ancien ami.

— Ce que vous avez entendu raconter des flibustiers , dit-il , peut être vrai ; mais vous a-t-on aussi montré le revers de la médaille ? Vous savez que l'on juge souvent très mal ce que l'on ne peut apercevoir que de loin. Sans doute , les flibustiers ont compté parmi eux plusieurs héros ; mais aussi combien de scélérats n'a-t-on pas vu dans leurs rangs qui ont souillé par des atrocités inouïes les hauts faits des premiers. Quant à l'organisation de cette classe d'aventuriers , on ne la connaît qu'imparfaitement

en France. Le gouvernement lui-même, dans l'ignorance où il se trouve à ce sujet, a plusieurs fois été obligé de donner carte blanche aux officiers chargés de le représenter ici.

M. de Cussy venait d'entamer un sujet qui prêtait beaucoup au développement, et il résolut d'en tirer parti, moins pour détourner son jeune ami du funeste projet qu'il méditait, que pour le distraire des sombres pensées qui assombrissaient son front. Au lieu donc de se borner à éclairer Godefroy sur les points de l'histoire des flibustiers, sur lesquels il pouvait avoir des notions fausses ou incomplètes, il se décida à reprendre cette histoire à son origine, et force fut à Godefroy de l'écouter.

— On vous a appris sans doute, continua le gouverneur, que les premiers colons français qui, conjointement avec les Anglais, se sont établis dans l'île de la Tortue, voisine de celle de S<sup>t</sup>-Domingue, et sur la côte septentrionale de cette dernière, étaient Normands, et qu'on leur donna le nom de *Boucaniers*, parce qu'ils se réunissaient après la chasse pour *boucaner* à la manière des sauvages, c'est-à-dire, pour sécher à la fumée la chair des bœufs qu'ils avaient tués. Mais comme ils ne pouvaient recevoir que par des mains étrangères les choses les plus indispensables à la vie, après la nourriture, une partie d'entre eux





qui n'avaient jamais trop goûté ce qu'on appelle en France les plaisirs de la chasse, ou qui avaient fini par s'en dégoûter, se firent corsaires, et tout ce qui leur tomba sous la main devint leur proie.

S'étant liés avec d'autres corsaires anglais, ils prirent le nom de *freebooter* que ceux-ci s'étaient donné, et qui, pris dans le sens littéral du mot, n'exprime autre chose qu'un *marin libre*, tandis qu'il signifie aujourd'hui tout corsaire, et en général tout homme qui fait la guerre pour son propre compte, et dans le but plus ou moins avoué de piller. C'est de *freebooter* qu'est venu le nom français *friboutier* qu'on a changé ensuite en celui de *flibustier*.

Le rendez-vous le plus ordinaire de ces aventuriers était l'île de la Tortue, où ils avaient trouvé une rade commode et qui leur offrait plus de sécurité contre les entreprises des Espagnols auxquels ils n'ont cessé de faire la guerre jusqu'à ce jour. Toute la côte nord de cette petite île est inaccessible aux bâtimens même les plus légers, et mérite bien le nom qu'on lui a donné de *Côte de fer*. C'est au midi qu'est la rade dont je viens de vous parler.

Parmi les arbres de haute futaie qui couvrent le sol montueux de la Tortue domine l'acajou, qui fait la principale richesse de cette île. Les plus beaux



fruits des Antilles y croissent en abondance , mais le tabac surtout y est excellent. C'est à la culture de cette plante que s'appliquèrent particulièrement les premiers colons. Ils y employaient des *engagés* dont ils tiraient les mêmes services que d'autres tirent des esclaves , et qu'on appelait ainsi parce que ces malheureux s'engageaient par acte notarié pour un certain nombre d'années à des marchands de Dieppe qui venaient ensuite les vendre aux colons.

Ainsi la nouvelle colonie était alors divisée en quatre classes ; les *boucaniers* , qui se vouaient à la chasse des bœufs et des porcs sauvages , les *flibustiers* , qui couraient les mers , les *laboureurs* ou *habitans* dont l'unique occupation était la culture des terres , et enfin les *engagés* qui demeuraient avec les laboureurs ou avec les boucaniers.

Ces quatre classes réunies formaient ce qu'on commença dès lors à appeler le *Corps des Aventuriers*. Ils vivaient entr'eux en fort bonne intelligence , et ils avaient établi une sorte de gouvernement démocratique.

Après avoir été chassés de la Tortue par les Espagnols , ils s'en rendirent de nouveau maîtres , et bientôt la population de cette petite île augmenta à tel point , que l'on fut obligé , faute de terrain , d'envoyer

une colonie dans l'île de S'-Domingue. Cependant la Tortue continuait d'être le réceptacle de tous les corsaires , et le nombre de ces écumeurs de mer croissait de jour en jour. Les habitans , attirés par l'appât du gain , laissaient leurs terres en friche pour aller en course ; et bien loin de s'y opposer , le gouverneur était le premier à les y porter , d'où il arrivait parfois que l'île était entièrement déserte.

Les Espagnols ne manquèrent pas de profiter de ce désordre ; mais à peine se réjouissaient-ils d'avoir expulsé les Français une seconde fois de cette petite colonie , que M. du Rausset , après des efforts inouïs et qui furent très-mal récompensés par le gouvernement , remit ses compatriotes en possession de l'île.

Lorsque M. de Pouancey y arriva avec le titre de gouverneur ; il la trouva dans un état d'abandon qui l'affligea ; mais , en dépit de sa bonne volonté , il ne put réussir à la repeupler. Moi-même je fis tout mon possible pour rétablir ce poste si important ; je fus obligé d'y renoncer , et aujourd'hui la Tortue est pour ainsi dire entièrement abandonnée. Le Port-de-Paix qui est situé vis-à-vis de l'île , commence déjà à profiter de ses débris , et mon dessein est d'y bâtir un port pour la sûreté du canal qui sépare les deux îles.

Quoique , à l'époque de l'arrivée des Français sur

les côtes de S<sup>t</sup>-Domingue , les postes des Espagnols , de Santo-Domingo et de San-Yago , ne fussent que de misérables bourgades , le meilleur de nos établissemens ne valait pas le moindre de ceux de nos voisins. Cependant déjà notre colonie pouvait être regardée comme un arbrisseau jeune et vivace planté dans une bonne terre , tandis que la colonie espagnole ressemblait à un arbre sur le retour , et qui , dépourvu de sève , quoique encore debout , commence à se dessécher et à périr.

Ce qui faisait notre force , c'était cette république formidable d'aventuriers , qui , après avoir long-temps excité la jalousie de l'Espagne , fit bientôt trembler les provinces les plus reculées de cet empire. Les boucaniers , qui formaient la partie la plus considérable du corps de ces aventuriers , étaient aussi ceux que dans les commencemens les Espagnols redoutaient le plus , bien qu'ils prissent rarement l'offensive et qu'ils se bornassent à défendre leurs champs.

Ces boucaniers , autrefois si nombreux , si puissans , ne sont plus aujourd'hui qu'une partie presque imperceptible de la population. Vous en verrez encore quelques uns pendant votre séjour dans cette île ; aussi je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur leur compte , afin d'en revenir aux flibustiers.

Rien ne fut plus petit et plus faible que les commencemens de cette milice. Les premiers qui embrasèrent ce genre de vie, n'avaient ni bâtimens, ni munitions, ni pilotes; la ruse et la hardiesse y suppléèrent en peu de temps. Ils commencèrent par se joindre plusieurs ensemble; chaque société achetait un canot, et chaque canot portait de vingt-cinq à trente hommes.

Ainsi équipés ils ne purent d'abord songer qu'à surprendre quelques barques de pêcheurs, ou d'autres bâtimens de ce genre. Quand ils avaient réussi dans cette première tentative, ils retournaient à la Tortue pour y augmenter leurs équipages. Avant de se mettre en campagne, ils se choisissaient un capitaine dont toute l'autorité consistait à commander dans l'action, et qui avait aussi le privilège de prendre un double lot dans le partage du butin.

Au reste, quoique les flibustiers tombassent indifféremment sur tout ce qu'ils pouvaient rencontrer, ils s'en prenaient particulièrement aux Espagnols, parce que ceux-ci voulaient leur interdire sur les côtes de St-Domingue la chasse et la pêche qui, selon eux, étaient de droit naturel; et ils avaient si bien formé leur conscience sur ce principe, qu'ils ne s'embarquaient jamais sans recommander à Dieu par des prières publiques le succès de leur expédition,

et qu'ils ne manquaient point non plus de lui en rendre de solennelles actions de grâces après la victoire.

Aussi, en considérant tout ce qui s'est passé en Amérique, depuis l'origine des flibustiers, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Dieu a voulu se servir de ces pirates pour venger sur les Espagnols les cruautés qu'ils avaient exercées contre les malheureux indigènes de ces îles.

Exposés nuit et jour à toutes les injures de l'air, les premiers flibustiers étaient si serrés dans leurs barques qu'ils avaient à peine assez de place pour se coucher ; il n'est donc pas étonnant que la vue d'un navire plus grand, plus commode, leur donnât l'envie de s'en rendre maîtres, et que la faim leur fit braver les périls pour se procurer des vivres. Ils attaquaient sans délibérer et ils allaient toujours droit à l'abordage.

M. d'Ogeron, l'un de mes prédécesseurs, fit disparaître de leurs expéditions ces allures de brigandage qui les faisaient détester même par ceux qui n'avaient rien à craindre de leurs courses, et les rendit utiles aux intérêts de la France.

— N'est-ce pas sous le gouvernement de M. d'Oge-

ron que s'est distingué avec tant d'éclat l'Olonnois ? demanda le jeune comte de S<sup>te</sup>-Claire.

— Oui ; et puisque vous me rappelez le nom de ce fameux flibustier , je vous dirai la cruauté avec laquelle il usa de la victoire qu'il avait remportée sur une frégate espagnole , près de l'île de Cuba. Ce trait suffira pour vous donner une idée des excès auxquels peuvent se livrer des hommes braves mais grossiers et sans religion , qui ne sont soumis à aucune règle , à aucun contrôle.

Il venait d'achever tous les blessés qu'il avait rencontrés à bord de la frégate , lorsqu'un esclave lui dit que le gouverneur de la Havane , ne doutant pas de l'issue du combat , avait donné ordre qu'on pendit tous les Français. Saisi de rage , l'Olonnois fit amener les prisonniers et leur coupa à tous la tête , suçant après chaque exécution le sang dont son sabre était teint. Il se rendit ensuite au Port-au-Prince , où le même esclave l'avait informé qu'il se trouvait quatre barques destinées à lui donner la chasse. Il les attaqua , les prit sans résistance , et fit jeter tous les hommes à la mer , à l'exception d'un seul qu'il envoya au gouverneur de la Havane pour lui annoncer ces terribles représailles.

Ce récit fit pâlir Godefroy ; on voyait le contente-

ment peint sur sa figure : car l'Olonnois était comme lui, originaire du Poitou, et avait même servi encore fort jeune dans le château de S<sup>te</sup>-Claire, situé à quelques lieues d'Olonnes.

— Lors de la paix signée en 1668, poursuivit M. de Cussy, les Espagnols purent un peu respirer ; cependant plusieurs flibustiers prétendaient que n'ayant pris aucune part au traité, ils n'étaient point tenus de se soumettre aux conventions stipulées avec l'Espagne, et il en coûta encore à celle-ci la ruine entière de Panama que Morgan prit et pillà en 1570.

Il en fut de même à l'époque de la conclusion de la paix de Nimègue en 1678. Un grand nombre de flibustiers refusèrent de rendre les commissions que leur avait données en temps de guerre le gouverneur de S<sup>t</sup>-Domingue, de sorte, qu'au lieu d'être utiles à la colonie, ils l'empêchaient de s'enrichir par le commerce, et la mettaient même dans un danger continu d'être entièrement ruinée. D'ailleurs, tout le monde sait que les flibustiers n'écoutent le gouverneur qu'autant que cette soumission ne gêne point leurs pirateries.

On ne compte plus aujourd'hui qu'environ trois mille de ces aventuriers : car il en a péri beaucoup par les maladies et le fer des Espagnols, surtout dans



les deux dernières expéditions sur Campêche. Lorsque les commissaires du gouvernement, chargés de rassembler les débris de ce corps eurent examiné attentivement l'état des choses, ils demeurèrent convaincus que, loin de détruire ce qui restait des flibustiers il fallait au contraire les conserver, et qu'on n'y parviendrait jamais si l'on n'usait de grands ménagemens envers eux, et si on leur interdisait tout-à-fait la course.

Le rapport que les commissaires dressèrent à ce sujet ne fut point goûté du roi, qui veut que l'on s'oppose par tous les moyens possibles à ce que les flibustiers entravent plus long-temps la liberté du commerce. Lors de ma nomination au gouvernement de S'-Domingue, je voulus conformément aux ordres que j'avais reçus, obliger les flibustiers à se tenir tranquilles; aussitôt tous ces hommes qui m'avaient reçu avec tant de joie, me déchirèrent par les plus odieuses calomnies, et osèrent même m'accuser d'intelligence avec nos ennemis.

Une trêve de vingt-quatre ans vient d'être signée avec l'Espagne; eh bien! malgré tous mes efforts pour la faire respecter, les flibustiers n'en continuent pas moins la guerre, et plus de la moitié de ce corps est partie cette année pour aller ravager les côtes du Mexique et du Pérou.

Ce qui me console de l'inutilité de mes efforts pour les tenir dans le devoir, c'est la pensée que le bras de Dieu les conduit pour châtier les Espagnols de ces contrées, dont le luxe et les crimes crient vengeance au ciel. Comment en effet expliquer autrement le hasard qui a réuni dans un même but les flibustiers français et anglais : car la résolution dont je vous parle a été prise sans que les deux nations aient eu seulement le temps de se concerter ensemble.

M. de Cussy fut interrompu par un de ses domestiques qui lui annonçait que la barque qu'il avait commandée était prête.

— Je vous demande pardon, dit-il à Godefroy, si je suis obligé de vous laisser seul, pour aller visiter la côte ; ce soir nous nous reverrons et j'aviserai au moyen de vous trouver quelque occupation capable de dissiper vos chagrins. Un travail soutenu est, à mon avis, le remède le plus efficace contre la mélancolie ; et je ne doute pas que vous ne soyez disposé à suivre en tous points mes ordonnances.

Godefroy promit d'obéir ; et après avoir pris congé du gouverneur, il sortit lui-même pour tuer le temps.



## II

Pendant que Godefroy suivait tout pensif le chemin qui conduisait de la maison du gouverneur au bourg du Petit-Goave, un homme qui l'observait depuis quelque temps l'aborda et lui demanda s'il était étranger dans le pays.

Sur la réponse affirmative du jeune homme, l'inconnu s'offrit à lui servir de guide et à lui montrer le bourg. Le besoin de distraction plutôt que la curiosité engagea Godefroy à accepter cette proposition, et il suivit son cicerone jusque sur une petite élévation d'où l'on aperçoit toute la rade.



— Vous voyez non loin d'ici, dit l'inconnu, un bâtiment peint en noir : c'est le mien, car je suis armateur et capitaine tout à la fois. Si vous voulez me faire l'honneur de le visiter, vous y jouirez mieux qu'ici du beau coup d'œil qu'offrent le Petit-Goave et ses environs.

Alors le capitaine d'une voix forte héla un canot qui s'avança bientôt à force de rames; et avant qu'une demi-heure se fut écoulée, Godefroy était à bord du *Nantais*.

C'était un navire marchand de faible tonnage qui n'avait rien de particulier si ce n'est la physionomie de son équipage rassemblé sur le pont. Quoique déjà habitué aux visages durs des marins, Godefroy ne put voir ces hommes sans éprouver une espèce de frayeur, et il fixa alors toute son attention sur le capitaine, tandis que celui-ci le conduisit à sa cabine.

D'une taille médiocre, mais d'une structure herculéenne, le capitaine Kedoueck, car c'est sous ce nom qu'il fut salué quand il parut sur le pont, paraissait n'avoir qu'une cinquantaine d'années. Son œil noir brillait à travers les cils épais qui garnissaient ses paupières; toutefois son regard n'avait rien de farouche, comme aussi sa voix et ses manières n'avaient rien de grossier. Des cheveux d'un brun

foncé flottaient en boucles épaisses sur ses épaules que couvraient en partie les larges bords d'un chapeau à forme conique. Quant au reste du costume il différait très peu de celui des paysans bretons. Aussi Godefroy ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Je suis en effet breton , répondit le capitaine ; d'ailleurs mon nom le dit assez. Il y a déjà plusieurs années que j'ai quitté la France ; mais , comme vous voyez , je n'en reste pas moins attaché aux coutumes de mon pays.

— Votre commerce s'étend-il bien loin dans ces mers ?

— Il s'étendrait plus loin , si nous n'avions pas un gouverneur aussi timide que M. de Cussy , répondit le capitaine , en même temps qu'un léger sourire effleurait ses lèvres. Je veux bien ne pas croire qu'il s'entend avec les Espagnols ; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter foi à certains bruits peu avantageux qui courent sur son compte. La sévérité avec laquelle il traite les défenseurs de cette colonie , je veux dire les flibustiers , semble prouver qu'il craint de faire de la peine à nos ennemis. C'est un brave homme du reste ; et peut-être un jour reviendra-t-il de son erreur touchant un corps si décrié à l'étranger bien qu'il ait été jusqu'ici le seul soutien de cette colonie.

— Cependant on reproche bien des torts aux flibustiers.

— Je sais qu'ils sont très mal vus à la cour , quoiqu'ils ne soient ni traîtres à leur pays , ni rebelles aux lois de la nature. D'ailleurs ce n'est pas leur faute si dans leurs querelles avec les Espagnols , ils se voient souvent forcés de recourir à des moyens plus vigoureux que ceux que l'on emploie généralement dans l'ancien monde. On les accuse en France de cruautés inutiles ; mais pour nous qui connaissons les Espagnols , ces cruautés ne sont que de justes représailles , et loin d'être inutiles , elles sont nécessaires au repos de la colonie. Personne ne conteste à l'Espagne l'honneur d'avoir découvert ces îles , et encore cet honneur ne lui appartiendrait pas si un Génois n'avait conduit ses timides navigateurs ; mais de quel droit veut-elle empêcher les autres nations de profiter de cette découverte , puisque , comme le dit un proverbe adopté par toutes les nations , le soleil luit pour tout le monde. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont pas meilleurs que leurs devanciers , et s'ils pouvaient anéantir les Français , comme ils ont anéanti les anciens habitans de S<sup>t</sup>-Domingue , notre pavillon aurait bientôt disparu des mers de l'Amérique.

— Il me semble , monsieur , que vous exagérez un peu l'animosité des Espagnols contre nous ; et pour

vous parler franchement , à vous entendre , je suis presque tenté de vous supposer plus qu'un simple marchand , uniquement occupé des affaires de son commerce.

— Sans doute de me supposer flibustier ?

— Vos paroles du moins m'y autorisent.

— Vous ne vous trompez pas , monsieur. Oui , je suis flibustier , et je ne me cacherai pas plus devant vous que je ne me suis caché jusqu'ici devant l'ennemi. J'appartiens à cette classe d'hommes que le monde condamne sans les comprendre , et je m'en fais gloire ainsi que tous mes compagnons.

— Mais la trêve signée dernièrement avec l'Espagne ?

— Que parlez-vous de trêve ? Nous autres aventuriers , nous n'en connaissons point d'autre que celle qu'il nous plaît de donner nous-mêmes. Permis au roi de faire des traités avec les Espagnols : ces traités ne nous regardent pas : nous n'appartenons plus à l'ancien monde , mais au nouveau. En outre , à l'instant même où je vous parle , cette trêve est peut-être déjà rompue en Europe : car il n'y a jamais eu et il

ne peut y avoir de paix solide entre deux puissances rivales comme la France et l'Espagne.

— Le gouverneur de St-Domingue a pourtant reçu des ordres précis qui lui enjoignent de s'opposer à toute tentative des flibustiers qui n'aurait point son approbation.

— Nous n'avons nul besoin d'approbation : nous sommes dans notre droit. Nous comprenons les intérêts de cette colonie bien mieux que le gouverneur, et notre devoir est de ne l'écouter que quand il commande des choses raisonnables et possibles. Ce ne sont point des esprits craintifs qui arracheront la colonie à la domination espagnole ; il faut pour cela des hommes courageux, actifs, entreprenans, et je dirai même téméraires qui ne craignent pas d'appliquer le fer rouge à la plaie pour prévenir la gangrène. Or savez-vous quelle est notre gangrène à nous ? c'est cette colonie espagnole qui partage avec nous ce pays si beau et si fertile dont elle convoite l'entière possession.

— Mais vous ne devez pas ignorer que M. de Cussy se trouve actuellement au Petit-Goave, et qu'il peut servir contre vous.

— Je le sais, mais je n'ai aucune crainte. Mon



bâtiment ne renferme rien qui soit illégal : d'ailleurs nous n'avons qu'à lever l'ancre et nous serons hors de toute poursuite. Vous pensez bien que je ne m'exposerais pas ainsi à être découvert, si je n'avais, comme on dit, des intelligences dans la place. Mais que dites vous de mon équipage ?

— Je vous avouerai franchement que la figure de vos gens m'a fait un singulier effet. Je ne m'attendais pas à la trouver aussi sévère.

— Sévère n'est pas le mot, d'autant plus qu'il n'est pas conforme à votre pensée. Vous auriez trouvé une qualification plus exacte en présence d'autres personnes que nous. Mais laissons ces subtilités de côté : des hommes plus habitués à manier les armes qu'à porter des ballots ne peuvent pas avoir des figures de femme, et ce n'est pas le compagnon de Van-Horn qui leur apprendra les manières musquées et galantes du beau monde.

— Van-Horn ? Il me semble avoir entendu parler de lui au Havre.

— Cela ne doit pas vous étonner : car c'était un grand homme, digne de conduire au combat les défenseurs les plus zélés de la liberté de nos colonies. J'ai eu l'avantage de l'accompagner dans sa plus belle

expédition ; aussi mon nom n'est-il pas ignoré des Espagnols , bien qu'il ne figure plus aujourd'hui que sur la liste des habitans paisibles de S<sup>t</sup>-Domingue. Mais , patience ! Le temps n'est pas loin , où de ces caisses qui semblent ne contenir que des marchandises sortiront des armes , et que les flancs de ce navire vomiront de nouveau le fer et le plomb sur nos ennemis.

L'entraînement avec lequel parlait le capitaine réveilla dans l'esprit de Godefroy toutes les idées romanesques qu'il avait puisées autrefois dans la lecture des histoires des aventuriers français , et lui firent oublier la position assez singulière où il se trouvait dans ce moment à bord d'un bâtiment de flibustiers. Curieux d'entendre l'histoire de Van-Horn de la bouche même du compagnon de cet homme si fameux , il pria le capitaine de la lui raconter.

— Bien volontiers , répondit Kedoueck , mais à la condition que vous viderez avec moi un verre de ce bon vin de Xerès que les Espagnols eurent la complaisance d'apporter avec eux en Amérique , pour désaltérer le gosier échauffé des Français qui venaient les visiter. Je garde ce vin comme un souvenir de cette grande expédition dont je veux vous parler ; j'en bois rarement et seulement avec mes amis.

Ayant dit ces mots, le capitaine sortit. Un instant après il rentra suivi de son lieutenant et d'un nègre qui posa sur la table deux bouteilles d'une forme bizarre et un plateau chargé de verres et de fruits. Le lieutenant salua Godefroy avec une politesse que celui-ci était loin d'attendre d'un flibustier, et s'assit sans rien dire à côté du capitaine.

— L'histoire que vous attendez de moi est courte, dit Kedoueck en se tournant vers Godefroy et en lui versant à boire, mais elle n'en est que plus glorieuse, quoiqu'en disent les ignorans qui font à Van-Horn un crime de sa victoire. Ce chef s'était déjà distingué dans plusieurs occasions, lorsqu'un jour, se trouvant à St-Domingo, pour acheter des nègres, il se vit enlever toute sa cargaison par ordre du gouverneur espagnol. Outré de ce procédé, il jura de s'en venger. Il assembla à cet effet trois cents flibustiers des plus braves, et le capitaine Granmont, qui venait de perdre un navire de cinquante-deux canons, s'engagea à servir sous ses ordres en qualité de volontaire. Mais comme Van-Horn ne prétendait pas s'en tenir à la simple course qui ne l'aurait pas suffisamment vengé, il chercha encore des compagnons avec lesquels il pût faire quelque grande entreprise, et il en eut bientôt trouvé. Le premier de tous était Laurent de Graff qui partagea avec Van-Horn le commandement de l'escadre, alors composée de dix bâtimens,

lesquels étaient montés par douze cents hommes d'élite.

Après quelques contestations sur l'emploi de si grandes forces, Van-Horn et Granmont firent décider l'attaque de la Vera-Cruz. C'est, comme vous le savez, le seul port du Mexique sur la côte orientale. Quoiqu'il n'y ait point de noblesse, on peut dire néanmoins qu'il n'existe pas de ville dans le monde par où il passe plus de richesses. Les vaisseaux y mouillent entre la ville qui est située sur le continent et la petite île de San-Juan d'Ulloa, où ils sont amarés sous le canon d'un fort que l'on a regardé longtemps comme imprenable.

Pendant que les flibustiers se consultaient sur les moyens de réussir dans cette entreprise, qui exigeait ce semble dix fois plus de troupes qu'ils n'en avaient, ils apprirent de quelques prisonniers qu'on attendait à la Vera-Cruz deux navires chargés de cacao. Sur cet avis on fit avancer toute la flotte vers la ville, et tandis qu'elle se tenait à l'écart, deux vaisseaux portant pavillon espagnol s'en détachèrent et parurent à la vue du port. Les Espagnols ne doutèrent pas que ce ne fussent les deux bâtimens qu'ils attendaient, et en un moment tout le rivage se trouva bordé d'une foule pleine de joie et d'impatience.



Cependant comme les navires n'avançaient pas, on conçut quelques soupçons; mais Don Louis de Cordoue, gouverneur de la ville, ne les partageant pas, chacun se retira chez soi, et il n'y eut personne qui ne crût pouvoir se reposer sur la confiance que montrait celui qui était le plus intéressé à ne pas se laisser surprendre.

Vers minuit arrivèrent les flibustiers, qui, à la faveur des ténèbres, avaient débarqué à l'ancienne Vera-Cruz, éloignée de trois lieues de la nouvelle. Ils entrèrent sans résistance dans la ville, allèrent droit à la maison du gouverneur, forcèrent tous les postes, et se rendirent maîtres de la citadelle. Grande fut la surprise des Espagnols, quand le matin, appelés aux armes par la cloche de la grande église, ils aperçurent les Français en armes sur toutes les places et au coin des principales rues.

Les vainqueurs firent alors sortir tout le monde des maisons, et enfermèrent la garnison et les habitants dans les églises, où ils les laissèrent sans nourriture pendant les trois jours et les trois nuits qu'ils employèrent à piller la ville. Ils portèrent ensuite de l'eau à leurs prisonniers, et plusieurs en ayant bu sans modération moururent sur place. Ils leur firent aussi donner des vivres mais en petite quantité.



Ayant appris l'extrémité à laquelle était réduit son troupeau, l'évêque accourut, obtint de l'amiral flibustier un sauf-conduit qui lui permettait l'entrée de la ville, et commença à traiter de la rançon. Elle fut réglée à deux millions de piastres, dont la moitié fut payée le même jour. Le lendemain, pendant qu'on attendait le reste, des vigies placées par les Français dans le clocher de l'église, vinrent avertir leurs chefs qu'il paraissait une flotte de quatorze voiles.

Comme ce ne pouvait être que la flotte de la Nouvelle-Espagne, qu'on attendait d'Europe, cet incident troubla un peu les flibustiers, sans toutefois les déconcerter. Ils embarquèrent en toute hâte tout ce qu'ils purent emporter de leur butin, et ils attendirent l'autre moitié de la rançon qu'on avait été obligé de faire venir d'assez loin et qui alors n'était plus qu'à cinq lieues de la ville. Ne la voyant pas arriver, les flibustiers se retirèrent dans leurs chaloupes et emmenèrent non-seulement tous les esclaves, mais encore toutes les femmes noires ou mulâtres libres qu'ils rencontrèrent.

Ayant gagné sans obstacle leurs vaisseaux, ils y passèrent la nuit en proie à une vive agitation, et appréhendant continuellement de se voir attaquer par la flotte ennemie; mais celle-ci avait encore eu

plus de peur qu'eux , et s'était estimée fort heureuse de pouvoir entrer dans le port sans être aperçue.

Malheureusement pour nous , nous n'avions pas songé à nous fournir d'eau. Dans cette extrémité on délibéra sur le sort des quinze cents prisonniers qu'on avaient faits. Les avis se trouvèrent partagés , et les deux chefs s'étant pris de paroles finirent par dégainer l'épée. Une blessure que reçut Van-Horn termina le combat ; mais la querelle des chefs devint celle des équipages , et l'on en serait venu aux mains , si de Graff ne se fût pressé de faire le partage du butin et des prisonniers , et n'eût aussitôt mis à la voile avec la plupart des vaisseaux.

Van-Horn resta encore vingt-quatre heures sur la Caye du Sacrifice , où son différend avec de Graff avait eu une si triste issue , après quoi il mit aussi à la voile avec mon bâtiment et un autre. Sa blessure n'avait d'abord point paru dangereuse , mais elle s'envenima , et bientôt le grand homme mourut entre mes bras. Il fut fort regretté de son équipage , dont l'estime et l'affection pour lui ne pouvaient aller plus loin. C'était un vrai brave , et il ne pouvait voir la moindre lâcheté dans aucun des siens , sans lui casser la tête sur-le-champ.

Il laissa en mourant sa frégate au capitaine Gran-

mont qui arriva avec moi à Saint-Domingue après mille dangers et une affreuse disette qui nous fit perdre les trois quarts de nos prisonniers.

Ceux qui avaient suivi de Graff s'étaient bientôt dispersés , et ils étaient bientôt arrivés les uns après les autres en divers points de cette île , où malgré la défense du sieur de Franquesnay qui commandait alors , ils furent très bien reçus par les habitans.

M. de Cussy , en succédant à M. de Franquesnay , voulut remédier à tous les désordres qu'on avait tolérés jusqu'alors parmi les flibustiers , et la sévérité qu'il déploya dans cette circonstance , les convainquit bientôt qu'il en viendrait à bout. Peut-être auraient-ils pu employer avec avantage les moyens de résistance qui leur avaient déjà servi en de semblables occasions ; mais , comme je le disais tout-à-l'heure , M. de Cussy est un homme honnête et vertueux , et les flibustiers craignaient d'en venir contre lui à quelque extrémité fâcheuse ; aussi ont-ils préféré la plupart se retirer si loin , qu'ils ne peuvent être poursuivis. Pour moi , je restai au Petit-Goave , et grâce à la part de butin que j'avais obtenue à la Vera-Cruz , j'achetai quelques marchandises et commençai à faire un petit commerce sur les côtes de Saint-Domingue et de la Jamaïque.



La nature pourtant ne tarda pas à reprendre le dessus ; je m'ennuyai de la vie monotone et triste à laquelle j'étais condamné , et je réussis sans peine à faire partager ma façon de penser à mon équipage , composé en grande partie d'anciens flibustiers que la crainte de déplaire à M. de Cussy avait fait renoncer à leur métier.

— Et quel est le but que vous vous proposez aujourd'hui ?

— Celui de tous les jours ; l'entière destruction des Espagnols , et la liberté du commerce français dans ces mers. Quant au moyen d'arriver à ce résultat , le plus sûr et le plus expéditif , c'est d'attaquer nos ennemis , non pas dans l'enceinte si resserrée de cette île , où d'ailleurs nous ne sommes point libres de nos mouvemens , mais au cœur même de l'empire espagnol dans les Indes. Mes compagnons sont déjà partis ; si je suis resté en arrière , ce n'a été que pour faire à ce bâtiment quelques réparations nécessaires ; mais maintenant qu'elles sont achevées , je mettrai sous voile aussitôt après la chute du jour : car il me tarde d'arriver au rendez-vous général que nous nous sommes donné sur les côtes du Mexique.

Pendant cet entretien , Godefroy n'avait cessé d'examiner avec la plus grande attention la figure

du capitaine et celle de son taciturne lieutenant, dont le regard sombre commençait à l'inquiéter. Ce n'est pas qu'il eût un caractère timide, puisqu'en présence même de ces hardis aventuriers, dont il avait toujours admiré les exploits, il éprouvait une envie irrésistible de les accompagner dans leurs courses lointaines et de partager leurs périls, mais il ne pouvait se défendre d'un vague sentiment d'anxiété, en songeant que parmi les flibustiers se trouvaient aussi parfois des scélérats qui ne faisaient la guerre que pour le plaisir de dépouiller et de torturer les malheureux que le sort des combats livrait entre leurs mains.

Dans cette incertitude, Godefroy, voyant le jour baisser, se leva et pria le capitaine de vouloir bien le faire reconduire à terre.

— Monsieur, répondit Kedoueck d'un ton sec, mais pourtant honnête, il m'est impossible d'accéder à votre demande. Je ne puis vous renvoyer à terre à l'heure qu'il est.

— Votre intention n'est cependant pas de me retenir prisonnier contre mon gré? reprit Godefroy d'une voix ferme et décidée.

— Asseyez-vous, je vous prie, et veuillez m'é-

couter : Mon intention n'est certainement pas de vous priver de votre liberté ; mais il est des vocations que l'on n'accepte pas si l'on n'y est contraint par la nécessité , et sans se faire à soi-même une certaine violence. La vôtre me paraît être de ce nombre.

— Je ne vous comprends pas ; je vous prie de vous expliquer.

— Me serais-je trompé , si en vous voyant à Saint-Domingue , je vous ai pris pour un de ces jeunes hommes , qui , désenchantés des plaisirs d'une vie oisive et inutile , s'exilent de la maison paternelle pour venir chercher dans les colonies le bonheur qu'ils ne pouvaient trouver dans leur patrie ?

Ces paroles surprirent Godefroy ; il pouvait croire en effet que son secret était en partie découvert. Il sut toutefois se contenir , et sans paraître le moins du monde embarrassé , il répondit tranquillement au capitaine.

— Permettez-moi d'abord de vous dire , monsieur , que votre question est indiscrete ; mais supposons que vous ayez deviné juste , ce n'est pas une raison pour que vous me reteniez contre ma volonté sur votre bord.

— Je vous ai dit que certaines vocations ne se décidaient pas sans quelque violence ; vous me permettrez donc d'en user avec vous : car je suis intimement convaincu que le parti que je vous offre en vous proposant de vous joindre à nous, est le seul qui vous convienne en ce moment.

— Mais, monsieur, je vous demanderai à mon tour, qui vous a fait l'arbitre de mon sort ? Quel est le motif de cette contrainte que vous exercez envers moi ?

— L'intérêt que je vous porte. Votre physionomie m'a prévenu en votre faveur, et le courage que vous montrez en ce moment même me prouve que je ne vous ai pas mal jugé. Croyez-moi, monsieur, quelle que soit votre naissance, vous ne serez point déplacé parmi nous. Des gentilshommes français, tels que M. de Granmont ont servi comme simples volontaires dans les rangs des flibustiers, et ils ont acquis un renom qu'ils avaient inutilement ambitionné dans toute autre carrière.

Pendant que le capitaine parlait encore, Godefroy vit entrer un matelot, qui s'approchant du lieutenant lui parla à voix basse.

— Capitaine, dit alors le lieutenant, on attend

vos ordres pour le cas que nous avons prévu depuis quelques jours. L'équipage croit avoir distingué la barque du gouverneur qui se dirigeait de ce côté.

Ces mots tirèrent Godefroy de sa rêverie ; il se leva de nouveau et se dirigea vers la porte.

— Arrêtez, monsieur, lui cria le capitaine, vous ne sortirez point d'ici. Nous n'avons encore été trahis par personne.

L'idée de passer pour un délateur arrêta soudain le jeune homme ; il retourna à sa place, et dit au capitaine d'une voix calme et posée :

— Je suis fâché de vous avoir donné occasion de me soupçonner capable d'une pensée que je n'ai point. Pour vous prouver combien j'en suis éloigné, je vous donne ma parole de gentilhomme que je ne quitterai cette chambre que lorsque vous le permettrez et que je me tairai même en présence du gouverneur.

— Cela suffit, répliqua le capitaine, je vous laisse à vos réflexions.

Et il sortit avec le lieutenant, pour s'assurer de la vérité du rapport qu'on lui avait fait.

Peu d'instants après le lieutenant rentra seul et dit à Godefroy :

— Nous pouvons dormir sans crainte : nos gens ont été trompés par de fausses apparences. Mais vous , monsieur , que vous semble de votre position ?

— Je la trouve assez bizarre , répliqua Godefroy en souriant.

— Sans doute , mais vous vous y ferez. D'ailleurs notre métier n'est pas difficile à apprendre. Ce qu'on appelle l'art de la guerre nous est à peu près inconnu ; la ruse et l'adresse voila tout ce que l'on exige d'un flibustier.

— Mais enfin , s'il ne me plaisait pas de vous suivre ?

— Vous ne seriez pas longtemps sans vous en repentir. Vous avez vu que le capitaine cherchait plutôt à vous gagner par la douceur qu'à vous contraindre par la force. Mais si vous vous avisiez de faire le mutin , il pourrait bien vous arriver ce qui est déjà arrivé à beaucoup de flibustiers dont le courage avait molli dans l'occasion. On les a abandonnés à leur sort sur des îles désertes.



Cette menace acheva de décider Godefroy à faire contre fortune bon cœur ; mais tout en se promettant de ne pas le céder en bravoure à ses nouveaux compagnons , il jura en lui-même de ne jamais souiller son épée par l'effusion du sang innocent. Outre le besoin qu'il éprouvait d'une vie aventureuse , capable de l'arracher à ses sombres pensées , il croyait pouvoir sans blesser sa conscience , prendre part à l'expédition projetée par les flibustiers. Il savait en effet que malgré la trêve conclue entre la France et l'Espagne , les Espagnols de l'Amérique ne voulaient ni paix ni trêve avec les Français de St.-Domingue , et il regardait en conséquence la guerre qu'on leur faisait comme légitime. Il est vrai que l'image de sa sœur s'offrit plus d'une fois à son esprit ; mais ce souvenir quelque douloureux qu'il fut , ne put l'ébranler. — Hortense , se dit-il , ignore où je suis , et M. de Cussy se gardera bien de l'affliger en lui apprenant ma subite disparition de l'île. Il sera assez temps de l'informer du parti que je viens de prendre , quand je serai de retour , si le ciel me conserve la vie. Si au contraire....

Godefroy n'osa achever : la pensée qu'il pouvait mourir sur une terre étrangère sans que sa sœur reçut ses derniers adieux l'affecta vivement , et ses yeux se gonflèrent de larmes. L'obscurité qui régnait dans la cabine , car le soleil était déjà couché , ne



permet pas au lieutenant de voir l'émotion du jeune homme; toutefois il respecta son silence et un quart d'heure se passa sans que la moindre parole fut échangée entre eux.

Grâce à l'empire qu'il avait pris sur lui-même, Godefroy avait recouvré le calme de son âme, quand le capitaine se présenta de nouveau devant lui, tenant une lumière à la main.

— Eh ! bien, dit celui-ci au comte de S<sup>te</sup>.-Claire, vous êtes-vous enfin décidé ?

— A vous suivre : oui. Mais vous me permettez de me séparer de vous, si l'on exige de moi des choses contraires à mon honneur ou à ma religion.

— Et pour qui nous prenez-vous donc ? A vous entendre les flibustiers seraient autant de scélérats.

— La victoire aveugle souvent celui qu'elle favorise ; et plus elle lui a coûté d'efforts, plus il est porté à en abuser.

— Cela s'est vu parmi les flibustiers, je suis loin de le nier : mais j'espère qu'avec nous vous n'aurez pas lieu d'être témoin de pareilles cruautés. Une ordonnance rendue par les chefs de l'expédition con-



damne à perdre sa part de butin quiconque sera convaincu de lâcheté, d'ivrognerie, de larçin, ou d'insulte grave envers un ennemi désarmé.

— S'il en est ainsi, je suis à vous, capitaine.

Kedoueck fit signe au lieutenant de se retirer, et après un court entretien avec Godefroy sur le rôle qu'il voulait lui donner, il monta avec lui dans l'entrepont où l'équipage s'était réuni.

— Mes amis, dit-il aux flibustiers, je vous présente un nouveau compagnon, ce n'est pas un marin, mais c'est un brave officier que j'ai jugé capable de vous commander dans les combats sur terre que nous aurons à livrer. Je vous le propose comme mon lieutenant en second, et j'espère que vous lui obéirez comme à moi. Maintenant que l'heure du départ est arrivé, vous allez jeter de côté ce masque tant soit peu hypocrite que je vous ai fait prendre pour échapper à la surveillance de ceux qui sont jaloux de votre gloire.

Les flibustiers répondirent à ces paroles par un grand éclat de rire, et aussitôt ils se mirent en rang pour recevoir les armes qui jusque là avaient été enfermées dans des caisses à fond de cale ainsi que les munitions de guerre. On donna à chacun un coute-

las et une paire de pistolets ; et ceux qui avaient déjà fait preuve de leur courage , reçurent en outre une hache et un mousquet. Des grappins furent dispersés le long des bords du navire pour monter à l'abordage, si l'occasion se présentait , et deux petites pièces de canon en fonte furent hissées sur le pont et placées sur leurs affûts.

Toutes ces dispositions étant prises , le capitaine ordonna de déferler les voiles et de lever les ancres ; et un instant après le *Nantais* s'avança lentement vers le sud en longeant la côte.

### III

Les premiers flibustiers, partis pour la grande expédition dans laquelle Godefroy venait de s'engager étaient Anglais. Sortis des ports de la Jamaïque au nombre de sept à huit cents, ils avaient pénétré dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Une autre troupe moins nombreuse était allée débarquer dans le golfe d'Uraba, et ayant gagné par terre la rivière de Chica, s'était rendue en canots dans la même mer. Ils furent bientôt suivis par plus de quatre cents Français sous la conduite des capitaines Grogner, Lécuyer et le Picard; mais la plupart de ces derniers furent massacrés par les Indiens que les Espagnols avaient rendus responsables de toute violation de leur territoire.

Telle était aussi la route que devait suivre la division commandée par le capitaine Kedoueck. Malheureusement le *Nantais* ne marchait pas assez vite au gré de cet officier : et quand le lendemain soir seulement le bâtiment parvint à doubler le Cap Dame-Marie, à cinquante lieues environ de l'ouest du petit Goave, il s'éleva une brise contraire si forte que nos voyageurs furent obligés de se rapprocher de la côte. Arrivés à la pointe des Irois, la plus occidentale de l'île, ils se décidèrent à attendre au fond de la baie que forme cette pointe, un vent plus favorable.

Pendant que ses compagnons, descendus à terre, se reposaient dans une entière inaction, Godefroy, qui avait appris que dans les environs se trouvaient encore quelques boucaniers, ne put résister à l'envie de les voir ; et il partit aussitôt en compagnie d'un jeune marin qui connaissait parfaitement le pays.

Après avoir suivi quelque temps le cours d'un ruisseau qui se jette dans la baie, ils s'engagèrent dans un étroit défilé entre deux chaînes de collines, couvertes de la plus belle végétation ; puis ils entrèrent dans une plaine étendue, parsemée de bosquets et sillonnée par plusieurs courans d'eau fraîche et limpide. Sous l'un de ces bosquets, ils découvrirent trois *aioupas*, que séparaient de petits jardins et qu'entouraient quelques champs parfaitement bien tenus. Ce

nom *aioupas*, emprunté aux Espagnols, qui eux-mêmes l'avaient emprunté aux naturels du pays, désignait les barraques qui servaient de demeure aux boucaniers. Là ils étaient à l'abri de la pluie et des ardeurs du soleil ; et le vent qui y entraît de toutes parts, car les cloisons étaient percées à jour, les rafraîchissait agréablement.

Godefroy et son guide s'étant avancés vers l'enceinte qui entourait ces pittoresques habitations, en virent sortir un homme d'un âge avancé, suivi d'une meute de chiens et portant un fusil dont le canon pouvait avoir de quatre à cinq pieds de long. Son habillement consistait en une large chemise, presque toute teinte du sang des animaux qu'il avait tués, et un tablier ouvert par en bas comme la jupe des nègres. Une courroie lui servait de ceinture ; on y voyait une gaine dans laquelle étaient quelques couteaux flamands, et une espèce de sabre fort court, appelé *manchette*. Un chapeau garni d'une espèce de visière ombrageait son front presque chauve, et ses pieds étaient chaussés de gros souliers faits de peau de porc sauvage.

Le vieillard accueillit Godefroy avec une extrême politesse et s'empressa de lui montrer dans les moindres détails sa demeure et son jardin, mais non sans se lamenter souvent sur la ruine du corps des bouca-

niers. — J'en suis un des derniers débris , disait-il , mais il ne faut point désespérer de l'avenir. Si l'on parvient à chasser les Espagnols de S<sup>t</sup>-Domingue , les savanes se peupleront de nouveau de gibier , et les habitans reprendront le goût de la chasse.

Le vieux boucanier voulut reconduire Godefroy jusqu'à l'entrée des montagnes ; là il lui souhaite toutes sortes de succès , un riche butin et un heureux retour dans la colonie , et Godefroy reprit le chemin de la côte , où il apprit avec plaisir que le vent avait tourné.

On se remit donc en route dans la soirée même. Notre héros debout sur le tillac avait son regard dirigé vers le point de l'horizon où il présumait que se trouvait la France. On eut dit qu'il voulait lui faire ses derniers adieux. Pendant qu'il se rappelait avec amertume sa dernière entrevue avec Hortense , et que des larmes commençaient déjà à mouiller ses paupières , le capitaine le frappa brusquement sur l'épaule et lui dit en riant , mais de manière à n'être entendu que de lui.

— Eh bien ! monsieur le comte , il paraît que vous n'avez pas encore oublié le château de S<sup>te</sup>. Claire.

Cette interpellation surprit vivement Godefroy , et

il lui fut impossible de répondre. En effet il n'avait pas cru devoir déclarer son nom à Kedoueck, comme aussi le capitaine n'avait pas encore témoigné le désir de le connaître.

— Vous paraissez étonné, poursuivit le capitaine, et cependant je n'ai rien dit d'extraordinaire.

— Pardonnez-moi ; je pensais vous être inconnu.

— Mais si je ne vous connaissais pas parfaitement, croyez vous que je vous aurais embauché comme je l'ai fait, et vous aurais même donné un grade que d'autres n'obtiennent qu'après des exploits signalés.

— Alors pourquoi vos hommes n'ont-ils point réclamé ?

— Parce qu'ils ont en moi une entière confiance et qu'ils savent fort bien que je n'agis point sans raison et sans réflexion. Mais maintenant je vous dirai comment je connais votre nom et votre qualité. Il y a quelques années, vous vous promeniez avec quelques amis aux environs de S<sup>t</sup>-Malo, lorsqu'un enfant poursuivi par un chien furieux se jeta dans vos jambes. Vos amis s'enfuirent, vous seul eutes le courage de résister à l'animal qui venait de tourner sa rage contre vous, et vous parvintes à le terrasser. Témoin

de cette lutte, mais trop éloigné pour vous porter secours, je ne pus que faire des vœux pour que la victoire vous restât. On m'apprit ensuite votre nom et l'on me dit que ce n'était pas la première fois que vous vous distinguiez ainsi par votre courage et votre audace. Jugez de ma surprise, lorsque je vous vis à St. Domingue. Votre front soucieux, votre regard abattu, votre démarche lente et pénible me frappèrent; je ne doutai point que vous ne fussiez la victime de quelqu'une de ces intrigues si communes à la cour, et que vous n'eussiez été forcé de vous exiler de votre patrie pour échapper au courroux de quelque grand seigneur plus puissant que vous. Comme des caractères pareils au vôtre sont capables de tout ce qui est noble et généreux, j'eus bientôt pris le parti de le faire servir à la défense d'une cause juste qui n'a besoin que de bras pour triompher. Me pardonnez-vous maintenant la ruse que j'ai employée pour vous entraîner à notre suite?

— Je vous pardonne de bon cœur, répondit Godefroy, touché de l'affection dont il se voyait l'objet, mais vous me promettez que je resterai toujours ignoré au milieu de vous.

— Oui, j'en prends l'engagement. Aux yeux de l'équipage vous serez toujours pour moi le lieutenant





Godefroy et vous me permettrez de vous traiter comme tel.

Godefroy, voyant qu'il avait affaire à un homme d'honneur, ne rougit pas de lui faire l'aveu des fautes qui l'avaient conduit à S<sup>t</sup>-Domingue. Le capitaine fit tout son possible pour le consoler, et pendant toute la traversée qui fut un peu longue, il ne passa pas un jour sans lui parler de sa sœur bien aimée et de sa patrie.

— Vous reverrez l'une et l'autre, disait-il quelquefois, et vous serez plus heureux que moi : car un fâcheux pressentiment dont je ne puis me défendre me dit que je laisserai mes os sur les côtes de l'Amérique.

Comme ils approchaient du terme de leur voyage, nos aventuriers aperçurent une flotte composée de plusieurs vaisseaux espagnols. Trop faibles pour leur offrir le combat, ils forcèrent de voiles afin de leur échapper par la fuite, et ils arrivèrent ainsi à l'entrée d'une anse entourée d'un bois touffu.

Le capitaine se décida aussitôt à y débarquer son monde; mais les ténèbres de la nuit dont il avait cru devoir profiter l'empêchèrent de distinguer quelques busans, presque à fleur d'eau, qu'on aurait aperçus



sans peine si la mer avait été moins calme. Un choc violent ébranla soudain le navire et celui-ci demeura immobile au milieu des flots.

On se hâta de jeter la sonde; et l'on reconnut qu'il n'y avait aucun espoir de tirer le *Nantais* de ce mauvais pas : car dans ce moment la marée avait atteint sa plus haute élévation. Comme une large voie d'eau s'était déclarée à fond de cale, et que le bâtiment commençait à s'emplier avec rapidité, le capitaine ordonna de monter toutes les munitions sur le pont, en attendant que la marée ayant baissé, on pût les porter à terre.

Après trois heures d'anxiété et d'impatience, le *Nantais*, par suite du reflux se trouva à sec. On descendit la chaloupe et on la mit à flot. Le capitaine y entra avec le pilote, et ils se dirigèrent avec précaution vers le rivage.

La chaloupe ne tarda pas à toucher terre, et Kedoueck ayant examiné les environs autant que la faible clarté des étoiles le permettait, vit avec satisfaction que le malheur qui venait de lui arriver n'était pas de nature à décourager des braves. Son équipage était sauvé, ses munitions mises en sûreté; il ne restait plus qu'à les transporter sur la côte, ce qui n'offrait aucune difficulté. Quant à la perte de son bâti-

ment , il pouvait espérer que le butin qu'il se promettait l'en compenserait amplement.

Il retourna donc à l'endroit où le *Nantais* était échoué , et prit toutes les mesures pour que le transport de l'équipage , des vivres et des armes et des munitions s'effectuât avec ordre et célérité. Tout se fit comme il le désirait , et après quelques heures de travail , le *Nantais* presque entièrement désagrégé fut mis en pièce par la marée montante qui en porta les débris jusqu'à la côte.

En voyant ces restes d'un bâtiment qui lui avait été si cher , le capitaine ne put contenir son émotion ; puis , honteux de cette faiblesse , il s'efforça de rire , et dit à Godefroy qui se tenait pensif à côté de lui :

— Nous ne pouvons pas dire que *nous avons brûlé nos vaisseaux* ; et cependant nous voilà forcés de ne plus compter désormais que sur notre bravoure : car il nous est impossible de chercher notre salut dans la fuite.

— Tant mieux ! s'écria un jeune flibustier avec enthousiasme ; si nous n'avions pas perdu notre bâtiment , quelques-uns d'entre nous auraient été obligés d'y rester , les bras croisés , pour le garder , tandis que maintenant il ne peut y avoir de jaloux.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles : car elles étaient l'expression de la pensée qui animait tous les cœurs. Profitant de la bonne disposition où il voyait son équipage , le capitaine lui proposa alors quelques réglemens qu'il croyait nécessaires pour la réussite de l'entreprise , et tous jurèrent de s'y conformer.

Comme le jour venait de se lever , Kedoueck envoya Godefroy avec une douzaine de flibustiers battre la forêt ; mais le détachement revint vers le milieu du jour sans avoir rencontré une seule âme. Le pays était entièrement inculte ; nulle part on n'apercevait la trace des hommes.

Cette nouvelle fit un grand plaisir au capitaine : car il avait craint d'être arrêté dès le début par quelque parti espagnol ou par les Indiens , qui , moins bien armés que leurs maîtres ne leur cédaient pourtant pas en cruauté. Toute la soirée fut employée à délibérer sur la direction que l'on prendrait pour gagner la côte opposée où les flibustiers s'étaient donné rendez-vous , et le départ fut arrêté pour le lendemain.

Mais pendant la nuit , le capitaine qui depuis quelques jours se plaignait d'un léger malaise , tomba sérieusement malade , et quand le jour parut , il lui

fut impossible de se lever. Il ordonna à ses lieutenans de rassembler les flibustiers, et, les voyant réunis autour du lit de feuilles sur lequel il était couché, il leur parla ainsi :

— Mes chers amis, vous voyez l'état auquel je suis réduit. Il faut que vous partiez sans moi. Mes deux lieutenans vous conduiront, pendant que j'attendrai ici que la santé me soit rendue ; et s'il plaît au ciel, je vous rejoindrai.

Il n'en put dire davantage, tant il souffrait. Les flibustiers se retirèrent pour délibérer, et après qu'ils eurent pris leur décision ils chargèrent Godefroy d'en instruire le capitaine.

— Mon capitaine, lui dit le jeune homme, votre équipage refuse de partir. Il ne veut point vous laisser seul à la merci de vos ennemis. Nous resterons ici avec vous, préférant perdre une partie du butin qui nous attend que de manquer au devoir que nous imposent l'affection et la reconnaissance.

Ce témoignage de l'intérêt que lui portait son équipage fit une profonde impression sur l'esprit du capitaine. Il essaya encore de combattre la résolution prise par les flibustiers, mais ce fut inutilement. Pour lui prouver combien cette résolution était sincère,

nos braves se mirent aussitôt en devoir d'établir un camp dans la clairière ou ils s'étaient arrêtés et qui était éloignée de quelques centaines de pas du rivage. Pendant que les uns construisaient avec des branches d'arbres une hutte pour le capitaine, et la couvraient des voiles emportées du *Nantais*, les autres creusaient un fossé large et profond et le garnissaient de palissades. Les deux pièces de canon qu'ils n'avaient eu garde de laisser sur le bâtiment naufragé, furent placées à l'entrée de ce petit camp; et ce ne fut qu'après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour le mettre en état de défense, que l'on songea à se loger.

Contre l'attente générale, la maladie du capitaine traîna en longueur, et comme on avait déjà consommé tous les vivres que l'on avait apportés, force fut aux flibustiers de s'en procurer d'autres. Dans l'espoir de rencontrer aux environs quelque ferme, ils s'éloignèrent à des distances beaucoup plus grandes qu'ils n'avaient osé le faire jusqu'alors; mais ils ne purent découvrir la moindre habitation.

La certitude qu'ils se trouvaient dans un désert n'abattit pourtant par leur courage; ils pouvaient du moins se livrer à la chasse et à la pêche, ce que la crainte d'être vus ou entendus par les Espagnols ne leur avait pas encore permis. La forêt abondait en

chevreuils, en sangliers et surtout en singes ; parmi les oiseaux on distinguait une magnifique espèce de dindons dont la chair était très recherchée , et la mer, le long des côtes était peuplée d'une foule innombrable de poissons.

Cependant les semaines s'écoulaient sans que le moindre changement se manifestât dans l'état du capitaine. Godefroy, qui dans le temps avait appris un peu de médecine le soignait avec assiduité , et il espérait toujours le sauver. Mais son espoir fut tout à coup trompé ; un matin il trouva le capitaine si mal , qu'il ne pût s'empêcher de lui exprimer toute la crainte que son état lui inspirait.

— Ainsi donc mes pressentimens ne m'ont point trompé , dit Kedoueck sans paraître troublé. Il n'est qu'une chose que je regrette , c'est de ne pas mourir sur le champ de bataille , ou sur le sol de ma patrie. Mais que la volonté du ciel se fasse. Du moins je n'empêcherai pas plus longtemps les braves qui m'ont accompagné de poursuivre leur glorieux projet.

La triste nouvelle se répandit bientôt dans le camp, Godefroy ne put voir sans surprise et sans admiration ces hommes qu'on lui avait représentés comme des brigands, s'assembler autour de la cabane où reposait le capitaine, et s'informer avec anxiété si

tout espoir leur était interdit. Mais ce qui le surprit bien plus, ce fut l'élan avec lequel ces mêmes hommes, chez lesquels il n'avait encore remarqué aucun vestige de religion, se prosternèrent pour demander à Dieu la guérison de leur chef.

Dans l'impossibilité de trouver un prêtre qui donnât au mourant les derniers secours de la religion, Godefroy engagea le capitaine de cette voix persuasive que donne seule la foi, à se recommander à la miséricorde divine, afin de mourir en chrétien après avoir vécu en héros.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les flibustiers, ou du moins beaucoup d'entre eux s'étaient imaginé que la guerre acharnée qu'ils faisaient aux Espagnols était agréable au ciel. Le capitaine Kedoueck, dans l'esprit duquel cette pensée s'était changée en une conviction profonde, pouvait donc voir arriver la mort sans crainte et sans remords. Toutefois il écouta avec une pieuse docilité les exhortations de son jeune ami, et ce fat entre ses bras qu'il rendit le dernier soupir.

Les flibustiers apprirent avec une vive douleur la perte qu'ils venaient de faire : car, tout en murmurant quelquefois contre la discipline sévère qu'il



faisait observer à bord , ils le chérissaient comme leur meilleur ami.

Le corps du défunt resta exposé pendant vingt-quatre heures sur une espèce de lit de parade qu'on avait dressé devant la porte de la cabane. On le porta ensuite au milieu du camp , où on l'enterra avec les prières usitées en pareil cas. Quand la fosse fut comblée on entassa au-dessus de grosses pierres pour empêcher les bêtes féroces d'en approcher , et sur l'une d'elles on grava le nom du capitaine ainsi que la date de sa mort. Une croix , grossièrement travaillée fut placée au sommet de ce monument ; après quoi les flibustiers sortirent du camp pour élire un nouveau chef.

La délibération ne dura que quelques instans. Toutes les voix se portèrent sur Godefroy , dont les flibustiers avaient eu bien des fois occasion d'apprécier les bonnes qualités ; mais Godefroy s'y refusa , disant qu'il n'était encore que novice dans le métier des armes , et il proposa le lieutenant en premier , comme ayant seul des droits au grade de capitaine.

— Vous vous trompez , lui dit celui-ci , après l'avoir tiré à l'écart , si vous croyez que chez les flibustiers , les officiers montent de grade en grade , comme cela se pratique en France. J'étais lieutenant du capi-

taine Kedoueck , et rien de plus. Le capitaine est mort , je ne suis plus qu'un simple flibustier comme vous et tous les autres. Acceptez , je vous prie , les propositions qui vous sont faites ; vous avez gagné la confiance de ces hommes qui ne se trompent guère , quand il s'agit de faire un choix ; si vous refusez , la désunion se mettra parmi eux , et vous ne saurez vous même à qui obéir.

Godefroy se rendit à ces raisons , et retournant auprès des flibustiers qui attendaient avec impatience sa décision , il leur dit qu'il se soumettait au choix qu'ils avaient fait de sa personne.

Le nouveau capitaine fut salué par les plus bruyantes acclamations , et tous les flibustiers se remirent autour de lui pour se consulter de rechef sur la route que l'on prendrait le lendemain , afin de gagner le plus sûrement et le plus promptement possible la mer du Sud.

Godefroy aurait été fort embarrassé s'il n'avait eu avec lui que des hommes étrangers au pays qu'il devait traverser ; mais outre quelques vieux flibustiers qui avaient déjà fait une descente sur les côtes du Mexique , où l'on se trouvait alors , le capitaine Kedoueck avait amené avec lui un Indien qu'il s'était attaché par ses bienfaits. Cet Indien ne con-



naissait pas, il est vrai, la partie de la côte occupée par nos aventuriers; mais il espérait qu'en s'avancant plus loin dans les terres, il retrouverait quelques uns des sentiers qu'il avait suivis autrefois. On se décida en conséquence à le prendre pour guide; et le lendemain, à la pointe du jour, on se mit gaiement en route.

Le jour commençait à baisser, quand les flibustiers débouchèrent sur une immense savane, derrière laquelle on voyait dans le lointain les sommets sourcilleux des Andes.

— Nous sommes sauvés, dit l'Indien en regardant autour de lui. Cette contrée est peu fréquentée par les Espagnols; quant aux naturels du pays, je saurai éviter leur rencontre, pourvu qu'on ne s'écarte pas du chemin que j'indiquerai, et qu'on évite tout bruit inutile.

Les flibustiers étaient trop intéressés à ne pas rencontrer d'obstacle pour ne pas se soumettre aveuglément à la conduite d'un guide qui seul pouvait les mener à leur but, et de la fidélité duquel on n'avait aucune raison de douter. Ils le suivirent donc avec confiance par des sentiers que lui seul connaissait, si toutefois on peut appeler ainsi les traces légères que le pied de l'homme avait laissées dans



les hautes herbes qui couvraient presque entièrement le sol.

Après trois jours de marche, ils arrivèrent sur les bords de la rivière de San-Juan; ils la suivirent, et vers le milieu du quatrième jour ils aperçurent devant eux le lac Nicaragua.

Quoique la contrée qu'on venait de traverser justifiait déjà par la beauté de ses sites le nom de *Paradis de Mahomet* que les Espagnols qui la découvrirent avaient donné à la province de Nicaragua, Godofroy ne put retenir un cri de surprise, quand il vit se développer devant lui le magnifique spectacle que les bords du lac et les îles qui le couvrent offrent aux voyageurs. Ce lac, dont le niveau est à cent trente pieds au-dessus de celui du Grand-Océan, a un circuit de cent cinquante lieues environ, et communique par le Rio-Tipitapo au lac Léon, situé à quelques lieues au nord ouest. Les eaux en sont douces et généralement calmes; mais aussi parfois elles sont soulevées par d'horribles tempêtes qui en rendent la navigation dangereuse. Omelepec, la seule île habitée aujourd'hui a deux pics très élevés, dont l'un est un volcan toujours en activité.

Malgré le soin que prenaient les flibustiers pour rester cachés, ils ne purent éviter la rencontre de

quelques Espagnols qui avaient leurs habitations dans les environs. Mais ceux-ci, effrayés, s'empres-  
saient d'apporter à nos aventuriers des rafraîchisse-  
mens, et Godefroy les accueillait avec des manières  
si prévenantes, qu'ils commençaient à douter qu'ils  
eussent affaire à ces fameux pirates dont le nom seul  
les glaçait de terreur.

Le jour suivant, le guide étant monté sur une  
hauteur qui dominait le pays, revint en courant près  
de Godefroy, et lui annonça qu'il venait de découvrir  
une troupe assez nombreuse d'hommes que leur cos-  
tume et leurs armes annonçaient être des Français.

Nos braves accélérèrent le pas; et dès qu'ils aper-  
çurent leurs compatriotes, ils se mirent à courir au  
devant d'eux, en criant aussi haut que la prudence  
le permettait : France ! France !

Ce cri fut entendu, et bientôt après les compagnons  
de Godefroy se trouvèrent au milieu de trois cents  
de leurs amis qui se dirigeaient vers Grenade. Ces  
derniers, laissant leurs bâtimens à l'abri du Cap-  
Blanc, avaient débarqué en pleine côte, et à l'aide  
d'un très bon guide, ils avaient marché pendant deux  
jours à travers les bois. Ils regurent avec joie le ren-  
fort qui venait de leur arriver si inopinément, et les  
deux troupes réunies s'avancèrent jusqu'à environ

quatre lieues de Grenade qu'on avait résolu d'attaquer.

On était alors dans les premiers jours du mois de mai de l'année 1686. Comme les flibustiers approchaient de la ville, ils aperçurent sur le lac Nicaragua, qui en baigne les murs, deux navires qu'on leur dit être chargés de tout ce que les habitans avaient de plus précieux, pour le porter dans une île éloignée. Quelques coureurs firent aussi un prisonnier qui leur annonça que les Grenadins s'étaient retranchés sur la place d'armes derrière une forte muraille garnie de plusieurs pièces de gros calibre, et que six compagnies de cavalerie avait été détachées pour attaquer l'arrière-garde française, dès que la tête de l'armée se serait montrée.

Ces nouvelles irritèrent les flibustiers, qui marchèrent aussitôt vers la ville. Dans leur empressement, ils donnèrent dans une embuscade; mais ayant passé courageusement sur le ventre à tous ceux qui avaient espéré pouvoir les arrêter, ils se rendirent droit sur la place d'armes. Un fort capable de résister à toute une armée en occupait le milieu; toutefois ils l'attaquèrent avec tant de résolution qu'ils s'en rendirent maîtres après quelques heures de combat. La prise du fort entraîna celle de la ville, alors l'une des plus opulentes villes du Mexique; cependant les flibustiers

n'y trouvèrent que quelques marchandises qu'on n'avait pu ou qu'on avait dédaigné d'emporter.

Le lendemain les flibustiers firent dire aux habitans que s'ils ne se pressaient de racheter leur ville, on la brûlerait. Le ton dont cette menace était accompagnée, effraya les Espagnols qui envoyèrent aussitôt un religieux pour traiter de la rançon. Mais un flibustier qu'ils avaient pris, les ayant assurés que ses compagnons, loin de vouloir brûler Grenade, n'avaient d'autre dessein que de se fournir de vivres pour gagner la Mer du Nord, ils ne firent aucune réponse décisive à la sommation des vainqueurs. Ils ne tardèrent pas à s'en repentir : car dans leur dépit les flibustiers n'hésitèrent pas à exécuter une partie de leur menace.

Se croyant suffisamment vengés, nos aventuriers partirent de Grenade, emmenant avec eux un canon et quatre pierriers.

Godefroy conduisait l'avant-garde. Tout-à-coup il se voit attaqué par un parti fort de cinq cents hommes que la ville de Léon envoyait au secours de Grenade. Sans attendre qu'il fût appuyé par le gros de l'armée, il fit une si vigoureuse résistance qu'il mit les Espagnols en déroute.

De retour sur la côte, les flibustiers tinrent conseil sur le parti qu'ils devaient prendre. Mais la désunion s'étant mise entre eux, et chacun persistant dans son avis, il fût résolu qu'on se séparerait. Après qu'on eut partagé avec beaucoup d'équité les barques et les canots ainsi que le butin qu'on venait de faire, les Français se divisèrent en deux parties égales. L'une reconnut pour chef le capitaine Grogner qui avait proposé de descendre à l'ouest; l'autre mit à sa tête le capitaine anglais Touslé qui avait opiné pour Panama, où l'on espérait que les Espagnols, croyant les flibustiers bien loin, auraient ouvert la navigation. A cette dernière se joignirent Godefroy et ses compagnons, ainsi que tous les Anglais qui faisaient partie de l'expédition.

Ayant embarqué tout son monde sur le navire qu'il commandait et sur une barque, Touslé appailla pour Panama. Sur sa route il se rendit maître de la Villia, petite ville située à environ trente lieues de Panama, où il fit trois cents prisonniers et un butin considérable.

Comme l'alcaïde refusait de payer la rançon qu'on lui demandait, la fureur saisit les flibustiers, qui après avoir mis le feu à la ville, embarquèrent tout leur butin dans deux canots espagnols et se retirèrent.



rent. Mais les Espagnols leur dressèrent tant d'embuscades que tout le butin fut repris.

Après que les flibustiers eurent regagné leurs bâtimens, l'alcaïde leur envoya un parlementaire pour racheter les prisonniers; et encore ne put-il les obtenir qu'après bien des difficultés et moyennant dix mille pièces d'or.

IV

Pendant que les flibustiers descendaient vers Panama, ils s'emparèrent d'un canot où se trouvait un capitaine grec qui venait se faire prendre exprès pour les attirer par de faux avis dans un piège que leur avait tendu le gouverneur de Panama. On appelle Grecs une sorte de milice composée d'hommes de toutes les nations que les Espagnols s'étaient attachés en leur donnant une paie fort haute; et c'était la seule aussi que les flibustiers ne méprisaient pas.

Parvenus à l'entrée du port de Panama, où les avait amenés le capitaine grec par l'espoir d'un riche



## IV

Pendant que les flibustiers descendaient vers Panama, ils s'emparèrent d'un canot où se trouvait un capitaine grec qui venait se faire prendre exprès pour les attirer par de faux avis dans un piège que leur avait tendu le gouverneur de Panama. On appelait Grecs une sorte de milice composée d'hommes de toutes les nations que les Espagnols s'étaient attachés en leur donnant une paie fort haute ; et c'était la seule aussi que les flibustiers ne méprisaient pas.

Parvenus à l'entrée du port de Panama, où les avait amenés le capitaine grec par l'espoir d'un riche

butin, les flibustiers découvrirent la ruse dont ils allaient être la victime, et le capitaine eut sur-le-champ la tête tranchée.

On fit encore quelques excursions de côté et d'autre pour avoir des vivres, après quoi toute la troupe se réunit dans la petite île de Tavoga, tout proche de Panama, pour concerter leur plan d'attaque. Le lendemain, qui était le 22 juillet ils aperçurent trois bâtimens espagnols, une frégate et une barque qui portaient sur eux. Forcés d'accepter le combat, nos braves résistèrent vigoureusement; ils s'approchèrent de la frégate et y jetèrent une grande quantité de grenades, dont une étant tombée sur de la poudre, produisit un effet terrible. Ils l'abordèrent ensuite et s'en saisirent après une lutte acharnée.

Pareil sort était réservé à l'une des deux barques. Godefroy s'en empara avec une adresse et un courage qui lui méritèrent les éloges du capitaine en chef; l'autre barque alla s'échouer en pleine côte et y fut brisée.

Les vainqueurs étaient occupés à réparer les manœuvres de leurs prises, lorsqu'ils découvrirent deux autres voiles qui sortaient de Panama. Se doutant qu'on ignorait encore leur victoire dans cette ville, ils crurent devoir profiter de cette erreur et arborè-



rent le pavillon espagnol. Les ennemis y furent pris ; ils s'approchèrent en toute confiance des flibustiers qui les saluèrent d'une décharge générale de mousqueterie. Comme on leur criait d'amener et qu'ils n'en voulaient rien faire, on coula bas une de leurs barques, et on en leva l'autre. On trouva dans cette dernière des cordes toutes prêtes pour lier les flibustiers qu'on croyait déjà prisonniers, et ce fut une raison pour qu'on ne fit de quartier à personne.

Ces deux combats ne coûtèrent qu'un homme aux vainqueurs, mais il y en eut une vingtaine de blessés, entre autres, le capitaine Touslé, qui moururent tous de leurs blessures, circonstance qui fit juger que les balles des Espagnols étaient empoisonnées.

Les flibustiers envoyèrent ensuite demander au président de Panama les prisonniers qu'il avait entre les mains ; mais, n'en ayant reçu qu'une réponse hautaine, et outrés de voir chaque jour mourir leurs blessés, quoique leurs blessures fussent légères, ils coupèrent les têtes de vingt Espagnols et les envoyèrent au président avec une lettre où ils marquaient que s'il refusait plus longtemps l'échange qu'on lui proposait, ils feraient subir le même sort à tout ce qui leur resterait de prisonniers.



Cet expédient eut son effet : non seulement on renvoya aux flibustiers ceux de leurs camarades qui avaient été pris , mais encore on leur apporta toutes sortes de rafraîchissemens pour les blessés. Nos aventuriers reçurent alors entre les mains de l'envoyé espagnol, douze de ses compatriotes qui avaient le plus souffert , et demandèrent vingt-mille pièces d'or pour la rançon des autres prisonniers , ajoutant que si on leur envoyait encore des balles empoisonnées, ils massacraient sans pitié tous les Espagnols qui tomberaient en leur pouvoir.

Trop faibles pour attaquer avec avantage Panama, les flibustiers après avoir reçu la première moitié de la rançon qu'ils avaient demandée , ne jugèrent pas à propos d'attendre l'autre ; ils rendirent tous leurs prisonniers et allèrent mouiller à l'île d'Ottoque pour y caréner leurs navires. Ils employèrent ensuite le reste de l'année et le commencement de la suivante à différentes expéditions de peu d'importance.

Dans le courant du mois de Janvier 1687, nos aventuriers furent renforcés par soixante hommes que leur amenait le capitaine Grogner. Celui-ci voulut les engager à regagner la Mer du Nord ; mais ils s'y refusèrent disant qu'ils n'avaient pas encore amassé de quoi reparaître chez eux avec honneur : en effet, après tout le mal qu'ils avaient fait aux

Espagnols, ils n'en étaient pas plus riches qu'auparavant. Grogner se laissa persuader, et les flibustiers l'ayant reconnu pour leur chef à la place du capitaine Touslé, ils lui proposèrent d'aller s'emparer du Guayaquil.

Cette ville, une des plus riches de la Province de Quito, est située près de l'Équateur, à dix lieues environ de l'Océan, avec lequel elle communique par une rivière qui porte le même nom. Elle est toute bâtie sur pilotis, et les édifices sont même un peu élevés à cause des inondations qui y sont très fréquentes dans la saison des pluies. Les églises et les maisons religieuses y sont d'une grande magnificence, et son port est un des plus importants du Grand Océan. C'est au nord de Guayaquil que s'élève le roi des Andes, le Chimborazo, à 19,980 pieds au-dessus du niveau des mers et à 11,226, pieds au-dessus de la plaine de Quito.

Les flibustiers, ayant appris que la flotte espagnole était en carénage dans le port de Lima, ne perdirent pas un instant, et le 16 avril, ils se trouvèrent entre S<sup>te</sup>-Claire et la Puna, deux îles situées à l'ouest de Guayaquil. Ils débarquèrent sur la dernière deux cent soixante hommes qui y demeurèrent jusqu'au lendemain sans être aperçus par les sentinelles ennemies. Dans la soirée du 17, on régla l'ordre des atta-

ques suivant les indications données par quelques prisonniers.

Guayaquil n'était fermée de murailles que du côté de la rivière mais elle était protégée par trois forts dont le plus grand commandait les deux autres. Il fut donc convenu que Grogner à la tête du gros de l'armée et ayant sous ses ordres Godefroy, s'emparerait du port et de la porte de la ville, tandis que le Picard, commandant de la frégate attaquerait le grand fort, et Georges d'Hout, qui conduisait les Anglais, les deux petits.

La nuit suivante les flibustiers s'embarquèrent et entrèrent dans la rivière, mais le jour les trahit et l'alarme fut donnée par tout. Ils ne continuèrent pourtant pas moins d'avancer, et ayant rencontré une île assez près de la ville, ils s'y tinrent cachés pendant toute la journée du 19.

A l'entrée de la nuit, ils voulurent remonter la rivière jusqu'au-dessus de la ville ; la marée les en empêcha, et ils furent forcés de prendre terre deux heures avant le lever du soleil à une portée de canon de la place. Une sentinelle qui les aperçut tira aussitôt un coup de pierrier, et le grand fort y répondit avec toute son artillerie.



A la pointe du jour les flibustiers sortirent du bois où ils s'étaient cachés, enseignes déployées, et tambour battant, et furent bientôt attaqués par une armée de sept cents hommes qui les attendaient derrière la muraille dont nous avons parlé plus haut. Les Espagnols, voyant tomber quelques flibustiers à la première décharge, firent une sortie l'épée à la main; mais ils furent repoussés avec de grandes pertes; et quoique en se retirant, ils eussent coupé les ponts, ni les fossés, ni la muraille ne purent arrêter nos braves qui se précipitèrent dans la ville, et poursuivirent l'ennemi jusque dans l'intérieur des maisons.

Les Espagnols se défendirent quelque temps avec le courage du désespoir; puis ils s'enfuirent sur la place d'armes, où ils tinrent encore une heure, grâce à une redoute; mais il fallut la quitter. Les deux petits forts furent également emportés; le grand seul résistait encore et tirait sans cesse. Un nouvel effort fut tenté par la garnison; mais la victoire ne tarda pas à se déclarer pour les assaillans. Une partie des Espagnols fut tuée; l'autre rentra en désordre dans le fort, qui fut enfin emporté sur le milieu du jour, avec perte pour les vainqueurs de neuf hommes tués et de douze blessés.

Les flibustiers y mirent une bonne garnison; et

tandis que les Anglais couraient après les fuyards , les Français allèrent chanter le *Te Deum* dans la principale église. Ils se répandirent ensuite dans les maisons , d'où les habitans avaient eu soin d'emporter ce qu'ils avaient de plus précieux. On trouva pourtant encore diverses sortes de marchandises , des pierreries , et une quantité prodigieuse de vaisselle d'argent. Il y avait dans le port quatorze barques ordinaires et sur les chantiers deux navires presque entièrement achevés.

Sur le soir , le gouverneur offrit pour sa rançon et celle de toute la ville un million de pièces d'or et quatre cents sacs de farine ; et son offre ayant été acceptée , il envoya sur-le-champ le vicaire général à Quito pour y chercher cette somme.

Il serait difficile de dépeindre la surprise des flibustiers en visitant les somptueux appartemens du palais du gouverneur , ainsi que celle des Espagnols quand ils virent que leurs vainqueurs étaient faits comme les autres hommes et qu'ils ne faisaient de mal à personne : car on leur avait dit que les flibustiers ressemblaient à des singes , et qu'ils se nourrissaient de chair humaine. On raconte à ce sujet , qu'un flibustier ayant fait prisonnière une dame appartenant à la maison du gouverneur , et la faisant marcher devant lui , pour la conduire au lieu où l'on

réunissait tous les prisonniers , celle-ci se tourna vers lui , et le conjura très sérieusement et les larmes aux yeux de ne point la manger.

La nuit du 21 au 22 , le feu prit à une maison par la négligence d'un flibustier , et quelque effort qu'on fit pour l'éteindre , l'incendie consuma un tiers de la ville. La crainte qu'on ne refusât de payer la rançon , parce qu'il avait été convenu qu'on respecterait les propriétés , engagea nos aventuriers à se plaindre les premiers , comme si le feu avait été mis par les habitans eux-mêmes , afin de frustrer les vainqueurs du butin qui devait leur revenir , et menacèrent , si on ne les dédommageait , de couper la tête à une cinquantaine de prisonniers. Cette ruse eut tout le succès désiré ; on fit de grandes excuses aux flibustiers , et l'on promit de les satisfaire.

Cependant l'infection que répandaient les corps morts épars çà et là au nombre de plus de neuf cents força les flibustiers à sortir de Guayaquil. Ils enclouèrent les canons des forts et se retirèrent à la Puna avec cinq cents prisonniers des principaux de la ville , parmi lesquels était le gouverneur.

Au nombre des blessés qu'ils emportèrent avec eux se trouvaient le capitaine Grogner et Godefroy. Le premier mourut dans l'espace de quelques jours ,

et sa mort fut suivie de celle de plusieurs autres. Quant à Godefroy qui avait reçu un coup de lance dans la jambe , il était déjà hors de danger et en pleine convalescence.

Les pertes que faisaient tous les jours les flibustiers et le retard qu'on mettait à leur payer la rançon qui avait été stipulée, les impatientèrent enfin à tel point qu'ils envoyèrent au lieutenant du gouverneur les têtes de quatre de leurs prisonniers , le menaçant de traiter tous les autres de la même manière , si l'on différait davantage à remplir les conditions du traité.

Toutefois cette menace n'effraya pas le lieutenant. Les flibustiers apprirent que son intention était de les amuser jusqu'à ce qu'il eût reçu des secours suffisans pour les chasser de la Puna ; et ils prirent en conséquence toutes les mesures nécessaires pour ne pas en être les dupes.

Mais le séjour dans l'île où ils s'étaient retirés faillit leur devenir aussi funeste que l'avait été Capoue à l'armée d'Annibal. Vivant dans l'abondance de tout ce qui peut rendre la vie agréable , ils passaient le temps dans l'oisiveté et les plaisirs. Ils avaient parmi leurs prisonniers les meilleurs musiciens de Guayaquil ; le son des luths , des théorbes , des guitares et des harpes , et d'autres instrumens que la plupart

n'avaient jamais entendus , remplissait les airs le jour et la nuit , et aux concerts succédaient toujours des festins où régnait le luxe le plus effréné.

Godefroy s'estimait heureux de ne pas être obligé de se trouver à ces orgies : le temps que ses compagnons perdaient dans la débauche , il le passait avec mille fois plus d'agrément dans la société d'une famille respectable dont le chef était Don Hernandez un des plus riches habitans de Guayaquil. Ce seigneur possédait à la Puna une magnifique maison de campagne où il se retirait à l'époque des grandes chaleurs. C'était un homme universellement estimé pour la noblesse de son caractère et pour les connaissances approfondies qu'il avait puisées dans l'étude des sciences et des arts ; mais , tout en jouissant de l'estime des familles les plus illustres du Pérou , il possédait encore l'amour des classes pauvres de Guayaquil , sur lesquelles il se plaisait à répandre l'aumône et les bienfaits. Son épouse et ses enfans étaient animés du même esprit de charité , et leur plus grand bonheur était de concourir par leurs dons à toutes les œuvres établies dans le but de secourir l'infortune.

Au moment où les slibustiers venaient de relever Godefroy que sa blessure avaient mis hors de combat , et l'emportaient loin de la mêlée , ils rencontrèrent Don Hernandez. Celui-ci , touché de l'état dans le-

quel il voyait le blessé , oublia que c'était un ennemi de son pays , et pria les flibustiers de le déposer chez lui. Le ton de sincérité et de bienveillance qui accompagnait cette prière ne permit pas aux flibustiers de concevoir le moindre soupçon , et , marchant à la suite de Don Hernandez , ils portèrent Godefroy jusqu'à son hôtel , où ils le laissèrent évanoui sur un lit que semblait avoir été préparé d'avance.

— Nous vous l'abandonnons , dirent-ils en sortant au maître de la maison , car il faut que nous rejoignons nos camarades ; mais n'oubliez pas que vous nous en répondrez sur votre tête , s'il lui arrive quelque malheur.

— J'en répons sur ma foi et sur mon honneur de gentilhomme , répondit Don Hernandez. Et il reconduisit lui-même les flibustiers jusqu'à la porte.

Cependant Dona Florinda , ainsi s'appelait l'épouse de Don Hernandez , était déjà auprès du lit du malade et lui faisait respirer des essences , tandis qu'un chirurgien pansait sa plaie. Godefroy ne fut pas long-temps à reprendre ses sens. En rouvrant les yeux il promena autour de lui un regard dans lequel se peignait la surprise et la crainte , et d'une voix



affaiblie par la perte de sang qu'il venait de faire , il demanda où il était.

— Vous êtes avec des amis , fut la réponse de Dona Florinda qui le regardait avec un sourire plein de douceur et de bonté. Ainsi tranquillisez-vous et ne parlez point. Vous avez besoin de repos.

— Je croyais.... reprit Godefroy.

— Pardonnez-moi , si je vous interromps encore ; mais le silence vous est absolument nécessaire. Quand vous vous serez suffisamment reposé , je vous répondrai avec plaisir.

Dona Florinda étant sortie , Godefroy essaya de faire causer le chirurgien , mais il n'en put tirer une seule parole. Force fut donc au blessé d'attendre que ce mystère s'éclaircit de lui-même , et il tomba bientôt dans un profond sommeil.

Lorsque le lendemain de bonne heure il se réveilla , il apprit du chirurgien tout ce qu'il désirait savoir , le lieu où il se trouvait et le nom de la famille qui l'avait si charitablement reçu. Un instant après il vit entrer Don Hernandez et son épouse qui venaient s'informer de la manière dont il avait passé la nuit.



Comme il les remerciait avec une effusion de cœur qui n'avait rien de simulé.

— Je n'ai fait que mon devoir ; dit Don Hernandez. Si je vous avais rencontré dans la mêlée, j'aurais cherché à vous tuer ; mais vous vous êtes présenté à mes yeux blessé et souffrant, et je n'ai plus vu en vous qu'un homme, un chrétien et par conséquent un frère.

— Ah ! si tous les hommes vous ressemblaient, loin de chercher à se détruire les uns les autres, Français et Espagnols se donneraient le baiser de paix.

— Je ne veux pas excuser mes compatriotes ; mais vous avouerez avec moi que les vôtres oublient souvent que les droits de la guerre ne doivent jamais prévaloir sur les lois de l'humanité.

— J'en conviens : aussi, après tout ce qui s'est passé hier, ne puis-je assez admirer l'intérêt que vous prenez à mon sort.

— J'aurais fait pour tout autre ce que j'ai fait pour vous. Cependant, permettez-moi de vous le dire, sous votre costume de flibustier j'ai cru reconnaître en vous un homme qui valait mieux que ses



compagnons. En effet vos traits n'ont rien de cette rudesse qui caractérise ceux de la plupart des aventuriers français; et si j'osais, je vous demanderais si vous n'appartenez pas à quelque famille noble : car je sais que les flibustiers ont parfois compté dans leurs rangs des jeunes gens de la première noblesse, que l'amour des aventures avait entraînés à leur suite.

Une vive rougeur colora le front de Godefroy. Toutefois pour que son bienfaiteur ne se trompât pas sur la véritable cause de sa présence au nombre des flibustiers, il lui raconta en peu de mots son histoire. Cet aveu ne fit qu'accroître l'affection que lui portait Don Hernandez, et Dona Florinda la partagea avec son époux.

Godefroy ne tarda pas à en ressentir les effets : sa blessure, soignée avec une attention toute particulière, se cicatrisa en très peu de temps, et les flibustiers qui venaient souvent demander de ses nouvelles, étaient obligés de reconnaître avec lui que Don Hernandez était un honnête et loyal chevalier.

Lorsque les maladies causées parmi les aventuriers par les miasmes pestilentiels des corps morts, les forcèrent de quitter la ville et de se retirer à la Puna, Don Hernandez, qui faisait partie des prisonniers, amena Godefroy avec lui à sa maison de campagne,

où , sur sa parole de gentilhomme , on lui avait permis de demeurer jusqu'à ce que la rançon eût été entièrement payée.

Les excès de débauche auxquels se livrèrent bientôt ses compagnons , au milieu de cette île que l'on aurait dit enchantée , affligèrent vivement Godefroy ; et il remercia la Providence de l'avoir mis dans une position qui ne lui permettait pas de quitter la chambre. Tous les jours la famille de Don Hernandez se réunissait autour de lui , et il oubliait ainsi , du moins pendant quelques heures , qu'il était flibustier.

Ce titre lui était devenu odieux depuis son entrée dans la maison de Don Hernandez , et il se promettait bien d'y renoncer à la première occasion. Hortense était le sujet principale des entretiens de nos amis ; aussi toutes les pensées de Godefroy se portaient-elles sans cesse vers cette sœur chérie , et il ne se passait pas de jour qu'il ne demandât au ciel la grâce de la revoir.

Nos aventuriers continuaient à se livrer avec insouciance à une noble oisiveté , lorsque tout-à-coup on vint leur apprendre que le lieutenant du gouverneur de Guayaquil refusait d'envoyer ce qui restait encore à payer de la rançon , et qu'il les attendait à la tête

de cinq cents hommes. Ils frémissent à cette nouvelle, et se rassemblèrent aussitôt en conseil.

Godefroy, qui n'espérait rien de bon dans l'état d'irritation où se trouvaient ses compagnons, voulut prendre part à la délibération, et il se dirigea vers le lieu de l'assemblée. C'était la première fois qu'il sortait de sa chambre.

Quand il arriva au milieu des flibustiers, il les trouva dans une agitation extrême causée par la proposition que venaient de faire quelques membres, de couper la tête à tous les prisonniers. Il s'avança alors au centre de l'assemblée et d'une voix forte il apostropha ainsi ses compagnons :

— Eh quoi ! mes amis, vous oseriez souiller par une vengeance aussi inutile que barbare la victoire que vous avez remportée sur vos ennemis ? Que vous ont donc fait ces femmes faibles, ces enfans innocens, que vous voulez immoler à votre fureur ? ce n'est pas ici qu'est l'ennemi, il vous attend derrière les murs de Guayaquil. Êtes vous hommes ? êtes-vous chrétiens ? si vous ne l'êtes plus, eh bien ! suivez les impulsions de votre cœur ; assouvissez votre rage, et baignez-vous dans le sang. Pour moi, je vous déclare que non seulement je sépare dès aujourd'hui ma cause de la vôtre, mais encore que je défendrai l'épée à la

main et jusqu'à la mort les malheureux que le sort des combats a fait tomber entre vos mains. Si au contraire tout sentiment d'humanité n'est pas éteint dans vos âmes, si la voix de l'honneur peut encore se faire entendre de vous, si vous n'avez pas oublié que vos prisonniers sont vos frères, parce qu'ils sont chrétiens comme vous, oh ! alors je vous adjure de renoncer au cruel projet que vous méditez et qui, en vous couvrant d'infamie aux yeux du monde entier, ferait encore peser sur votre tête le bras vengeur d'un Dieu qu'on n'irrite pas en vain.

Ce discours apaisa les flibustiers. Honteux d'avoir cédé à un premier mouvement de dépit, ils revinrent à des sentimens plus nobles, plus dignes de la cause qu'ils prétendaient défendre. Il fut donc décidé qu'on se retirerait avant l'arrivée du secours que les Espagnols attendaient de Lima, et que l'on emmènerait les principaux des prisonniers jusqu'à la pointe de S<sup>te</sup>-Hélène, où l'on n'avait à craindre aucune surprise.

Sur les instances de Godefroy, il fut permis à Don Hernandez et à sa famille de retourner sur le continent. Les adieux qu'ils firent à leur jeune ami furent si touchans que plusieurs des plus anciens flibustiers, témoins de cette séparation, en furent attendris. De son côté Godefroy était tellement ému qu'il ne put

articuler un seul mot , et aussitôt après le départ de Don Hernandez il se retira à l'écart pour épancher plus librement sa douleur.

La nuit suivante l'armée des aventuriers était en route pour la pointe de S.<sup>te</sup> Hélène, elle apprit que deux vaisseaux de guerre l'attendaient à la sortie de la baie, et, en effet, dès que le jour parut, on les aperçut entre la pointe et l'île de S.<sup>te</sup>-Claire. Le capitaine David fut envoyé contre eux avec la frégate qu'il commandait, et le combat s'étant engagé dura jusqu'au soir ; mais on ne se fit pas grand mal ni d'un côté ni de l'autre.

Il n'en fut pas de même des jours suivans où l'on se battit avec tant d'acharnement que l'on voyait le sang couler par les sabords des vaisseaux espagnols. Enfin ceux-ci disparurent entièrement et les flibustiers purent reprendre haleine.

Dans toutes ces rencontres où les Espagnols eurent constamment l'avantage du vent, et n'osèrent jamais aborder un bâtiment flibustier, on obligea le gouverneur de Guayaquil de se tenir sur le pont, afin qu'il fût témoin de la manière dont les Anglais et les Français se battaient sur mer, après avoir si bien appris à ses dépens comment ils se battaient sur terre.

Quelques jours après les flibustiers débarquèrent tous leurs prisonniers entre le Cap-Passao et celui de S<sup>t</sup>. François, et seulement alors ils songèrent à partager le butin qu'ils avaient fait. Les richesses dont ils s'étaient emparés, et dont on estimait la valeur à un million et demi de livres, consistaient principalement en or et en pierres précieuses : car on avait négligé l'argenterie jusqu'à laisser à Guayaquil toute cette belle vaisselle dont il a été question plus haut.

Godefroy ne voulut pas garder sa part du butin. Il la remit au chirurgien qui l'avait soigné à Guayaquil et qui l'avait accompagné jusque-là par ordre de Don Hernandez.

— Vous prierez votre maître, dit-il, de partager cela entre les familles indigentes qui ont été les plus maltraitées par la guerre. Je voudrais pouvoir vous marquer ma reconnaissance pour les soins que vous m'avez prodigués ; mais il ne m'est pas permis de toucher à ces richesses : car c'est le bien du pauvre. Un jour viendra, je l'espère, où je pourrai m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers vous. Pour le moment je ne puis vous offrir que mes remerciemens, mais je vous prie de les croire aussi sincères que l'a été la part que vous avez prise à mes souffrances.

Godefroy , quoique entièrement rétabli de sa blessure , avait évité sous différents prétextes d'assister aux combats qui suivirent le départ des flibustiers de la Puna , parce qu'il doutait plus que jamais que le bon droit fût du côté des aventuriers ; et comme il avait déjà donné assez de preuves de courage , pour qu'on ne pût point le taxer de lâcheté , il pressait les chefs de reprendre la route de la Mer du Nord. Mais l'espoir qu'il avait conçu de retourner à S.-Domingue , pour repasser de là en France , fut bientôt cruellement déçu.

Un jour que les flibustiers étaient descendus à terre pour faire quelques réparations à leurs bâtimens , Godefroy fut envoyé avec une douzaine d'hommes dans l'intérieur du pays pour y puiser de l'eau à une source renommée pour sa limpidité et sa pureté.

En approchant de la source , les flibustiers aperçurent aux environs plusieurs habitations dont l'extérieur annonçait quelque opulence. Aussitôt l'envie les prit de les piller , afin de compenser , disaient-ils , les dommages qu'ils avaient éprouvés de la part des Espagnols. Godefroy chercha d'abord à les faire renoncer à leur projet par des paroles de douceur ; voyant qu'il ne gagnait rien , il essaya de les intimider par des menaces , mais ses efforts furent

encore en pure perte. Les mutins le quittèrent brusquement, et, sourds à la voix qui ne cessait de les rappeler, ils coururent vers les maisons et se ruèrent dans l'intérieur comme des forcenés.

Leur désappointement fut au comble, quand ils s'aperçurent que les habitans s'étaient sauvés avec leurs effets et avaient laissé seulement cette partie du mobilier que l'on ne pouvait emporter que difficilement. Furieux de se voir ainsi trompés, ils se mirent à briser tout ce qui leur tombait sous la main et à démolir même les cloisons.

Godefroy arriva; il menaça derechef ses compagnons de toute la rigueur des lois portées par les flibustiers contre les maraudeurs. Non seulement il ne fut pas écouté; mais encore il eut la douleur de voir bientôt le feu consumer les édifices qu'il avait voulu sauver du pillage.

Plongé dans une morne stupeur, il suivait d'un œil inquiet les progrès de l'incendie, quand tout-à-coup les flibustiers virent déboucher d'un bois voisin un escadron de cavalerie espagnole qui s'avancit au galop. Une panique générale les saisit, et, abandonnant leurs armes, ils se sauvèrent dans toutes les directions à travers la forêt qui les séparait de la côte.





Godefroy , trop faible pour se défendre contre des ennemis si nombreux , et n'ayant plus le temps de fuir , s'avança vers l'officier espagnol , et lui présentant son épée :

— Chevalier , lui dit-il , voici mon épée. Je suis votre prisonnier.

— Et pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ? répondit l'Espagnol d'un ton railleur et insultant ; vos soldats vous ont cependant donné là un exemple que vous auriez bien fait de suivre.

— Ils ne se seraient pas enfui , s'ils m'avaient écouté.

— Ah ! vous leur auriez donc commandé de résister.

— Je les aurais empêché de commettre le dégat inutile que vous voyez.

— Cela vous plait à dire ; mais , grâce au ciel , on connaît assez la probité des flibustiers pour qu'on ne les croie pas sur parole. En conséquence , veuillez me suivre jusqu'à Quito , où l'on vous mettra dans l'impossibilité de brûler à l'avenir les maisons de gens paisibles qui n'ont d'autre tort que celui

d'avoir soustrait leur fortune à votre insatiable rapacité.

Godefroy essaya en vain de se disculper du crime qu'on lui imputait; l'officier espagnol le fit monter en croupe derrière un de ses cavaliers, et reprit le chemin de Quito, d'où il était venu.

Les préoccupations diverses qui agitaient notre héros ne lui permirent pas de jouir de la beauté des sites qui s'offraient successivement à ses yeux, ni même de voir les terribles ravages qu'avait exercés vingt ans auparavant le volcan de Pichincha, sur lequel est pour ainsi dire assise la ville de Quito, à 8,880 pieds au-dessus du niveau de l'Océan.

Lorsqu'il arriva sur la principale place de cette ville, il se vit entouré par une foule curieuse, qui manifestait sa joie par des cris désordonnés, et peut-être lui aurait-elle fait un mauvais parti, si on ne se fut pressé de le mettre à l'abri de toute insulte en le conduisant au château, où on le jeta pieds et poings liés dans une espèce de basse fosse sombre et humide.

V

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis que Godfrey languissait dans sa triste prison. A plusieurs reprises différentes il avait essayé de faire causer le geôlier ; mais à toutes les questions qu'il lui adressait, il ne recevait pour réponse que ces mots prononcés toujours sur le même ton d'indifférence : Je ne puis rien dire.

Nos lecteurs pourront facilement juger des tortures que devait éprouver son âme sensible, quand il songeait que le cachot où il se trouvait serait peut-être aussi un jour son tombeau , et qu'il ne reverrait plus

ni sa patrie ni sa sœur : car il ne pouvait espérer que la paix mettrait un terme à sa captivité , puisque les Espagnols de l'Amérique, aussi bien que les flibustiers, refusaient d'adhérer aux conventions signées entre leurs gouvernemens. Heureusement qu'il ignorait que le gouverneur du château de Quito nourrissait contre les aventuriers français une haine si profonde que, pour s'assurer de la possession de son prisonnier , il avait omis à dessein d'en faire mention dans les rapports qu'il envoyait au vice-roi ; et les habitants de Quito avaient fini de leur côté par oublier entièrement celui auquel ils avaient fait une si mauvaise réception.

Un matin que Godefroy , plongé dans ses rêveries habituelles contemplait tristement, à travers l'étroite lucarne qui éclairait sa prison , le beau ciel qui s'étendait au-dessus de sa tête, il vit entrer le geôlier d'un air riant et d'un pas empressé.

— Vous voilà déjà , lui dit-il tout étonné. Vous n'avez pas l'habitude de venir à cette heure.

— C'est vrai ; aussi ne me verriez-vous pas , si notre gouverneur était encore de ce monde. J'ai pensé vous apporter une bonne nouvelle en vous apprenant sa mort.

— Je ne sais si j'ai à me plaindre de lui plus particulièrement que de tout autre, puisque je n'ai jamais pu savoir la raison pour laquelle on me traite avec tant de rigueur.

— Eh bien ! je vous la dirai maintenant : car me voilà délié du serment que j'avais prêté entre les mains du gouverneur de ne répondre à aucune de vos questions, et de ne parler de vous à âme qui vive. Ah ! si vous saviez combien j'ai souffert de me voir ainsi condamné au silence ! mais il y allait de ma vie, et l'espoir de vous être utile un jour me soutenait.

— Je vous en remercie bien sincèrement, dit Godefroy en serrant avec effusion les mains du geôlier, et si vous avez quelques conseils à me donner, je les recevrai avec reconnaissance.

— Je voudrais pouvoir vous donner quelque chose de mieux que des conseils ; encore serais-je assez embarrassé pour en trouver ; mais laissez-moi faire ; je vous amènerai le Père Miguel, l'aumônier du château. Vous pourrez lui ouvrir votre cœur avec confiance ; il se fera un plaisir de vous soulager.

— Mais pourquoi n'est-il pas encore venu me voir ?

— Par une raison bien simple : c'est qu'il a toujours ignoré, et qu'il ignore encore maintenant que vous êtes détenu dans cette prison. Peu de temps après votre entrée, on fit courir le bruit que vous aviez été transféré à Lima ; et le fait est , ainsi que vous devez vous le rappeler, que je vous ai conduit au milieu d'une nuit sombre afin de vous cacher à tous les regards. Il y a bien des années qu'on n'a enfermé de prisonniers ici ; il n'est donc pas étonnant que vous y ayez séjourné si longtemps sans que l'on soupçonnât votre présence.... Mais il ne faut pas que je perde des momens précieux en discours inutiles ; je vais de ce pas chercher le P. Miguel.

Au bout d'un quart d'heure le geôlier rentra avec un vénérable vieillard , portant l'habit de S.<sup>t</sup>-François. Godefroy alla à sa rencontre et voulut lui baiser la main ; mais le religieux ne lui en laissa pas le temps, et, le serrant entre ses bras, il le pressa contre son cœur.

— Vous avez eu beaucoup à souffrir , mon fils , lui dit-il d'une voix pleine d'une douce pitié ; mais il ne faut pas vous laisser aller au découragement : Dieu est aussi puissant qu'il est bon , et quels que soient les desseins des hommes , ils ne sauraient résister à sa volonté. Vous étiez condamné sans doute à ne plus revoir la lumière du jour : car il n'y a que les grands criminels d'état que l'on séquestre de cette manière.

Mais il n'est plus celui qui vous a mis ici ; il est allé rendre compte au juge suprême des motifs de sa conduite envers vous.

— Je croyais , dit Godefroy , que les Espagnols avaient trop de religion pour laisser un malheureux mourir sans le secours d'un prêtre.

— L'intention du gouverneur n'était pas non plus de vous en priver toujours , dit le geôlier. Il m'avait expressément recommandé de l'avertir aussitôt que j'aurais remarqué dans l'état de votre santé une altération assez grave pour qu'on dût craindre pour votre vie. Il s'imaginait sans doute que votre dernière heure sonnerait avant la sienne ; eh bien ! le contraire est arrivé et j'en remercie le ciel. Mais , qu'il repose en paix , et ne nous occupons que de vous tandis qu'il est encore temps : car il pourrait nous arriver un autre gouverneur aussi méchant et peut-être même pire que le dernier.

Godefroy raconta brièvement la manière dont il avait été fait prisonnier. Son récit émut vivement le P. Miguel qui ne put s'empêcher de témoigner à plusieurs reprises l'indignation dont son âme était pénétrée ; après quoi il y eut un moment de silence si profond que l'on entendait la respiration des trois

acteurs de cette scène si attendrissante. Godefroy l'interrompit le premier.

— Et si je m'adressais au roi de France, dit-il, pourrais-je compter sur son appui auprès des autorités espagnoles.

— J'en doute, répondit le P. Miguel, votre roi et le nôtre ne sont pas toujours d'accord; en second lieu, quoique attachés par mille liens à leur mère-patrie, les Espagnols du Pérou et du Mexique prétendent se gouverner par eux-mêmes dans leurs querelles avec les aventuriers français, de même que ceux-ci n'agissent pas toujours suivant les instructions de leur souverain. Aussi votre délivrance ne dépend-elle, après Dieu, que du bon vouloir de notre vice-roi.

Godefroy se rappela alors la bienveillance avec laquelle il avait été accueilli par Don Hernandez, et les titres qu'il avait à la reconnaissance des habitans de Guyaquil pour le courage avec lequel il avait défendu les prisonniers. C'était une partie de son histoire qu'il n'avait pas encore racontée au P. Miguel.

Après qu'il eut réparé cette omission, il demanda au religieux s'il lui serait permis de donner de ses nouvelles à Don Hernandez.



— Non, répondit le P. Miguel : il nous est défendu de laisser communiquer aucun prisonnier, quel qu'il soit avec le dehors ; mais ce que vous ne pouvez faire, je le ferai. Moi-même je vais écrire à Don Hernandez.

L'espoir de Godefroy ne fut pas trompé. Quinze jours après, il eut le bonheur de recevoir la visite de son bienfaiteur. Aussitôt qu'il l'aperçut, il s'élança au-devant de lui, et, lui prenant les deux mains, il les arrosa de ses larmes sans que Don Hernandez cherchât à l'en empêcher. La pâleur qui couvrait le visage de son jeune ami, et son extrême maigreur qui le rendait pour ainsi dire méconnaissable, avaient en effet tellement frappé le gentilhomme espagnol qu'il fut longtemps sans pouvoir faire un mouvement, ou trouver une parole. A la fin pourtant il se remit, et, se jetant au cou de Godefroy, il lui dit d'une voix tremblante d'émotion.

— Consolez-vous, mon ami, vous êtes libre. Je suis porteur d'un ordre exprès de notre vice-roi qui regrette bien vivement d'avoir appris trop tard et le service que vous avez rendu aux habitans de Guayaquil et la manière dont le gouverneur de Quito vous en a récompensé. Mais nous causerons de cela plus tard ; sortons.

Une joie pure, et qu'il est plus facile de sentir que de dépeindre, inonda le cœur du prisonnier. Il voulut remercier son libérateur ; il n'en fut pas capable.

Ma sœur ! ma bonne sœur ! je te reverrai encore ! s'écriait-il dans l'ivresse de son bonheur ; et d'un pas chancelant il suivit Don Hernandez qui le soutenait sous un bras, tandis que le P. Miguel le soutenait sous l'autre.

Comme notre héros était trop faible pour supporter les fatigues d'un long voyage, et que d'ailleurs l'air trop vif de Quito lui paraissait nuisible, Don Hernandez prit le parti de l'emmener avec lui à Guayaquil jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses forces, et qu'il se présentât une occasion favorable pour le transporter à S.<sup>t</sup>-Domingue.

Godefroy trouva dans la famille de son sauveur les mêmes soins, les mêmes attentions, le même intérêt qu'il y avait trouvés deux ans auparavant, et l'état de sa santé ne manqua pas de devenir de jour en jour plus satisfaisant. Les habitans de Guayaquil se rappelaient encore celui auquel beaucoup d'entre eux devaient la vie, et tous s'empressaient de lui prouver leur reconnaissance par des fêtes splendides, qui lui auraient fait oublier sa patrie et sa sœur, si son attachement pour l'une et pour l'autre n'avait été aussi profondément enraciné dans son



cœur. Au milieu de la joie qui régnait autour de lui, il était pensif et rêveur : car il avait toujours présente à sa pensée l'image d'Hortense qui le rappelait auprès d'elle.

Enfin le moment si désiré arriva. Une frégate, venant de Lima, avait mouillé à l'embouchure du Guayaquil, pour se diriger de là sur Panama, et le capitaine était chargé par le vice-roi d'emmener Godefroy avec lui.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire la dernière entrevue de notre héros et de ses amis. Il fut accompagné jusqu'au rivage par une foule nombreuse, composée de toutes les classes de la société ; et au moment où il entra dans la chaloupe qui devait le conduire à bord de la frégate, il fut salué par toute l'artillerie des forts.

Après une heureuse traversée, Godefroy arriva à Panama. Il ne voulut pourtant pas entrer dans la ville, quoiqu'il fût muni d'un sauf-conduit signé par le vice-roi lui-même, et il partit aussitôt avec une escorte pour Porto-Bello, où l'attendait un brick de guerre qui devait le transporter à S.-Domingue.

En passant devant le Cap, où il avait ordre de déposer Godefroy, le capitaine du brick fait arborer

le pavillon parlementaire, et une chaloupe les conduisit lui et Godefroy jusqu'à terre. Comme ils étaient sur le point d'arriver, ils aperçurent M. de Cussy qui se promenait sur la jetée. Celui-ci de son côté ne tarda pas à reconnaître le comte de S.<sup>te</sup> Claire, et il alla à sa rencontre.

— Eh bien ! eh bien ! lui dit-il d'un air moitié sérieux, moitié railleur ; vous n'êtes donc plus des nôtres, puisque vous venez ainsi parlementer avec nous ? Ou bien le remords vous a-t-il pris, et venez-vous faire amende honorable de votre trahison.

— Grâce au ciel ! monsieur le gouverneur, répondit Godefroy, je ne suis ni n'ai jamais été traître à mon pays. Quand vous saurez mes aventures, vous pourrez me reprocher ma légèreté ; mais je ne crois pas avoir forfait à l'honneur.

— Tant mieux ! tant mieux ! cela me fait plaisir. Mais je cherche encore à m'expliquer votre présence à bord d'un bâtiment espagnol.

— Vous devez vous rappeler, monsieur, qu'à l'époque de mon arrivée à S.<sup>t</sup>. Domingue, un navire marchand se trouvait à l'ancre dans la rade du Petit Goave.

— Ah ! j'y suis , ce navire appartenait au capitaine Kedoueck , homme rusé s'il en fut. Vous êtes sans doute parti avec lui , trompé comme je l'ai été par sa mine hypocrite ? et vous revenez aujourd'hui.....

— Comme prisonnier de guerre , remis en liberté.

— C'est bien. Vous me tranquillisez. Aussitôt que j'aurai un moment de libre vous m'expliquerez tout cela en détail.

Puis se tournant vers le capitaine espagnol :

— Pardonnez-moi capitaine , lui dit-il , si la joie de retrouver un ami que je croyais perdu m'a fait oublier de vous rendre mes devoirs.

Le capitaine répondit par un profond salut ; et , comme le gouverneur l'invitait à l'accompagner jusqu'à son hôtel , il s'excusa en disant qu'il était pressé d'arriver à S.<sup>to</sup> Domingo , et que son équipage l'attendait. Il rentra ensuite dans sa chaloupe et retourna à bord du brick qui disparut bientôt de l'horizon.

Arrivé chez le gouverneur , Godefroy s'empressa de satisfaire sa curiosité , en lui faisant le récit de ses aventures. M. de Cussy l'écouta d'un bout à l'autre

avec le plus vif intérêt, mais non sans l'interrompre souvent pour obtenir quelques détails sur lesquels la modestie empêchait le narrateur de s'arrêter.

— Allons ! c'est encore mieux que je n'espérais, dit à la fin M. de Cussy ; vous avez glorieusement réparé votre étourderie, et sa majesté, en voyant le sauf-conduit que vous a délivré le vice-roi du Pérou, et qui atteste si bien les obligations que vous ont les habitans de Guayaquil, s'empressera de vous rendre ses bonnes grâces. Cependant, comme vous m'avez été recommandé particulièrement par le ministre, je voudrais pouvoir aussi joindre quelques mots d'éloge à cet éclatant témoignage qui vous a été donné par nos ennemis.

— Et comment pourrais-je les mériter ?

— En vous distinguant dans une entreprise commandée par le gouvernement, comme vous vous êtes distingué à la tête d'une armée, qui, quelque louable que soit le motif qui l'a dirigée, ne doit pas moins être considérée comme une armée de rebelles. Voici ce dont il s'agit. En attendant que nous entreprenions le siège de S.<sup>to</sup> Domingo, et que nous chassions les Espagnols de cette île, j'ai reçu l'ordre de m'emparer de San Jago de los Cavalleros. Je pars demain pour me rendre au quartier général de l'assemblée à

quatre lieues d'ici. Si vous voulez nous accompagner, je vous donnerai le commandement des flibustiers que j'ai engagés dans mon expédition, et qui, je n'en doute pas, obéiront plus volontiers à un de leurs anciens chefs qu'à tout autre officier que je pourrai leur donner.

Godefroy se laissa persuader ; et le lendemain, qui était le 25 juin 1689, il partit avec le gouverneur et l'armée qui se composait de quatre cents cavaliers, de quatre cent cinquante fantassins et d'une centaine de nègres chargés de conduire les bagages. Le 29 on campa sur les bords de l'Artiboniste, et le premier juillet sur ceux de la rivière de Rebouque.

De là le général envoya un détachement pour s'emparer des métairies du gouverneur de San Jago, où se tenaient aussi les avant-postes espagnols ; mais déjà ceux-ci s'étaient retirés, et l'on se borna à tuer bon nombre de bêtes à cornes qui furent distribuées entre les troupes.

Voyant qu'il était découvert, M. de Cussy s'avança jusqu'à la rivière de la Gonave, et envoya à San Jago Boyer, son secrétaire, qui était fort considéré des habitans de cette ville. Boyer partit seul, et, arrivé au milieu d'une savane, d'où il pouvait aisément être aperçu, il s'annonça en parlementaire,

en mettant son mouchoir au bout de son mousquet. Un lieutenant vint aussitôt à lui , et l'accompagna ensuite auprès de M. de Cussy.

— Que prétendez-vous faire avec tant de troupes? demanda tranquillement l'officier espagnol, en s'adressant au gouverneur.

— Je viens savoir , répondit celui-ci, si le Président de S.<sup>to</sup> Domingo est assez honnête homme pour accepter le combat que je veux lui offrir en pleine savane, afin de décider à qui demeurera l'île de S.<sup>t</sup> Domingue, à moins que les Espagnols n'aient mieux se ranger volontairement sous l'obéissance du roi très chrétien.

— Il est trop tard pour qu'on avertisse le président de vos intentions, reprit le lieutenant; mais je suis persuadé que le gouverneur de San Jago, se fera un plaisir d'accepter le défi que vous lui proposez. Quant aux Espagnols qui occupent ce pays, vous auriez tort de compter sur leur défection : car il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à mourir plutôt que de manquer de fidélité à son souverain.

M. de Cussy, que l'on avait trompé sur les véritables dispositions des habitans espagnols de S.<sup>t</sup> Domingue, fut surpris de la fierté de cette réponse à laquelle



il était loin de s'attendre. Il n'en traita pas moins honorablement le parlementaire espagnol , et le renvoya ensuite avec une escorte commandée par Boyer.

Au moment où le lieutenant prit congé du secrétaire pour retourner à San Jago , il lui dit :

— Veuillez , je vous prie , dire à votre maître que j'ai été très sensible aux politesses qu'il m'a faites , et que j'en conserverai le souvenir toute ma vie. Les Français jusqu'à ce jour ne nous ont pas encore fait la guerre d'une manière si courtoise et si honnête.

Le cinq août l'armée s'approcha de la rivière d'Yaque ou de Monte-Christo , et campa à une lieue et demie de San Jago sans rencontrer une seule âme , ce qui fit soupçonner quelque embuscade. Le jour suivant on traversa la rivière qui est fort rapide en cet endroit , et à une demi-lieue de la ville , on entra dans un défilé si étroit qu'à peine deux hommes pouvaient y marcher de front.

L'avant-garde passa , sans trouver la moindre résistance , il n'en fut pas de même du centre et de l'arrière-garde , qui , une fois engagés dans le défilé se virent tout-à-coup attaqués de droite et de gauche avec une violence qui fit craindre un moment à M.

de Cussy une déroute au lieu de la victoire qu'il avait espérée.

Il parvint néanmoins à repousser l'ennemi, et le poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à une assez grande distance. Il envoya ensuite une centaine d'hommes au secours de l'arrière-garde qui luttait encore, mais avec peine.

A la vue de ce renfort, les Espagnols se retirèrent; mais, trompés par un mouvement du chevalier de Franquesnay qui commandait le détachement, ils s'imaginèrent qu'il lâchait le pied, et ils retournèrent à la charge avec une espèce de fureur.

— A nous deux maintenant! s'écria M. de Cussy en s'adressant à Godefroy, qui attendait à la tête des flibustiers l'ordre de marcher. Et ces braves s'élancèrent en avant comme un seul homme, animés bien plus par cette haine héréditaire qu'ils portaient au nom espagnol, que par la voix de leurs chefs.

En un instant l'ennemi fut battu sur tous les points, et l'on vit la plaine couverte des armes et des chevaux qu'il avait abandonnés dans sa fuite.

Cependant Godefroy avait été emporté par son

cheval beaucoup plus loin qu'il ne fallait ; et avant qu'on eut le temps de courir à son secours , il se vit enveloppé par trois Espagnols qui lui crièrent de se rendre.

— C'est déjà assez d'une fois ! dit-il , et d'un coup d'épée il tua un de ses adversaires. Mais au même instant il tomba lui-même avec son cheval qui venait d'être blessé. Sa présence d'esprit et son courage le sauvèrent. Il se releva , et après avoir mis hors de combat celui des assaillans qui se trouvait le plus près de lui , il arracha l'épée au dernier qui était un officier , et , l'ayant saisi d'une main vigoureuse , il l'entraîna et le remit à la disposition des hommes que le gouverneur amenait à sa rencontre.

Cette victoire décida du sort de San Jago : il ne parut plus d'ennemis que de loin sur les collines , et l'armée française entra librement dans la ville.

San Jago , située dans une péninsule que forme la rivière d'Yaqué , et abritée de tous côtés par des falaises d'une hauteur prodigieuse , n'offrait alors rien de remarquable , si ce n'est le grand âge auquel arrivaient les habitans , grâce à l'air pur qu'on respire sur ces falaises et dans tout le pays d'alentour.

Les Français en y entrant la trouvèrent entière-

ment déserte , et toutes les églises ouvertes. Les maisons avaient été démeublées , mais on y avait laissé des vivres et des boissons. M. de Cussy défendit d'y toucher , dans la crainte qu'ils ne fussent empoisonnés ; et en effet quelques soldats, en ayant goûté, se trouvèrent presque aussitôt indisposés.

Indignée d'un tel acte de barbarie , l'armée demanda avec instance la permission de s'en venger en mettant le feu à la ville ; et M. de Cussy la lui accorda à condition qu'on épargnerait les églises et autres édifices religieux.

Après vingt-quatre heures de repos , M. de Cussy , voyant le temps tourner à la pluie , et craignant surtout le débordement des rivières , donna l'ordre du départ , et l'on se remit en route vers le Cap , où l'on n'arriva qu'après bien des délais et des fatigues.

— Vous êtes libre maintenant de retourner en France , dit le gouverneur à Godefroy ; je ne veux point vous retenir plus longtemps , quoiqu'il m'en coûte beaucoup de vous voir partir. Mais , dites-moi , pourquoi ce front soucieux , cet air rêveur , que je vous ai vu plusieurs fois dans notre dernière campagne , et surtout au moment où vous alliez vous couvrir de gloire. Si je vous connaissais moins , j'aurais été tenté de croire que vous aviez peur de la mort.



— Je n'ai pas osé vous le dire plus tôt, car je craignais de passer à vos yeux pour un esprit faible ; mais maintenant que tout est terminé, je vous avouerai avec franchise que ce n'est pas sans quelques remords de conscience que j'ai consenti à vous suivre. Il me semblait qu'après toutes les marques d'intérêt que j'ai reçues des Espagnols, la reconnaissance me faisait un devoir de m'abstenir de toute hostilité contre eux.

— Ces sentimens vous font honneur, mon cher Godefroy ; mais permettez-moi de vous dire que vos scrupules n'avaient aucun fondement : ne vous êtes-vous pas suffisamment acquitté envers les Espagnols en sauvant la vie à ceux qui avaient sauvé la vôtre. Quant à la liberté qu'on vous a rendue dernièrement, c'est un service que vous pouvez reconnaître par un service semblable. N'avez-vous pas fait un officier prisonnier à San Jago ?

— Oui, et mon intention en lui laissant la vie, lorsque j'avais le droit de la lui ôter, était de vous prier de le relâcher.

— Vous serez satisfait, mon ami : à l'instant même je vais donner ordre que cet officier soit reconduit à la frontière. Et pour que personne n'ignore que c'est à votre recommandation qu'il doit sa liberté,



j'en instruirai le Président de S.<sup>te</sup> Domingo , que je prierai en outre de remercier le vice-roi du Pérou de vous avoir rendu à vos amis.

Godefroy eut bientôt achevé ses préparatifs de départ. Pendant qu'il serrait ses effets , il vit entrer le gouverneur , qui lui dit :

— Mon cher ami , je vous ai choisi pour remettre à Sa Majesté le rapport que je lui envoie sur notre expédition de San Jago. Comme j'ai dû y faire mention de vous , au risque d'offenser votre modestie , j'ai besoin d'une pièce à l'appui , que vous avez encore entre les mains. C'est le sauf-conduit que vous a donné le vice-roi du Pérou. Il vous répugnerait de le montrer à Sa Majesté , et cependant il est indispensable qu'elle en ait connaissance , si vous tenez à vous disculper entièrement du tort que vous avez eu de suivre une armée d'aventuriers qui le plus souvent mériteraient un autre nom plus expressif.

Godefroy remit le papier en question au gouverneur , et celui-ci le joignit à la lettre qu'il adressait au roi.

Il conduisit ensuite notre héros à bord du vaisseau qui l'attendait dans la rade , pour y recevoir ses

adieux. Bientôt après on leva l'ancre, les voiles furent déployées, et le bâtiment prit le large.

Quelque courte que fut la traversée, elle parut encore bien longue à l'impatience de Godefroy. Semblable à un enfant, qui, après une longue absence, retourne auprès de parens chéris, il comptait non seulement les jours, mais encore les heures du jour. Tous les soirs, il consultait le journal du vaisseau pour savoir à quels degrés de longitude et de latitude il se trouvait. Le moindre calme ou le moindre vent contraire le chagrinait, et on le voyait alors s'informer avec anxiété auprès du capitaine si ce contre-temps serait de longue durée.

En approchant des côtes de la France, Godefroy voulut monter sur le grand hunier, afin de saluer le premier le sol de la patrie. Il y était depuis deux heures, quand enfin il aperçut à travers la brume les clochers des églises de la Rochelle. Il descendit aussitôt du mât et courut à la chambre du capitaine pour lui apporter cette bonne nouvelle, comme si tout le monde à bord partageait son impatience.

A peine fut-il descendu à terre qu'il demanda une chaise de poste et se mit en route pour Paris. Quatre jours après il arriva à Versailles où se tenait alors la cour. Il se rendit d'abord chez un de ses amis qui le

reconnut à peine, et le pria de lui obtenir une audience du roi. Les titres dont il était porteur lui ouvrirent toutes les portes, et le lendemain de son arrivée il fut présenté à Louis XIV.

Ce prince le reçut avec une froideur calculée sans doute, car tout le monde connaissait l'estime qu'il avait toujours eu pour la famille de S.<sup>te</sup> Claire; aussi Godefroy fut-il tellement troublé qu'il pâlit et manqua de se trouver mal.

— On m'a dit, monsieur le comte, lui dit le roi, que vous demandiez à me remettre un rapport du gouverneur de S.<sup>t</sup> Domingue.

— Sire, le voici; put à peine balbutier Godefroy, et d'une main tremblante il remit les dépêches au roi.

Celui-ci les parcourut attentivement, et quand il eut achevé sa lecture, il se tourna vers le comte, et lui dit.

— Je vous félicite de tout mon cœur de l'heureux changement qui s'est opéré en vous. Vous vous êtes montré tel que je l'avais espéré dans votre première jeunesse, comme un digne descendant des comtes de S.<sup>te</sup> Claire. Vous avez réparé avec honneur la faute qui vous avait attiré notre disgrâce, et qui a plongé



mademoiselle votre sœur dans une tristesse que tous nos efforts réunis n'ont encore pu dissiper.

A-t-elle déjà appris votre arrivée ?

— Sire, je n'ai pas osé m'offrir à ses yeux, ni lui donner avis de mon retour en France avant d'avoir été présenté à Votre Majesté....

— Et d'être rentré en grâce auprès de votre roi ; reprit le prince avec un aimable sourire. Eh bien ! je vous rends ma faveur, et j'espère que vous aurez à cœur de toujours vous en montrer digne.

— Tant de bonté, sire.... bégaya encore Godefroy ; mais son émotion ne lui permit pas de continuer.

— Cela suffit, reprit le monarque, parlons de votre sœur. Votre départ l'a vivement affligée, et dans l'incertitude où M. de Cussy nous laissait sur votre compte, nous avons été obligés de faire courir le bruit que vous aviez pris une part active à une expédition qui vous mettrait pour longtemps dans l'impossibilité de nous donner de vos nouvelles. Eh bien ! ce bruit que nous avons inventé se trouve vérifié aujourd'hui ; c'est à vous maintenant à donner les détails qui nous manquaient. Mais il ne faut rien brusquer. La santé de votre sœur exige de grands

ménagemens , et c'est moi-même qui veux la préparer à vous recevoir.

Ayant dit ces mots , le roi sortit et se dirigea vers les appartemens de M.<sup>me</sup> de Maintenon qui avait accueilli Hortense chez elle , et qui en avait fait son amie et sa confidente.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé qu'un page se présenta devant Godefroy , et le pria de le suivre chez Madame. C'était le nom que Louis XIV donnait à M.<sup>me</sup> de Maintenon , depuis qu'il s'était uni à elle par les liens d'un mariage secret.

En entrant dans le salon où il était attendu , Godefroy aperçut sur un lit de repos une femme voilée , et entièrement vêtue de noir , à laquelle le roi adressait la parole. Il ne douta point que ce ne fut Hortense ; mais il n'osa avancer , ou plutôt il n'en eut pas la force. Un cri le tira de sa stupeur , et un instant après il se sentit pressé contre le sein de cette sœur bien aimée , dont le souvenir avait été pour lui depuis tant d'années une source d'amertume et de regrets.

# AUGUSTIN,

ou

## LA RÉVOLTE DES NOIRS.

---

XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

On était dans les premiers jours du mois de juillet 1790. Une foule bruyante couvrait le rivage, qui sépare la ville du Cap de l'Océan, attirés par le temps magnifique qui avait tout-à-coup succédé à la saison des pluies. La terre était encore tout humide, et portait les traces des nombreux torrens qui s'étaient formés à la suite des averse continnes des mois de mai et de juin; et des côléaux volans s'échappaient des masses compactes de vapeurs que les premiers rayons du soleil faisaient lever, et que la brise chassait ensuite au loiz sur la surface des eaux.





Mais on n'a point plus puissant encore que le  
premier avait été celle sur la côte. On venait  
de signaler un vaisseau aux côtes de France, et  
c'en était assez pour mettre toute la population en  
émoi : car depuis quelques semaines on n'avait point  
reçu de nouvelles de la métropole, et chacun était  
curieux de connaître les dernières nouvelles poli-  
tiques dont s'y passaient alors avec une célérité  
rapide.

I

Il leur vint à l'esprit que dans les premiers jours  
du Cap s'étaient réunis, par des casernes, à  
l'embouchure de la Rivière que les dernières pluies  
avaient changée en torrent. Parmi eux l'on distin-  
guait M. Brianchet, l'un des plus riches propriétaires  
de la colonie. C'était un homme trapu et d'un embon-  
point très prononcé. Sa figure toujours gaie et épa-

On était dans les premiers jours du mois de juillet 1790. Une foule bruyante couvrait le rivage, qui sépare la ville du Cap de l'Océan, attirée par le temps magnifique qui avait tout-à-coup succédé à la saison des pluies. La terre était encore tout humide, et portait les traces des nombreux torrens qui s'étaient formés à la suite des averses continues des mois de mai et de juin ; et des côteaux voisins s'échappaient des masses compactes de vapeurs que les premiers rayons du soleil faisaient lever, et que la bise chassait ensuite au loin sur la surface des eaux.

Mais un autre motif plus puissant encore que le premier avait attiré cette foule sur la côte. On venait de signaler un vaisseau aux couleurs de France, et c'en était assez pour mettre toute la population en émoi : car depuis quelques semaines on n'avait point reçu de nouvelles de la métropole, et chacun était curieux de connaître la marche des événemens politiques qui s'y pressaient alors avec une effrayante rapidité.

De leur côté, quelques-uns des principaux habitans du Cap s'étaient réunis près des casernes à l'embouchure de la *Ravine* que les dernières pluies avaient changée en torrent. Parmi eux l'on distinguait M. Brianchet, l'un des plus riches propriétaires de la colonie. C'était un homme trapu et d'un embonpoint très prononcé. Sa figure, toujours gaie et épanouie, annonçait le calme et le contentement intérieur, et dans ses yeux se peignait toute la bonté qui faisait le fond de son caractère.

Pendant qu'il suivait d'un regard avide tous les mouvemens du vaisseau, dont on commençait déjà à distinguer les différentes parties, et que, sourd à tout ce qui se disait autour de lui, il semblait n'avoir d'oreilles que pour les chants de matelots debout sur le pont du bâtiment, ou perchés sur les vergues, il fut tout-à-coup interrompu dans sa douce rêverie par



M. Simpson son voisin et son ami. M. Simpson était Américain ; il avait quitté sa patrie dès le commencement de la guerre de l'Indépendance , et s'était établi à S.-Domingue , où il exploitait une très belle sucrerie à côté de celle de M. Brianchet.

— Eh bien ! mon ami , dit l'Américain , il paraît que vous aussi vous attendez des nouvelles de votre pays.

— J'attends mieux que cela , répondit M. Brianchet avec un fin sourire.

— Vous piquez ma curiosité. Et peut-on sans indiscretion vous demander ce que c'est ?

— C'est mon enfant , reprit M. Brianchet avec une expression indicible de joie et de bonheur.

— Augustin ? Mais vous ne m'avez pas encore dit que vous l'aviez rappelé près de vous.

— Je voulais vous ménager une surprise.

— Elle sera bien agréable pour moi : car d'après tout ce que l'abbé Richomme m'a dit de votre fils , Augustin est l'image parfaite de son père.



— Allons ! encore des flatteries ! mais je vous les pardonne : car je sais qu'elles ne vous sont pas dictées par l'envie de me plaire. Au fait, Augustin est arrivé à un âge où il peut être utile à son père, il a achevé ses études, et cela avec un succès qui lui fait honneur. Il n'en sera que plus propre à m'aider dans mon commerce, en attendant qu'il me décharge entièrement du poids des affaires.

— Votre détermination me paraît d'autant plus sage que les dernières nouvelles reçues de Paris ne présagent rien de bon, et qu'il serait imprudent d'abandonner un jeune homme à lui-même au milieu de ce conflit des factions qui ne tardera pas à enfanter les plus cruels désastres.

— Vous êtes toujours tant soit peu pessimiste, mon cher Simpson. Moi, j'ai meilleur espoir de l'avenir. Ainsi que l'a dit notre bien-aimé souverain : *Si les esprits sont dans l'agitation, les représentans de la nation n'écouteront sans doute que les conseils de la sagesse et de la prudence.*

— Je vous l'ai déjà dit, mon ami, vous n'avez qu'un défaut : c'est celui d'être trop bon, trop confiant ; et ce défaut vous est commun avec votre roi. Au lieu de considérer les hommes comme ils sont, vous les considérez comme ils devraient être ; et parce



que vous vous sentez incapable de tromper qui que ce soit, vous donnez aveuglément votre confiance à tous ceux qui vous entourent. Voyez comme on a répondu aux avances de votre souverain. Il n'y a pas encore longtemps qu'une populace furieuse et armée de piques a envahi son château de Versailles, et que la reine a été sur le point d'être égorgée dans son lit. Et vous voulez que de pareilles horreurs ne soient pas le prélude des plus grandes calamités ? Vous voulez que lorsque le ciel se couvre de sombres nuages, et que les flots commencent à gronder sourdement, on ne s'attende pas à la tempête !

M. Simpson aurait continué encore longtemps sur ce ton s'il ne se fût aperçu que l'attention de son voisin était entièrement absorbée par le mouvement de la foule qui se pressait de plus en plus sur le rivage, et qui saluait de loin par ses cris l'arrivée des parens ou des amis qu'elle attendait.

— Nous ne pouvons rester ici, dit M. Brianchet, en se tournant vers l'Américain, je veux qu'en descendant à terre, Augustin trouve son père pour le recevoir.

Et entraînant M. Simpson il se mit à marcher avec toute la vitesse que lui permettaient ses jambes.

— C'est un malheur d'être aussi gras, dit-il en s'arrêtant un instant après, et reprenant haleine. Pourtant on ne peut pas dire que j'aie jamais violé les lois de la tempérance.

— Non. Aussi ce n'est pas tant la bonne chère, qui fait engraisser, que le calme de la conscience, et l'exemption de tout souci. Si vous éprouviez quelque forte contrariété, ou si vous craigniez seulement l'approche du malheur, vous seriez plus lesté, plus léger.

— Vous voilà encore avec vos craintes, vos terreurs, vos angoisses. Mais pourquoi donc voulez-vous que je me chagrine quand je vois tout succéder au gré de mes désirs.

— Cela n'ira peut-être pas toujours ainsi. Il peut arriver des temps bien orageux : l'horizon est sombre et menaçant.

M. Brianchet leva les yeux. Ce mouvement fit sourire l'Américain.

— Et de quoi riez-vous donc, demanda M. Brianchet tout étonné.

— De ce que vous prenez dans leur acception

ordinaire des paroles que je n'ai employées que dans un sens figuré. Je vous parle de l'horizon politique, et vous regardez autour de vous comme si nous étions menacés de la pluie ou du vent.

Ce fut alors au tour du colon français de rire, et il rit aux éclats. Mais un coup de canon tiré à bord du vaisseau, et qui annonçait qu'on venait de jeter l'ancre, le rappela à ses premières pensées. Quelques instans après on vit une chaloupe chargée de monde s'approcher à force de rames de la côte, et nos deux amis pressèrent le pas pour arriver en même temps qu'elle à l'endroit où elle devait débarquer. Ils passèrent devant la *Grande batterie* qui défendait la pointe nord de la ville, et, descendant sur la grève, ils se mêlèrent dans la foule des curieux.

La chaloupe aborde; les passagers en sortent les uns après les autres, mais Augustin n'est point du nombre. M. Brianchet ne prend point d'informations; il demande un canot et, accompagné de M. Simpson, il se dirige vers le mouillage.

Arrivé au bas de l'échelle qui conduisait sur le pont du bâtiment, M. Brianchet voulait y monter; mais son ami, craignant quelque fâcheux accident, s'y opposa formellement. Force fut donc à M. Brianchet de se contenter d'appeler son cher Augustin.

A sa voix forte et que l'émotion rendait tremblante, répondit bientôt une voix plus douce, mais non moins émue, qui partait de l'intérieur.

— C'est lui ! s'écria M. Brianchet avec tous les transports d'une joie presque enfantine ; et , oubliant que sa taille actuelle lui interdisait ce genre d'exercice , il essaya de nouveau de grimper le long de l'échelle.

— Arrêtez donc ! dit l'Américain en retenant son compagnon ; modérez votre impétuosité. C'est Augustin que vous cherchez ; eh bien ! le voici. Retirez-vous afin qu'il puisse descendre et tomber dans vos bras.

A peine M. Brianchet eut-il reculé quelques pas , et au moment même où il levait les yeux pour voir si on ne l'avait pas trompé , il aperçut devant lui un grand et beau jeune homme qui lui sauta au cou en l'appelant son père.

— Tu veux donc m'étouffer , dit le colon , après avoir répondu aux embrassemens de son fils par des caresses également vives , mais laisse-moi te voir , laisse-moi te contempler à mon aise.

Et repoussant doucement Augustin des deux mains, il l'examina des pieds à la tête.

— Comme te voilà changé, mon cher enfant ! Comme te voilà devenu grand et fort ! Vraiment, si je n'avais reconnu ta voix, et si tes traits ne me rappelaient pas si bien ceux de ta mère, je pourrais douter que tu sois mon fils. Mais tu ne m'as pas encore dit comment s'est passé ton voyage.

— Fort heureusement, mon père, comme vous le voyez. Seulement je vous avoue que nous n'avions pas lieu d'être très rassurés avant-hier.

— Comment ! s'écria M. Brianchet, devenu tout-à-coup pâle, vous avez donc éprouvé quelque mauvais temps ?

— Oui, une bourrasque assez forte nous a secoués pendant une nuit entière.

En effet, plusieurs voiles étaient déchirées, quelques amures rompues, le mât de perroquet brisé, et les flancs du navire endommagés en beaucoup d'endroits.

— Pauvre enfant ! continua M. Brianchet, pendant que ses yeux se mouillaient de larmes ; si encore

je m'étais trouvé avec toi, j'aurais partagé les risques, et tu n'aurais pas craint de mourir avant d'avoir embrassé ton vieux père. Mais il faut que tu me racontes tout cela. Quand on est arrivé au port, on aime se rappeler les dangers que l'on a courus, la mort à laquelle on a échappé.

Augustin, pour ne pas affliger inutilement son père, aurait bien voulu passer sous silence ce malheureux épisode, mais il ne put parvenir à changer de conversation, et il se mit à raconter l'histoire de cette nuit qui avait failli être la dernière de sa vie.

Comme ce récit ne diffère qu'en bien peu de choses des récits de ce genre que nos lecteurs ont déjà eu occasion de rencontrer dans d'autres ouvrages, nous ne le rapporterons pas ici. Nous dirons seulement que pendant qu'Augustin parlait, M. Simpson, assis à l'écart avec les rameurs, avait les yeux continuellement fixés sur lui et l'écoutait avec les marques du plus vif intérêt. Il ne pouvait assez admirer la taille élevée du jeune homme, sa figure pleine de noblesse et de douceur, ses beaux yeux noirs qu'ombrageaient des sourcils de même couleur, sa bouche vermeille d'où s'échappait une voix harmonieuse, son front large et développé où respiraient tout à la fois la can-

deur de l'enfance et l'intelligence de l'âge mûr, et sa chevelure soyeuse qui se bouclait avec grace sur ses épaules.

— Que le ciel soit loué! s'écria M. Brianchet, en étreignant son fils dans ses bras, quand celui-ci eut achevé son récit. Tu m'es rendu, mon cher enfant, et tu ne me quitteras plus!

Puis remarquant M. Simpson :

— Eh! mon cher Augustin, dit-il, nous avons complètement oublié notre meilleur ami. C'est M. Simpson, dont je t'ai parlé plusieurs fois dans mes lettres.

En disant ces mots, il prit son fils par la main et le présenta à l'Américain qui l'embrassa affectueusement et le félicita de son heureux retour dans la colonie.

Cependant le temps s'écoulait sans que M. Brianchet songeât à retourner à terre, et il ne restait plus à bord du bâtiment que l'officier et les matelots chargés de veiller à sa garde.

— Ah! ça, mon cher Brianchet, dit M. Simpson, l'heure du dîner va bientôt sonner, et nous sommes encore ici, comme si nous y avons élu domicile. Il me semble que nous pourrions tout aussi bien causer en ville.

— Vous avez raison , répondit M. Brianchet ; je n'y pensais vraiment plus. Allons , Augustin , va au plus vite chercher tes effets. Quant à moi je t'attends ici.

— Vous n'avez donc plus envie de grimper ? demanda l'Américain.

— Et vous , vous ne rirez donc jamais qu'à mes dépens ? Au reste je n'ai aucune arme à vous opposer aujourd'hui ; vous pouvez faire de moi tout ce que bon vous semblera. Tu ne croirais pas, Augustin, que si j'écoutais M. Simpson , je serais aussi mince , aussi maigre que le manche de cette rame.

— Vous m'étonnez mon père.

— Figure-toi que mon ami voudrait que je visse tout en noir , qu'à défaut de soucis réels je m'en forgeasse d'imaginaires, et que dans la crainte qu'il ne m'arrive quelque malheur, je ne fermasse l'œil ni jour ni nuit. Parce qu'il plait aux Parisiens et à quelques écervelés de cette île de faire du bruit et de proclamer les *Droits de l'homme* , il s'imagine que la France va être inondée de sang , et que nous autres colons nous allons être étranglés par nos esclaves.

— Je pense , mon père , reprit Augustin , que ces



craintes sont loin d'être chimériques. M. Simpson n'est pas le seul que préoccupent ces sombres pensées. En France, les esprits les plus clairvoyans s'attendent à une catastrophe prochaine.

— Bah ! à chaque jour suffit son mal. Ne cherchons pas dans le sein de l'avenir des calamités qui n'existent pas, et jouissons du présent. Pour moi, je n'ai jamais tourmenté mon existence par de vaines alarmes, et certes je ne commencerai pas aujourd'hui : car c'est un beau jour que celui où un père revoit son enfant après une longue absence.

Augustin jeta un regard furtif à M. Simpson pour le prier de ne pas poursuivre cet entretien ; puis il monta à bord accompagné des matelots. Aussitôt que ses malles furent placées dans le canot, M. Brianchet commanda aux rameurs de reprendre le chemin du rivage.

En débarquant, le colon trouva plusieurs de ses amis qui l'attendaient pour le complimenter sur le retour de son fils que la plupart connaissaient déjà. Après quelques instans d'entretien avec eux, il entra dans la ville en donnant le bras à Augustin, et se dirigea vers la place d'armes où demeurait M. Moreau, chez lequel il avait l'habitude de s'arrêter toutes les fois qu'il venait au Cap.



Cette ville, appelée alors *le Cap Français*, aujourd'hui *le Cap Haïtien*, avait été fondée dans le xvii<sup>e</sup> siècle, et était la capitale de la partie française de S.<sup>t</sup>-Domingue. Située sur la côte septentrionale, et à l'entrée d'une vaste plaine traversée par des côteaux, elle possède un des ports les plus sûrs et les plus commodes de l'île. A l'époque de cette histoire, elle renfermait encore de beaux édifices, tels que le palais du gouverneur, le collège, les casernes, l'arsenal et deux hôpitaux. Sa population montait à douze mille âmes, et son commerce était le plus considérable des Antilles.

La plaine dans laquelle est situé le Cap se trouve à l'extrémité occidentale de cette immense étendue de terre à laquelle les conquérans avaient donné le nom de *Vega-Real* (plaine royale), et dont les trois quarts demeuraient encore en ce temps-là incultes entre les mains des Espagnols.

Les bornes que l'on donnait à la *Plaine du Cap* étaient à l'est, la rivière du *Massacre*, et à l'ouest, la rivière *Salée*, de sorte que sa longueur était d'environ vingt lieues et sa largeur de quatre. Au sud s'élève une chaîne de montagnes qui a en quelques endroits usqu'à huit lieues de profondeur. Ces montagnes sont couvertes de magnifiques forêts, où les plus beaux bois de construction, le chêne, le cèdre, le

pin et l'acajou semblent se disputer une place. Elles sont séparées les unes des autres par des vallées pittoresques au fond desquelles coulent mille ruisseaux qui les rendent aussi agréables que fertiles.

On comptait alors dans la Plaine douze paroisses situées à quelques lieues seulement de la mer pour la commodité des habitans, et occupées chacune par trois mille âmes au moins, y compris les esclaves.

La chaleur serait excessive pendant six mois de l'année dans la Plaine du Cap, comme dans la plupart des autres, si l'air n'y était souvent rafraîchi par la brise. Quant aux vallées qui séparent les montagnes limitrophes, on peut dire qu'elles jouissent d'un printemps et d'un automne perpétuels : car la terre y est constamment couverte des fleurs que produit la première de ces saisons, et des fruits qui conviennent à la seconde. Les nuits y sont plutôt froides que chaudes, et il faut se couvrir comme nous le faisons en France pendant l'hiver. Aussi les habitans de la Plaine n'ont-ils pas de remède plus assuré contre la langueur où l'excès de la chaleur les jette souvent, que d'aller respirer l'air pur des montagnes, et se désaltérer aux sources vives qui en jaillissent.

L'eau est la boisson ordinaire des nègres et des pauvres. Pour la conserver toujours fraîche, on la

renferme dans des vases faits d'une terre grossière et poreuse que l'on appelle *alcarazer*, et que l'on suspend dans un endroit exposé à un courant d'air. La nature spongieuse du vase permet à la masse liquide qui y est contenue de se vaporiser par tous les points de sa surface. Cette vaporisation, que favorise le courant d'air, ne peut se faire qu'aux dépens de la chaleur de l'eau, et celle-ci se refroidit bientôt de plusieurs degrés.

Les gens pauvres ont encore une grande ressource dans l'eau-de-vie que l'on tire de la canne à sucre et que tout le monde connaît en Europe sous le nom de *rhum*, ainsi que dans une espèce de limonade que les Anglais ont commencé les premiers à fabriquer, et qu'ils ont appelée *punch*.

Parmi les fruits qui croissent en abondance dans l'île, on distingue le coco, les dattes, l'ananas et la banane. La vigne, le grenadier et l'oranger qui y ont été transportés d'Europe réussissent aussi bien, ainsi que le fraisier et plusieurs espèces de melons.

La culture de l'indigo, qui faisait autrefois une des principales branches du commerce de la colonie, est tombée aujourd'hui en désuétude; mais en revanche les plantations de cannes à sucre, de café, de coton et de cacao y ont pris un développement prodigieux.

En 1789 on comptait dans la partie française seulement plus de huit cents plantations de cannes, trois mille de café et près de deux cents distilleries de rhum. Aussi cette même année, la plus prospère qu'ait jamais eue S.<sup>t</sup>-Domingue, le commerce français occupait sept cents navires montés par dix-huit mille marins.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire tous les souvenirs qui se pressèrent dans l'âme d'Augustin, quand il posa de nouveau son pied sur le sol qui l'avait vu naître, et quand il entra dans la ville où il avait si souvent accompagné ses parens. Son émotion était telle qu'il ne prenait pour ainsi dire aucune part à la conversation de son père et de M. Simpson, et qu'il ne répondait que par monosyllabes aux questions qui lui étaient directement adressées.

La maison de M. Moreau, comme nous l'avons dit plus haut, était située sur la place d'armes, grand carré de trois cents pieds de côté, et limitée au nord par une colline, la seule qui se trouvât dans l'intérieur de la ville. Presqu'en face de M. Moreau on voyait la grande église qui faisait le principal ornement de la place.

Augustin ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il pria son père d'y entrer un instant.

— Tu as raison , répondit le colon ; après les dangers auxquels tu as échappé , il est juste que nous rendions nos actions de grâces à la Providence , toi , pour t'avoir conservé la vie ; moi pour m'avoir conservé mon enfant.

Ils entrèrent donc tous les deux dans le temple pendant que M. Simpson allait annoncer leur arrivée à M. Moreau , et ils y demeurèrent près d'un quart d'heure absorbés dans ces douces pensées que la piété inspire toujours aux âmes sensibles et reconnaissantes.

Quand ils sortirent , ils aperçurent M. Moreau qui les attendait sur le seuil de sa porte. Il leur fit l'accueil le plus affectueux et les conduisit aussitôt dans la salle à manger où l'on venait de servir le repas.

— Vous devez être fatigué du biscuit et du bœuf salé , dit M. Moreau à Augustin , en le faisant asseoir à côté de lui ; mais voici des fruits , qui , je l'espère , vous en feront perdre le gout.

En effet à côté des viandes fraîches et des légumes verts qui couvraient la table , on voyait des corbeilles remplies de bananes , d'ananas et d'oranges , entremêlées de fleurs d'où s'échappaient les plus doux parfums.

Augustin n'avait encore rien pris de la journée; aussi son appétit était-il fortement aiguisé, et il fit honneur à l'hospitalité de l'ami de son père.

Après le dîner, M. Brianchet conduisit son fils au presbytère, dont l'enclos touchait à celui du collège, dans l'espoir d'y trouver l'abbé Richomme qui avait commencé l'éducation d'Augustin; mais l'abbé était absent et l'on ignorait l'époque de son retour.

Ils rentrèrent donc chez M. Moreau, pour y attendre que la plus forte chaleur se fût passée. Mais déjà le bruit de l'arrivée d'Augustin s'était répandu parmi ses jeunes amis, et un grand nombre d'entre eux s'étaient réunis dans le salon de M. Moreau pour le voir et l'embrasser. M. Brianchet y trouva aussi quelques-unes de ses connaissances, curieuses d'apprendre les nouvelles que son fils avait apportées de Paris. Mais le colon n'aimait pas s'occuper de politique, et comme pour raisonnablement empêcher les autres d'en parler, il prit le parti de se retirer pour aller causer avec son homme d'affaires.

Cependant l'effervescence des esprits, que la révolution française avait produite dans les colonies, était bien de nature à effrayer les hommes les moins timides et les plus insoucians.

A la nouvelle de la convocation des États-Généraux, les colons voulurent aussi avoir leurs assemblées et envoyer des députés à Paris. Un grand nombre de mulâtres de S.<sup>t</sup>-Domingue et des autres îles françaises résidaient alors dans la métropole. Quelques-uns y avaient été envoyés de bonne heure pour y faire leur éducation ; d'autres étaient des propriétaires, et des hommes de mérite. Entraînés par le mouvement général, ils avaient fini par partager la prévention que l'on nourrissait en France contre les colons, et s'étaient liés avec les membres de la société dite des *Amis des Noirs*, qui ne demandaient rien moins que l'entière abolition de la traite des nègres, et l'affranchissement immédiat de tous les esclaves.

L'article des *droits de l'homme*, qui déclare que *tous les hommes naissent et meurent libres et égaux en droits*, causa une fermentation générale à S.<sup>t</sup>-Domingue, et le désordre qui en résulta ne fit que s'accroître encore par le récit de tout ce qui se passait alors en France. Les mulâtres réclamèrent la possession des mêmes privilèges dont jouissaient les blancs, et prirent les armes pour appuyer leurs prétentions; mais ils furent bientôt accablés. La populace surtout était furieuse contre tous ceux qui avaient pris parti pour les hommes de couleur, et elle massacra Ferrand de Berrière qui exerçait la magistrature au Petit-Goave, malgré les efforts de la municipalité pour le défendre.



De leur côté les mulâtres jetèrent les hauts cris quand ils apprirent que l'Assemblée Nationale, dans la crainte que l'île se déclarât indépendante, avait prononcé qu'elle n'avait jamais eu l'intention de comprendre les colonies dans la constitution décrétée pour le royaume, et qu'elle ne voulait rien innover soit directement, soit indirectement, dans aucune des branches du commerce des colonies.

Les comités qui s'étaient formés dans différentes parties de l'île étaient loin d'être d'accord sur les mesures à prendre dans ces graves conjonctures ; aussi la guerre civile était-elle imminente, quand le gouverneur général, M. Peynier décréta la dissolution de l'Assemblée-Générale de S.<sup>t</sup>-Domingue, qu'il avait d'abord convoquée par ordre du roi. Il accusait les membres d'avoir conçu des projets d'indépendance et d'avoir voulu trahir leur patrie et leur souverain, et il chargea le chevalier Mauduit d'arrêter ceux qui faisaient partie du comité de la province de l'Ouest.

Mauduit, ayant appris qu'ils s'assemblaient à minuit, se présenta avec une centaine de soldats devant la salle des délibérations, mais il la trouva défendue par quatre cents gardes nationaux. Il s'en suivit un engagement qui coûta la vie à plusieurs des combattans, cependant Mauduit en sortit vainqueur,

emportant avec lui le drapeau national dont il s'était rendu maître.

L'Assemblée-Générale de S.<sup>t</sup>-Domingue , en apprenant cette attaque , exhorta les colons à défendre leurs représentans , tandis que de son côté , le gouverneur rassemblait des troupes et se préparait sérieusement à la guerre.

Tel était l'état des choses quand Augustin arriva à S.<sup>t</sup>-Domingue. Plus clairvoyant que son père , il s'attendait ainsi que M. Simpson à quelque grande catastrophe. D'ailleurs il avait assisté à quelques-unes des séances de la société des Amis des Noirs , et il se défiait de ces hommes irréfléchis qui prétendaient briser tout-à-coup les chaînes des nègres au risque de voir ceux-ci exercer envers leurs anciens maîtres les plus cruelles représailles.

— Eh bien avez-vous fini vos jérémiades ? cria M. Brianchet , en entrant brusquement dans le salon de M. Moreau où étaient réunis son fils et ses amis.

— Fasse le ciel qu'elles ne se réalisent pas ! répondit M. Simpson, Augustin nous a rapporté des choses qui devraient pourtant vous faire peur.

— En attendant que nous voyions éclater la tem-



pête qui, selon vous plane sur nos têtes, nous allons, si vous voulez, retourner chez nous : car voilà le soleil qui commence à baisser.

Puis avec ce sang froid que rien ne pouvait troubler, il commanda à ses esclaves de préparer les chevaux.

Un quart d'heure après, Augustin prit congé de ses amis, et suivant la grande rue, il sortit du Cap avec son père et M. Simpson.

L'air pur et frais de la campagne parut redonner à Augustin une si consolante avec son père de son père avait singulièrement abattu ; il respira plus librement, et put jouir, au moins en partie, des sites charmants qui s'offraient de tous côtés à sa vue.

La cheminée qu'il suivait était bordée à droite et à gauche par une haie de cactus à travers laquelle on voyait s'étendre au loin des plaines couvertes d'une végétation luxuriante, parsemées de bouquets d'arbres, et coupées par de nombreux ruisseaux. Sur les bords des ruisseaux volaient d'abattre des oiseaux



— Ça va, ça va, selon vous plans sur nos idées, nous allons  
si vous voulez, retourner chez nous : nous vous le  
solci doi commence à baisser.

— L'argument est abominable. L'  
est l'avis avec ce sang-froid que peut ne pouvant  
troubler, il commande à ses esclaves de préparer les  
chaises. Il y a de la dignité dans ces choses-là.

— Un quart d'heure après, Augustin prit congé de ses  
amis, et sortit la grande rue, le cœur du Cap avec  
son père et M. Simpson.

— M. Simpson, M. Simpson, M. Simpson, M. Simpson  
catastrophe. D'ailleurs il avait à peine à peine  
il le racontait à ses amis. Les amis de son père  
étaient au-dessus de tout reproche, et de tout reproche  
de voir ceux-ci exercer leurs droits sur les  
les plus cruelles représailles.

— En bien, avez-vous fini vos jérémiades ? cria  
M. Brianchet, en entrant brusquement dans la salle  
de M. Merreau où se réunissaient ses amis.

— Faites le ciel qu'il ne se passe rien de  
M. Simpson. Auguste nous a rapporté des choses  
qui devraient pourtant vous faire peur.

— En attendant que nous voyions ce que...

## II

L'air pur et frais de la campagne parut ranimer Augustin que sa conversation avec les amis de son père avait singulièrement abattu ; il respira plus librement, et put jouir, sinon entièrement, du moins en partie, des sites charmans qui s'offraient de tous côtés à sa vue.

Le chemin qu'il suivait était bordé à droite et à gauche par une haie de citronniers à travers laquelle on voyait s'étendre au loin des plaines couvertes d'une végétation luxuriante, parsemées de bouquets d'arbres, et coupées par de nombreux courans d'eau. Sur les bords des ruisseaux venaient s'abattre des oiseaux

aussi remarquables par la richesse de leur plumage que par la variété de leur forme et de leur grosseur. A côté du silencieux pélican voltigeait le perroquet babillard, et au milieu des papillons aux ailes de nacre et d'azur bourdonnait le joli petit colibri, qui ne leur cédaient, ni pour l'élégance de la taille, ni pour l'éclat des couleurs, ni pour la rapidité des mouvemens.

Comme nos trois amis passaient devant l'hôpital de la charité, Augustin demanda à y entrer : il se rappelait qu'encore enfant, il y était venu souvent avec sa mère porter des secours aux malheureux qui y étaient renfermés ; mais il se faisait déjà tard et M. Brianchet pria son fils d'attendre à un autre moment. On continua donc de marcher ; et déjà le crépuscule avait remplacé le jour, quand on entra dans une vallée spacieuse située entre deux chaînes de montagnes, dont les sommets conservaient encore quelque teinte des derniers rayons du soleil.

Là s'élevaient les habitations de M. Simpson et de M. Brianchet, séparées par un ruisseau large, mais peu profond, qui servait aux besoins de l'un et de l'autre.

A l'entrée de l'avenue qui conduisait à la demeure

du colon français, celui-ci rencontra son intendant qui s'y promenait d'un air pensif et rêveur.

Pernetti, ainsi s'appelait l'intendant, était né dans les montagnes de la Calabre; il était arrivé à S.<sup>t</sup>-Domingue sur un vaisseau négrier, et avait offert ses services à M. Brianchet. M. Simpson, qui avait le secret de connaître les hommes par les traits du visage et par leurs manières, engagea en vain son ami à se défier de cet homme. M. Brianchet se laissa gagner par l'air hypocrite de Pernetti, et lui donna un emploi secondaire dans son établissement quelques mois seulement après le départ d'Augustin pour la France.

Cependant il ne fallait pas être profond physionomiste pour deviner le caractère de Pernetti. Son front bas et saillant, ses yeux enfoncés profondément dans leurs orbites, ses lèvres pincées, que contractait souvent un sourire arrogant et moqueur, ses gestes brusques et violens, sa parole saccadée, tout en lui dévoilait un naturel méchant et cruel.

M. Moreau s'unit à M. Simpson pour représenter à leur ami combien il était imprudent d'accorder sa confiance à un aventurier comme Pernetti; l'honnête colon ne pouvait croire à la méchanceté d'autrui, et rien ne put le faire revenir de l'opinion avantageuse qu'il s'était formée de l'Italien. Bien plus, touché du

zèle que celui-ci montrait dans l'accomplissement de ses moindres devoirs, il finit par lui confier presque toute l'administration des affaires et particulièrement la police des nègres.

— Il faut du caractère, disait à ce sujet le colon à ses amis, il faut même parfois déployer une sévérité dont je suis incapable, quand on veut se faire obéir des esclaves. En prenant Pernetti pour me remplacer, je puis dire que j'ai trouvé l'homme qu'il me fallait. Aussi je me repose entièrement sur lui avec la certitude qu'il n'abusera pas du pouvoir que je lui ai donné.

Pernetti cependant n'en abusait que trop. Détestant toute la race noire moins par orgueil que par une espèce d'instinct qu'il partageait avec les bêtes féroces, il maltraitait les esclaves de son maître avec une cruauté raffinée. Au lieu de les plaindre, au lieu d'alléger le joug qui les tenait courbés sous sa main, il se plaisait à le rendre encore plus lourd, en les accablant de travaux au-dessus de leurs forces, et leur infligeant pour les moindres fautes les plus atroces châtimens. Quand un nègre osait porter ses plaintes à M. Brianchet, celui-ci priait bien Pernetti, car il ne commandait plus, de modérer un peu sa sévérité; mais Pernetti ne manquait jamais de se rejeter sur la nécessité du fouet si l'on voulait obtenir



quelque chose de ces brutes, et il n'en devenait que plus dur envers les malheureux soumis à son odieuse tyrannie.

Au moment où le fils de M. Brianchet entra dans la cour qui entourait la demeure paternelle, il entendit tout-à-coup partir du côté des cases des nègres un chant triste et lugubre.

— Entendez-vous, mon père? dit Augustin en s'arrêtant et retenant sa respiration.

— Oui... Eh bien! cela t'étonne? Mais tous les soirs les nègres font entendre à peu près le même air.

— Le même? reprit tristement Augustin. Ce n'est du moins plus celui que j'entendais quand je me promenais le soir avec ma mère aux environs. L'air que nous entendons annonce tout autre chose que la gaieté.

— Vous avez oublié sans doute, monsieur, dit Perneti, qui n'avait pas encore adressé la parole au jeune homme, que chez les nègres, le chant est l'expression de la gaieté comme de la tristesse, et qu'il faut avoir vécu longtemps avec eux pour distinguer les accens de l'allégresse de ceux de la douleur. Je ne soutiendrai pas que ceux que vous entendez actuelle-

ment annoncent la joie; mais vous vous trompez si vous les prenez pour l'indice du mécontentement ou de l'affliction.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Augustin, si je persiste dans mon opinion : je me rappelle très bien avoir entendu ce même air, non pas dans notre maison, mais dans une autre, et je n'ai point oublié qu'alors ma mère me fit connaître la différence dont vous venez de parler.

Pernetti ne répliqua point; mais au même instant deux esclaves sortirent de la maison avec des flambeaux, et Augustin, en jetant les yeux sur le visage de l'intendant, le vit couvert de cette rougeur livide qui révèle la colère et le dépit.

— Cet homme ne me plaît pas, dit-il à voix basse à M. Simpson; son regard a quelque chose de dur et de farouche.

— Chut! répondit l'Américain sur le même ton; nous causerons de cela plus tard.

Puis, élevant la voix, il souhaite une bonne nuit à M. Brianchet et à son fils, et, sortant par une porte de derrière, il traversa le pont qui joignait les deux habitations, et rentra chez lui.

Quand Augustin mit le pied dans la salle de réception, où son père l'avait conduit en arrivant, il parut frappé de la richesse avec laquelle elle était ornée.

— Tu vois, mon fils, dit M. Brianchet en se frottant les mains avec une douce satisfaction, que tu n'hériteras pas d'un père qui n'a rien.... Mais pourquoi donc es-tu si triste? Au lieu de te réjouir avec moi de ton retour, tu sembles avoir envie de pleurer.

— Pardonnez-moi, mon père, répondit le jeune homme d'une voix embarrassée, si la fatigue et les émotions de la journée ne me permettent pas de vous exprimer combien je suis heureux de....

— Bien! bien! j'espère que quand tu te seras reposé, tu seras moins taciturne. Je voudrais parier que c'est ce maudit chant des nègres qui est cause de tout cela. As-tu besoin de quelque nourriture?

— J'ai plutôt besoin de repos; et si vous permettez, je vais me retirer dans ma chambre à coucher.

— Va, mon enfant, tu y trouveras le vieux François pour te servir.

François était, si l'on peut se servir de ce terme, le doyen des esclaves de M. Brianchet. Il avait vu

naître Augustin et l'avait souvent bercé dans ses bras quand il n'était encore qu'un faible enfant. Arrivé à l'âge où les sentimens commencent à se développer, Augustin avait conçu pour le nègre une affection égale à celle qu'il portait à sa nourrice.

— Te voilà, mon bon ami ! dit le jeune homme en présentant sa main à l'esclave, qui la baisa avec respect. A peine t'ai-je reconnu ; tu as bien changé.

— Je pourrais vous en dire autant, mon jeune maître, répondit François, en ouvrant la porte de la chambre devant laquelle il l'attendait ; mais que voulez-vous ? Je me fais vieux : il est temps que je cède ma place à un autre, et que j'aie rejoindre ma femme.

— Ta femme est donc morte ?

— Hélas ! oui : il y a déjà trois ans de cela.

— Et de quelle mort ?

Le vieux nègre jeta autour de lui un regard inquiet, pour s'assurer que personne ne l'écoutait, et, étant entré dans la chambre avec Augustin, il en ferma soigneusement la porte.



— Ce que je n'oserais dire à qui que ce soit, poursuivit l'esclave à demi-voix, je vous le dirai : car je sais que votre cœur, comme celui de votre bonne mère, a toujours été compatissant à nos peines. Un jour ma pauvre femme eut le malheur de laisser tomber un vase de prix que notre intendant l'avait chargée de porter d'une chambre à une autre, M. Pernetti la fit fouetter jusqu'au sang. Ses blessures, et encore plus le chagrin qu'elle éprouvait d'avoir subi, pour une faute involontaire, un ehâtiment si ignominieux, minèrent sa santé qui jusqu'alors avait résisté aux plus grandes fatigues, et elle ne tarda pas à succomber.

Ici le nègre s'arrêta et un torrent de larmes, qu'il s'efforça en vain de retenir, s'échappa de ses yeux.

Augustin voulut lui adresser des paroles de consolation ; il n'en eut pas la force. Pendant qu'il regardait avec un sentiment indicible de pitié le malheureux, qui, debout devant lui, se couvrait la figure de ses mains pour cacher sa douleur, il entendit les mêmes sons plaintifs qui l'avaient frappé à son entrée dans la maison paternelle. Il s'approcha de la croisée, et écouta.

— Ce chant-là annonce tout autre chose que la



résignation , se dit-il en lui-même , il m'afflige et me fait peur.

Il allait retourner auprès de François qui se tenait encore immobile près de la porte , quand tout-à-coup il entendit une voix dure et grossière qu'il reconnut pour celle de Pernetti. Au chant des nègres succédèrent plusieurs coups de fouet accompagnés de jurmens et suivis de sourds gémissemens ; et tout rentra dans le silence.

— As-tu entendu , François ? demanda Augustin au nègre qui s'essuyait les yeux avec un pan de sa jaquette.

— Oui , mon maître. Vous savez sans doute ce que cela signifie.

— Je le devine assez. Mais , patience , mon ami. Un jour viendra où l'on entendra de nouveau le chant qui flattait si agréablement les oreilles de ma bonne mère , quand elle visitait les cases et consolait ceux d'entre vous qui étaient souffrans ou affligés.

— Je n'ose l'espérer , reprit tristement le nègre. Je sais que M. Simpson a fait tout ce qu'il a pu pour engager votre père à renvoyer M. Pernetti.

— Je serai peut-être plus heureux que M. Simpson. Va te reposer, mon ami; je puis me passer de tes services. Demain nous reprendrons cet entretien et nous verrons ce qu'il y a à faire.

Plein des sombres pensées, que les nouvelles qu'il venait d'apprendre avait éveillées dans son âme, Augustin se coucha; mais il fut longtemps sans pouvoir fermer l'œil. A la fin cependant la fatigue prit le dessus, et il s'endormit d'un profond sommeil.

Quand il rouvrit les yeux, le soleil était levé depuis deux heures. Il aperçut François qui, assis au pied du lit attendait son réveil. L'esclave sortit et un instant après arriva M. Brianchet.

— Eh bien! mon enfant, te voilà donc réveillé? dit l'heureux père en embrassant son fils, comment as-tu passé la nuit? Il paraît que le chant de hier soir ne t'a pas empêché de dormir.

— Je crains que d'autres que moi n'aient pu jouir du même repos.

— Et qui te fait supposer cela?

— Des coups que j'ai entendus très distinctement de ma fenêtre, et qui sans doute ont été donnés à

cause de moi. M. Pernetti n'aura pas voulu que le chant des nègres troublât mon sommeil.

— Est-il donc vrai que tu as pris Pernetti en grippe? A la manière dont tu lui as répondu hier, il m'a semblé que sa figure ne te revenait pas.

— J'en conviens.

— Comment, il te déplait parce qu'il a un air tant soit peu sévère; mais réfléchis donc que pour imposer aux esclaves, il faut savoir les regarder en face, et que pour s'en faire obéir, il faut employer un langage différent de celui de la douceur.

— Je ne me rappelle pas en avoir entendu un autre sortir de votre bouche.

— Je ne dirai pas le contraire; mais c'est précisément parce que je me sens trop faible que j'ai pris un homme d'un caractère ferme qui commande le respect.

— Je sais qu'il faut de la fermeté de caractère; cependant il me semble que si jamais les malheureux dont nous exploitons la sueur ont des droits aux égards que mérite tout homme créé à l'image de la divinité, c'est particulièrement aujourd'hui, où les



idées de liberté, bien ou mal entendues, fermentent dans toutes les têtes, et où les plus terribles réactions sont à craindre.

— Bah ! répliqua M. de Brianchet avec un peu d'humeur, tu crois donc aussi que parce qu'un petit nombre d'écervelés de cette île courent après des chimères qu'il leur serait même difficile de définir, tant les opinions diffèrent entre elles, c'en est fait de nous, et que nous allons tous expirer sous les coups de nos esclaves ?

— Du moins les nègres demanderont les mêmes privilèges que réclament aujourd'hui les mulâtres; et s'ils ne peuvent les obtenir que par la violence, n'est-on pas en droit de craindre qu'ils ne se portent aux derniers excès.

— Billevesées que tout cela ! nous serons toujours assez forts pour soumettre nos esclaves, s'il leur prend envie de secouer le joug. Mais laissons de côté cette discussion, je t'en prie, et sois persuadé qu'en donnant ma confiance à l'homme qui te déplaît tant, je n'ai pas agi en étourdi. Pernetti m'a sauvé de la ruine, c'est à lui que je dois la prospérité toujours croissante de mon industrie. Bon nombre de mes esclaves avaient essayé de faire les mutins, Pernetti les a fait rentrer dans le devoir, et depuis cette

époque je n'ai plus eu à me plaindre de la moindre tentative de rébellion.

— Vous n'avez pas oublié, mon père, reprit Augustin, que du temps de ma mère, vos esclaves passaient pour être les plus soumis, les plus résignés, j'oserai même dire, les plus heureux de la colonie.

— Non, je ne l'ai pas oublié; mais aussi ta mère était une sainte; elle avait un talent que je n'ai point, celui de se faire aimer et respecter de tous ceux qui l'approchaient. D'ailleurs les temps ont bien changé; les folles utopies d'égalité et de liberté, que les beaux esprits de Paris ont mises en vogue, ont tourné la tête à beaucoup d'ignorans, et déjà nos esclaves attendent leur affranchissement comme les Juifs leur Messie. Ce n'est plus par des paroles de douceur mais par un langage ferme et appuyé au besoin de quelque bonne correction que l'on peut se faire obéir.

— Êtes-vous sûr, mon père, que votre intendant dans les punitions qu'il inflige, se conforme toujours aux lois de l'humanité, aux préceptes de la charité chrétienne? Ne doit-on pas le considérer comme le meurtrier, d'une de vos esclaves les plus dévouées, de la femme de François?

— Si elle est morte, c'est que son heure était venue. Moi aussi je mourrai un jour.

Le ton chagrin qui accompagnait ces dernières paroles convainquit Augustin que le moment n'était pas encore arrivé de désabuser son père sur le compte de Perneti.

— Pardonnez-moi, mon père, continua-t-il après une courte pause, si je vous ai fait de la peine en vous exprimant trop franchement ma pensée.

— Je ne t'en veux pas pour cela, Augustin ; tu arrives d'une ville où l'on s'imagine que les nègres des colonies sont les êtres les plus malheureux du monde, parce qu'ils sont privés de leur liberté ; mais de quel bonheur jouissaient-ils donc autrefois dans leurs huttes, où ils s'égorgeaient les uns les autres, et où, ignorant le vrai Dieu, dont nous leur donnons la connaissance, ils offraient leurs hommages à d'ignobles fétiches ? Sans doute nous les traitons quelquefois avec une sévérité contre laquelle se révolterait un blanc, mais un enfant en est-il plus à plaindre parce qu'il est châtié de temps en temps par son père ? et que sont les nègres, sinon des enfans sur lesquels il faut tenir continuellement la verge levée pour les maintenir dans la subordination ?

Il était évident, d'après ces paroles, que M. Brianchet, en donnant à Perneti la conduite des nègres, n'avait pas eu l'intention d'imposer à ceux-ci un maître qui les tyrannisât à plaisir, et qu'il considérait les châtimens qu'infligeait son intendant comme légitimés par la nécessité. Augustin savait encore que le cœur de son père saignait à la vue de la moindre douleur qu'éprouvaient ses semblables et qu'il n'avait jamais voulu être témoin de la correction même la plus légère qu'avaient mérité les nègres indociles ou paresseux.

— Mon cher Augustin, poursuit M. Brianchet, n'écoute pas toujours les plaintes de François; il est devenu tant soit peu morose, comme le sont généralement les hommes de son âge. Du reste c'est un bon serviteur, dont j'ai toujours été content. Mais en voilà assez sur ce sujet; l'appétit ne doit pas te manquer, et le déjeuner nous attend.

Augustin suivit son père dans une pièce élégamment ornée et qui donnait de plein pied sur un petit parc d'un aspect tout à fait pittoresque. Ce parc, arrosé par une source d'eau fraîche et limpide, renfermait les plus beaux arbustes des Antilles, et sous leurs larges feuilles on voyait briller les couleurs éclatantes de mille fleurs dont le parfum embaumait tous les environs.

Augustin admirait avec un singulier plaisir ce lieu charmant, quand il aperçut deux négresses occupées à arroser les plantes et à en retrancher les feuilles mortes qui pouvaient nuire à leur beauté. La figure sombre et triste de ces femmes affligea le cœur du jeune homme ; il en détourna les yeux et rentra dans la chambre où Perneti venait d'arriver.

Malgré la répugnance qu'il éprouvait pour l'instant, Augustin reçut son salut avec politesse et, s'asseyant entre lui et M. Brianchet à la table où l'on avait servi le déjeuner, il prit part à la conversation sans que sa physionomie décélât un instant le chagrin dont il ne pouvait se défendre.

Après qu'on eût desservi, Augustin se leva pour aller visiter les différens bâtimens qui faisaient partie de la propriété de son père, les moulins à sucre, les ateliers et les cases des nègres.

La maison qu'habitait M. Brianchet ne présentait rien de particulier. Élevée sur des piliers, comme la plupart des maisons des planteurs, elle consistait en une longue galerie en bois terminée aux extrémités par deux pièces carrées, et de chaque côté de laquelle se trouvaient les chambres à coucher, quelques cabinets à provision et la salle d'attente.

La première chambre qu'Augustin voulut visiter, était celle qu'occupait autrefois sa mère. Rien n'y avait été changé, de sorte qu'elle se trouvait encore dans le même état où la mort de M.<sup>me</sup> Brianchet l'avait laissée. A la vue de ces restes si chers à son cœur, Augustin ne put contenir ses larmes; puis s'agenouillant sur le prie-dieu qui avait servi à sa mère, il pria longtemps pour le repos de celle qu'il ne devait plus revoir dans ce monde. M. Brianchet fit d'inutiles efforts pour consoler son fils, il finit par pleurer comme lui; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'arracher hors de ce lieu qui leur rappelait à tous deux de si tristes souvenirs.

Ils se dirigèrent ensuite vers les cases des nègres, dont l'emplacement était séparé par un mur très élevé, de la forêt qui entourait une partie de la plantation. Ces cases consistaient presque toutes en deux pièces, l'une destinée à servir de cuisine, et l'autre de chambre à coucher. Elles étaient encore garnies des chaises, des tables et des ustensiles nécessaires à un ménage, que Madame Brianchet avait donnés aux esclaves, mais ce mobilier était dans le plus triste état. Les couvertures des lits étaient usées ou déchirées, et à cette propreté tant vantée qui distinguait autrefois les cases de M. Brianchet parmi celles de tous les autres colons, avait succédé une saleté qui soulevait le cœur.



En dépit de la résolution qu'avait prise Augustin de ne plus rien dire à son père qui fût capable de le mortifier , le jeune homme ne put contenir une exclamation de surprise et de dégoût à la vue de ce hideux spectacle.

— Il paraît que tu n'aimes pas voir cela , lui dit M. Brianchet ; moi-même je ne viens jamais dans ce quartier sans ressentir un véritable malaise , et sans regretter parfois la perte de celle qui avait introduit ici un ordre si admirable. Mais les circonstances ne sont plus les mêmes ; les esclaves deviennent de plus en plus mutins , et si l'on continuait de les traiter comme les traitait ta mère , ils se croiraient les maîtres. C'est ce que me répète tous les jours Perneti.

— M. Perneti se trompe , ou il veut vous tromper. En vous faisant perdre l'affection de vos esclaves , il vous expose à tout ce que la haine et la vengeance sont capables de leur inspirer.

M. Brianchet ne répliqua point. Il se hâta de sortir de l'enclos et conduisit son fils au moulin où l'on broyait les cannes à sucre pour en extraire le jus.

Ces moulins ressemblent assez à nos moulins à l'huile , avec cette différence qu'au lieu d'une meule qui roule sur un plateau , ce sont trois cylindres



cannelés, placés verticalement et tournant l'un sur l'autre, ainsi que les cylindres d'un laminoir. Une meule fait mouvoir le cylindre du milieu qui entraîne les deux autres dans sa rotation. Les cannes après avoir passé deux fois entre les cylindres, sont portées au séchoir pour servir plus tard à alimenter le feu des chaudières.

Les chaudières occupent un bâtiment séparé ; on en distingue de trois espèces. La première reçoit le *vesou*, c'est le nom qu'on a donné au jus de canne, aussitôt après son extraction, et quand le *vesou* y a été concentré à un certain degré, on le fait passer dans la seconde chaudière, puis dans la troisième, où il est réduit à l'état de sirop épais.

Arrivé à ce point, le jus est versé dans des rafraîchissoirs, vases larges et peu profonds, où il se prend en masse dure, tandis que la partie liquide, autrement dit la *mélasse*, filtre à travers les trous pratiqués dans le fond. On casse ensuite ce sucre encore brut en morceaux que l'on serre dans des *boucauts* ou grosses barriques. Là, il se dégage de tout le liquide qu'il renferme encore, et on le livre enfin aux raffineurs.

De l'atelier, Augustin passa dans les magasins où l'on renfermait les récoltes en attendant qu'on les



soumit aux manipulations dont nous venons de parler, et où se trouvait une cuve énorme qui pouvait contenir jusqu'à cent hectolitres de mélasse. Il visita ensuite la distillerie, l'infirmerie des nègres, les ateliers des ouvriers forgerons, tonneliers et charpentiers, et enfin la maison des surveillans et autres habitans blancs employés dans la plantation.

M. Brianchet, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était l'un des plus riches planteurs de S.<sup>t</sup>-Domingue. Ses propriétés s'étendaient sur une vaste étendue de terrain. Il avait près de deux cents nègres, et plus de cent bêtes de somme ou de labour. Aussi retirait-il de son industrie un revenu annuel d'environ cinquante mille livres \*.

Ces détails, que M. Brianchet développait avec cette secrète complaisance qui est presque toujours inséparable du succès, furent accueillis assez froidement par Augustin. Une pensée d'une plus haute

\* Ce fut en 1643 que les Anglais commencèrent à la Barbade la culture de la canne, et les Français débutèrent à la Guadeloupe en 1648. Au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, l'exportation du sucre des Antilles anglaises seules montait à 37 millions de kilog. ; et ce chiffre, quelque fort qu'il soit, n'est encore que le cinquième du chiffre actuel.

D'après des relevés dignes de foi, la consommation annuelle

portée le préoccupait. Au milieu de toutes ces richesses, il voyait des malheureux courbés sous le fouet d'un barbare intendant, et condamnés à féconder par leurs larmes, non moins que par leur sueur, le sol qu'ils cultivaient.

de sucre en ce moment est de 2 milliards 800 millions de kilog. Sur cette quantité, un habitant de Cuba consomme, par an, 28 kil. ; — un Anglais, 10 kil.  $\frac{1}{2}$  ; — un Hollandais et un Américain (et un), 7 kil.  $\frac{1}{4}$  ; — un Français, 3 kil.  $\frac{1}{4}$  ; — un Allemand, 2 kil. ; un Espagnol, 1 kil.  $\frac{3}{4}$  ; — et un Russe, moins de  $\frac{1}{2}$  kil.

voire même. Je me suis efforcé, mais en vain, d'éclaircir M. Brianchet sur le compte de Permetti; mais jamais voulu m'écouter; lors même que je cherchais à l'égarer par la crainte d'une révolte à Madagascar. On ne peut refuser à cet homme un esprit excellent; mais c'est précisément parce qu'il a un cœur bon et généreux, que ses idées sont à la merci d'un petit tyran. N'ayant pas la force de vaincre les larmes que les malheureux attachent souvent à leurs yeux, il s'éloigne lorsqu'il s'agit de les plaindre, et il ignore ainsi les tortures qu'on leur fait subir.

### III

Dans la soirée du même jour, Augustin alla faire une visite à M. Simpson. Il le trouva seul de l'autre côté du ruisseau qui servait de limite commune aux deux habitations. Après s'être entretenu quelque temps avec lui de choses indifférentes, il lui rappela le chant des nègres de la veille et lui demanda s'il était permis de le prendre pour l'expression de sentimens que la crainte empêchait de manifester d'une manière plus précise.

— Oui, monsieur, répondit l'Américain. Vos esclaves ne sont plus ce qu'ils étaient du temps de

votre mère. Je me suis efforcé , mais en vain , d'éclairer M. Brianchet sur le compte de Perneti ; il n'a jamais voulu m'écouter , lors même que je cherchais à l'effrayer par la crainte d'une révolte à main armée. On ne peut refuser à votre père un cœur excellent , mais c'est précisément parce qu'il a un cœur bon et généreux , que ses nègres sont à la merci d'un petit tyran. N'ayant pas la force de voir couler les larmes que la moindre douleur arrache souvent des yeux de ces malheureux , il s'éloigne lorsqu'il s'agit de les châtier , et il ignore ainsi les tortures qu'on leur fait subir.

— Et vos représentations ont été sans résultat ?

— Le zèle dont Perneti fait preuve dans la gestion des affaires , et l'état de plus en plus florissant de la plantation , après qu'elle a été si près de sa ruine par suite de la mort de votre mère , ont frappé votre père d'un aveuglement dont il sera difficile de le guérir. Comme il considère le présent avec bonheur , ainsi il considère l'avenir avec le plus grand calme , et il ne craint pas que le chant de ses esclaves qu'il ne veut point comprendre , se change un jour en des cris de guerre et de vengeance.

— Et que me conseillez-vous de faire pour pré-

venir ces malheurs que je redoute comme vous , après ce que j'ai vu en France ?

— Je n'oserais vous donner d'autre conseil que celui que vous a inspiré déjà l'amour de vos semblables , joint au respect que vous devez à l'auteur de vos jours. Vous ne pouvez combattre Pernetti en face : car il est soutenu par votre père ; mais vous pouvez , à l'exemple de votre mère , soulager bien des douleurs et essuyer bien des larmes par l'intérêt que vous prendrez au sort de vos esclaves.

— Telle a été aussi ma pensée , après mon dernier entretien avec mon père , et , en prenant la résolution de marcher sur les traces de celle que vous me proposez pour modèle , j'ai osé espérer que vous voudriez bien me seconder.

M. Simpson promit à Augustin de l'aider de toutes ses forces dans le généreux projet qu'il avait formé ; et il lui donna aussitôt les conseils les plus judicieux sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de son père et de Pernetti.

Quand Augustin rentra chez lui , M. Brianchet ne fut pas peu surpris de le voir plus gai qu'il ne l'avait encore vu depuis son retour. Il s'en félicita intérieurement , car il avait craint d'abord que son fils ne

tombât dans ce sombre abattement auquel étaient sujets les étrangers dans les premiers temps de leur séjour à S.<sup>t</sup>-Domingue.

Cependant au souper il remarqua dans Augustin le même éloignement pour Perneti, et dans celui-ci la même réserve envers le jeune homme. Pour faciliter le rapprochement qu'il méditait, il imagina de les mettre en relation l'un avec l'autre.

— Tous les deux sont doués des meilleures qualités, se dit le colon à lui-même; s'ils ne se sont pas appréciés jusqu'ici, c'est faute de se bien connaître. Une fois qu'ils se connaîtront, leurs préventions ne tarderont pas à se dissiper, et ils se rendront mutuellement justice.

M. Brianchet résolut donc de profiter du prochain voyage de Perneti au Cap, et de lui donner Augustin pour compagnon. La proposition qu'il en fit sur-le-champ à son fils, ne parut pas faire plaisir au jeune homme; toutefois, il ne trouva en lui aucune résistance, et il fut décidé que le voyage en question se ferait dès le lendemain.

Augustin se voyant seul avec Perneti, s'efforça de lui faire bonne mine. Comme il lui tardait en effet de sonder ce caractère, qui jusqu'alors ne lui avait

inspiré que du dégoût, il se flattait que sa franchise serait payée de retour, et qu'à force d'avances il déterminerait l'intendant à lui laisser voir le fond de son cœur.

Mais Pernetti était aussi rusé que méchant. Dès le premier jour il avait reconnu dans Augustin un adversaire, et un adversaire d'autant plus à redouter que l'affection de M. Brianchet pour son fils était plus forte. Il eut donc garde de se démasquer aux yeux du jeune homme, et pendant tout le trajet de la plantation au Cap, il ne dit pas une parole qui pût le trahir. Il ne parvint toutefois pas à tromper l'esprit clairvoyant d'Augustin, qui ne vit plus en lui qu'un vil hypocrite, et qui, s'il n'avait imposé silence à son ressentiment, lui aurait reproché en face sa fausseté et sa méchanceté.

A peine furent-ils arrivés au Cap, que le capitaine Léonardo, venait d'arriver en rade avec une riche cargaison de nègres. Ce fut un motif suffisant pour l'intendant d'expédier promptement les affaires qui l'amenaient au Cap. Aussi dès qu'elles furent terminées, il se rendit au port sans même laisser à Augustin le temps d'aller saluer M. Moreau.

Une affluence encore plus nombreuse que celle qu'Augustin avait rencontrée à son arrivée dans l'île,

obstruait les rues qui conduisaient au rivage. On voyait des mulâtres et quelques blancs courir çà et là cherchant à ameuter la populace afin de s'opposer à la vente des nègres qu'on venait d'amener. — Liberté! Liberté! criaient-ils, plus d'esclavage! les droits de l'homme sont aussi les droits des noirs. — Cependant leurs cris restèrent sans effet : les propriétaires étaient trop intéressés à la conservation de leurs privilèges ; et ceux des blancs que le besoin de gagner leur vie avait forcés de renoncer à leur indépendance, craignaient autant que leurs maîtres la réaction qui suivrait la mise en liberté des nègres.

Augustin remarqua avec peine que Perneti au lieu de marcher la tête haute, cherchait à percer la foule sans être aperçu. Tout-à-coup l'intendant s'arrêta et chancela, et l'on vit un nègre se sauver à toutes jambes et disparaître au coin d'une rue.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria Augustin en s'approchant de Perneti, et voyant le sang couler de la manche de son habit.

— Ce n'est rien, répondit Perneti, avec une indifférence affectée. C'est sans doute un de nos nègres





marrons (\*) qui aura voulu se venger par un coup de poignard de quelques coups de fouet que je lui ai fait appliquer.

Ainsi que le disait l'intendant, la blessure qu'il venait de recevoir n'avait aucune gravité; il en fut quitte pour faire panser son bras et changer de linge. Cependant une pâleur livide couvrait son visage, et il ne fut pas difficile à son compagnon de deviner les mouvemens de colère et de vengeance qui grondaient dans son cœur.

— Mais pourquoi, demanda Augustin, n'avez-vous pas appelé aussitôt du secours et fait arrêter l'assassin.

— Parce que la chose était impossible. Ces coquins ont des cachettes que nul ne connaît; et peut-être, au lieu de courir après le meurtrier, la populace aurait tourné sa fureur contre nous et nous aurait fait un mauvais parti. Mais ce qui est différé n'est point perdu. Je retrouverai ce misérable et alors malheur à lui!

\* On appelle nègres *marrons* ceux qui dans les colonies parviennent à s'échapper, et vivent ensuite de maraude dans les lieux déserts et escarpés.

En disant ces mots Perneti devint encore plus pâle; ses lèvres tremblaient, et de ses yeux noirs semblaient jaillir des éclairs. Au même instant Augustin crut entendre un sourd gémissement; il tourna la tête et aperçut une femme qui les regardait avec un mélange de tristesse et de crainte. Il ne dit rien, mais, étant sorti avec Perneti de la maison où celui-ci avait fait bander son bras, il rentra sous prétexte de reprendre son mouchoir qu'il avait oublié, et, tirant à l'écart la femme dont il avait entendu le gémissement, il lui demanda la cause du trouble qu'elle avait éprouvé en la présence de son compagnon.

— Permettez-moi, monsieur, dit la femme, de vous adresser d'abord moi-même une question : n'êtes-vous pas le fils de M. Brianchet ?

Augustin fit un signe de tête affirmatif.

— S'il en est ainsi, monsieur, continua-t-elle je puis m'ouvrir à vous sans crainte : car vous devez ressembler à madame votre mère par le caractère, comme vous lui ressemblez par la voix et les traits du visage. M. Perneti ne s'est point trompé; l'auteur de l'assassinat était autrefois l'enfant gâté de Madame Brianchet.

— Christophe ?

— Lui-même. Entré fort jeune dans votre maison , il avait captivé l'affection de votre mère par ses manières douces et aimables , et elle le fit élever avec une tendresse toute maternelle. Mais M. Perneti ne crut pas devoir continuer ces bons traitemens ; il poursuivit le jeune homme de sa haine et le força par sa cruauté à se sauver de chez votre père et à se joindre à d'autres nègres marrons qui ont choisi leur retraite dans les montagnes de l'intérieur de l'île. De temps en temps Christophe se hasardait à venir jusqu'en ville ; sa misère avait ému ma pitié , et je le cachais chez moi pour lui donner la facilité de se procurer des vivres. Il y est encore venu ce matin , et , quoiqu'il ne m'ait rien dit de son projet , je ne puis douter qu'il ne soit l'auteur de l'attentat dont M. Perneti a failli être la victime.

— Je vous remercie , madame , de ces renseignements , reprit Augustin , et je vous prie de dire à Christophe que s'il s'avisait de réitérer une pareille tentative , je le ferais poursuivre jusque dans les lieux où il se tient caché ; que si au contraire , il se tient tranquille , je n'omettrai rien pour lui obtenir sa grâce de mon père.

— Hélas ! je doute fort qu'il ait jamais envie de la solliciter. L'exaspération de Christophe et de ses compagnons est telle que si le gouvernement ne se hâte pas de la prévenir, ils recourront aux voies de fait aussitôt qu'ils se croiront assez forts pour pouvoir espérer quelque succès.

Augustin aurait bien voulu continuer cet entretien plus longtemps ; mais il en fut empêché par le retour de Pernetti qui, ne le voyant pas venir, avait pris le parti de le chercher lui-même.

— Eh bien ! monsieur, dit l'intendant, vous n'avez donc pas encore retrouvé votre mouchoir ?

— Pardon ; mais je causais avec madame de ma bonne mère qu'elle a eu l'avantage de connaître.

Pernetti ne répliqua point, quoique la réponse d'Augustin ne l'eût satisfait qu'à demi. Il sortit et Augustin le suivit jusque sur la grève où le peuple attendait encore l'arrivée des nègres du capitaine Léonardo.

Comme on ne remarquait sur le bâtiment négrier aucun mouvement, et que Pernetti était d'autant plus impatient de voir son ami, qu'il avait encore quelques visites à faire en ville, il prit le parti d'aller

le voir à bord même, et il fit approcher un canot.

— Comme je ne serai de retour que dans une heure, dit-il à Augustin, vous pourriez m'attendre chez M. Moreau, où j'irais vous prendre.

— Je préférerais vous suivre, répondit Augustin : je suis curieux de voir un bâtiment négrier.

Cette demande parut contrarier vivement Perneti; mais comme il n'avait à faire aucune objection sérieuse, il y consentit. Au bout d'un quart d'heure ils se trouvèrent sur le bâtiment de Léonardo.

Un spectacle aussi dégoûtant qu'horribles'offrit alors aux yeux d'Augustin. Sous un abri formé avec des planches, il vit une centaine de nègres couchés pêle-mêle sur le pont, les uns libres, les autres liés par des cordes ou des chaînes; mais tous plongés dans une morne stupeur, et attendant avec anxiété que l'on décidât de leur sort. Une odeur infecte remplissait l'espace, mais on n'entendait pas le moindre cri, pas le moindre gémissement. Seuls les gardiens causaient entre eux en riant aux éclats, et leurs grossières paroles, quoique inintelligibles pour les malheureux dont ils étaient entourés, faisaient frémir ces derniers : car ils se rappelaient les coups de fouet

qu'ils avaient déjà reçus, et la crainte d'en recevoir de nouveaux leur permettait à peine de respirer.

Pendant qu'Augustin contemplait avec une muette douleur ce spectacle, Perneti s'approchait du capitaine et lui secouait la main. Les traits de Léonardo étaient aussi repoussans que ceux de Perneti, avec cette différence néanmoins que Perneti les couvrait du masque de l'hypocrisie, tandis que le capitaine les laissait voir à découvert.

Aucune de leurs paroles ne parvint aux oreilles d'Augustin, tant il était profondément absorbé dans ses réflexions. Cependant un cri aigu, parti du fond du bâtiment, parut le rappeler au sentiment de son existence. Il tressaillit et se retourna. Un des hommes de l'équipage venait de monter sur le pont pour annoncer au capitaine qu'un des nègres se mourait.

— Diable ! dit Léonardo, cela va encore diminuer la recette. Le drôle n'a donc pas pu attendre qu'il fût vendu ? Voilà déjà le huitième qui me joue ce tour.

Un juron digne d'un tel homme termina cette sortie et acheva de navrer le cœur du pauvre Augustin qui, pour ne pas succomber à l'horreur dont il était pénétré, s'était assis sur un banc au pied du beaupré.

Il se leva alors, curieux de voir le malheureux

dont on venait d'annoncer la mort prochaine, et, sans que Pernetti ou Léonardo fissent attention à lui, il descendit dans l'entrepont.

Un tableau bien plus déchirant encore que celui qu'il venait de quitter frappa ses regards. A la lueur d'une lumière douteuse et dans une atmosphère brûlante, il vit devant lui une foule de nègres de tout âge et de tout sexe, tellement serrés les uns contre les autres qu'ils ne formaient pour ainsi dire qu'une seule masse, comme ces vers qui dévorent les cadavres livrés à la décomposition.

Il s'arrêta au bas de l'escalier et s'appuya contre la rampe, incapable de faire un pas de plus en avant. Tout-à-coup un cri semblable à celui qu'il avait entendu sur le pont s'éleva du milieu de cette masse de chair humaine. Il regarda plus attentivement, et il aperçut un jeune nègre penché sur le corps d'un vieillard dont il essayait le front avec la main.

La pitié l'emporta enfin sur le dégoût dans le cœur d'Augustin; il s'arme de courage en pensant à sa mère et à son Dieu, et, quoique d'un pas encore chancelant, il s'avance jusque auprès du moribond. Un gardien était là considérant d'un œil sec et indifférent le triste spectacle.

— Venez-vous , monsieur , dans l'intention d'acheter ce misérable avant qu'il soit exposé en vente ? demanda le gardien au jeune Brianchet. Vous rendriez grand service au capitaine.

— Si en l'achetant je pouvais lui sauver la vie , je le ferais , répondit Augustin d'une voix émue. Mais quel est ce jeune nègre qui lui donne ses soins ?

— Parbleu ! c'est son fils. Comme vous voyez il est fort et robuste ; seulement , il est à craindre que le chagrin ne l'emporte de compagnie avec son père.... Mais , tenez : voilà le vieux qui s'en va.

En effet , la mort semblait déjà éteindre dans ses bras le malheureux vieillard. Une sueur glaciale décollait à grosses gouttes de son front et couvrait ses membres raidis. Ses yeux ternes et à moitié fermés ne distinguaient plus rien ; et de sa poitrine qui se soulevait encore parfois avec peine , ne sortaient plus que des sons rauques et inarticulés : c'était le râle de l'agonie.

Son fils , accroupi auprès de lui dans un morne silence , pressait ses mains glacées dans les siennes , comme s'il eût encore espéré pouvoir rappeler la chaleur et la vie dans ce corps qui bientôt ne devait plus être qu'un cadavre.



— Cette vue paraît vous affecter , dit le gardien au jeune Brianchet , qui était devenu pâle comme un linceul. Ne restez pas ici ; mais remontez sur le pont.

— Non , non , dit Augustin , j'ai encore assez de force pour voir cela ; et si je ne puis venir en aide au père , je veux du moins soulager , s'il est possible , la douleur du fils.

— Omeïo ! Omeïo ! s'écria tout-à-coup le moribond d'une voix qui semblait sortir d'un tombeau ; et , faisant un effort , il tourna la tête vers son fils qui ne put lui répondre. Mais cet effort fut le dernier : on entendit une aspiration prolongée et pénible ; un instant après le vieillard avait cessé de vivre.

Cependant Omeïo , car c'est ainsi que s'appelait le jeune nègre , s'était levé , et , les mains croisées dans l'attitude de la plus profonde douleur , il contemplait silencieusement les restes de son père. Ses yeux , fixes comme ceux du cadavre , n'avaient plus de larmes , sa poitrine plus de voix. On aurait dit une statue en marbre noir.

Mais soudain un cri déchirant rompt le silence de mort qui régnait dans l'entrepont , tant la scène que nous venons de décrire si imparfaitement avait vivement frappé l'esprit des gardiens et des esclaves , et

Omeïo tomba sans connaissance entre les bras d'Augustin qui s'était placé derrière lui.

Celui-ci, n'écoutant plus que son courage, emporte le nègre et se dispose à monter l'escalier rapide; mais les forces lui manquent et il est obligé de prier un des gardiens de lui prêter son assistance.

— Vous voilà donc, monsieur, dit Perneti en s'approchant avec le capitaine; je croyais que, peu habitué encore à l'intérieur d'un bâtiment négrier, vous aviez pris le sage parti de retourner à terre; mais je vois que je m'étais trompé, et....

Il n'osa continuer; un seul regard d'Augustin, regard plein d'indignation et de mépris, lui avait coupé la parole; et le jeune homme, sans plus faire attention à Perneti, continua la bonne œuvre qu'il avait commencée.

S'étant procuré de l'eau fraîche, il en arrosa la figure d'Omeïo qui insensiblement reprit connaissance; après quoi il lui fit avaler un verre d'une liqueur tout à la fois fortifiante et rafraîchissante, dont il s'était muni pour son propre usage en quittant la maison paternelle, et il eut bientôt la satisfaction de voir le nègre revenir à lui.



Après qu'il se fût assuré qu'Omeïo n'avait plus besoin de ses secours, il alla trouver le capitaine et lui demanda combien il voulait vendre l'esclave.

— Mais, monsieur, dit Pernetti en l'interrompant, vous oubliez que vous n'êtes pas encore maître de vos esclaves, et que vous n'avez reçu de votre père aucun pouvoir pour un semblable marché.

— Ce n'est pas un marché que je veux faire, répondit froidement Augustin; je désire seulement connaître le prix de ce malheureux.

— Et pourquoi? pour que votre père l'achète? mais vous ne devez pas ignorer que nos esclaves sont au complet et qu'il nous faut des hommes plus forts que ce petit négriillon, auquel vous prenez un si vif intérêt. On voit bien que vous n'avez pas fait votre éducation dans les colonies: car vous ne vous apitoyeriez pas ainsi sur le sort d'un misérable qui n'en vaut certes pas la peine.

— Si vous ne l'estimez pas digne de votre attention, vous ne m'empêcherez pas, je l'espère, de le juger digne de ma pitié. D'ailleurs, mon père en jugera.

Le rouge de la colère monta au front de Pernetti,



et il se tut. Augustin se tourna de nouveau vers le capitaine.

— Monsieur, répondit Léonardo, dites à votre père que je suis prêt à lui vendre ce nègre au même prix que ceux que je lui ai vendus il y a deux ans.

Après avoir réfléchi un instant, Augustin parut changer d'idée. Sourd à la voix de Pernetti qui voulait le retenir, il descendit seul dans le canot qui l'avait amené et retourna à terre. Aussitôt qu'il fut débarqué il se mit à courir vers la demeure de M. Moreau.

Il rencontra le vieillard sur son chemin, et lui exposa en peu de mots, mais d'une manière tout-à-fait pathétique, la scène lugubre dont il venait d'être le témoin.

— Je doute fort que votre père consente à se charger de ce nègre, si Pernetti s'y oppose, répondit M. Moreau : car il ne fait plus rien sans le consentement de cet homme.

Cette réponse fut comme un coup de foudre pour Augustin. M. Moreau qui s'en aperçut, lui dit :

— Ne vous désolez pas ainsi, mon cher ami. La

chose peut s'arranger. Je vais vous accompagner chez le capitaine Léonardo et je concluerai avec lui en mon nom le marché qui vous tient si fort à cœur. Si ensuite vous pouvez engager votre père à vous accorder l'objet de votre demande, il me remboursera l'argent que j'aurai dépensé; si au contraire on refuse de recevoir votre jeune protégé, je le garderai pour moi, et vous aurez du moins l'assurance qu'il ne sera pas malheureux.

— Oh ! je vous remercie, monsieur ! reprit Augustin, au comble de la joie, et il se dirigea avec lui vers la côte.

Pernetti venait de descendre à terre; d'un ton bourru il dit au jeune homme qu'il l'attendait chez l'homme d'affaires de son père.

Le capitaine Léonardo se promenait sur le pont quand il vit aborder M. Moreau. Il descendit aussitôt dans la chaloupe pour aider au vieillard à monter, et celui-ci lui fit connaître aussitôt le motif de sa visite.

— Je vais faire chercher le nègre, dit Léonardo, afin que vous puissiez en juger.

— C'est inutile : je m'en rapporte entièrement au jugement de mon jeune ami, M. Brianchet.

M. Moreau , dans toute autre circonstance aurait peut-être trouvé le prix que l'on demandait pour Omeïo trop élevé ; mais , comme il s'agissait d'une bonne œuvre , il ne fit aucune objection , et signa sur le champ un billet à vue payable à son domicile.

Il descendit ensuite , suivi du capitaine et d'Augustin , dans l'entrepont , où ils trouvèrent Omeïo agenouillé à côté du corps de son père.

Le jeune nègre pleurait ; mais on n'entendait plus aucune plainte sortir de sa bouche. Il considérait en silence les apprêts que l'on faisait pour jeter le cadavre à la mer : car le capitaine n'osait le faire porter à terre pour l'y enterrer dans la crainte de quelque émeute.

Quand les apprêts furent terminés , on ouvrit un sabord , à travers lequel on fit passer une planche , et sur cette planche on posa le cadavre dont on avait chargé les pieds d'un fragment de chaîne pour le faire couler à fond.

Omeïo , d'une voix tremblante , prononça encore quelques mots : c'étaient ses derniers adieux , et le corps du défunt , glissant le long de la planche ,

tomba avec un bruit sourd dans la mer et disparut bientôt sous les vagues.

Omeïo resta encore quelque temps immobile à sa place ; il ignorait que dans ce moment il était l'objet de la curiosité générale. Léonardo s'approcha alors de lui et, lui montrant M. Moreau et Augustin, il lui annonça que c'était à eux qu'il appartiendrait désormais.

Le nègre reconnut de suite Augustin. Souriant au milieu des larmes qui baignaient encore ses yeux, il prit dans ses mains celles de son jeune bienfaiteur, et, oubliant qu'il ne pouvait être compris par lui, il le remercia dans les termes les plus touchans et avec les gestes les plus expressifs.

Augustin, dont le bonheur ne le cédait en rien à celui qui inondait en ce moment le cœur d'Omeïo, le pressa vivement entre ses bras et l'emmena comme en triomphe.

Après avoir pris congé de M. Moreau, et fait entendre à Omeïo le mieux qu'il put qu'il ne tarderait pas à venir le prendre, il se hâta de rejoindre Pernetti, et retourna avec lui à la plantation.

En arrivant chez M. Brianchet, Pernetti, qui en

chemin n'avait pas une seule fois desserré les dents, ne se donna pas la peine de changer de vêtemens ; il se rendit immédiatement chez son maître, sous prétexte de lui rendre compte de l'emploi de sa journée, mais en réalité pour l'instruire de ce qu'il appelait la conduite déraisonnable de son fils à bord du vaisseau négrier.

Cette nouvelle contraria plutôt qu'elle n'affligea M. Brianchet, qui, tout en reconnaissant avec Pernetti qu'Augustin avait agi imprudemment, ne pouvait cependant se cacher que l'action de ce jeune homme lui avait été dictée par un sentiment de pitié digne des plus grands éloges.

— Vous pouvez être tranquille, M. Pernetti, dit-il à l'intendant, cette affaire n'aura aucune suite ; il suffit que vous ne jugiez pas à propos de nous charger de ce nègre, pour que je refuse de le recevoir. Mais voilà Augustin ; je vais lui parler raison ; laissez-moi un instant seul avec lui.

— Eh bien ! mon enfant, dit-il à son fils avec bonté, j'ai appris que tu avais suivi aujourd'hui l'impulsion de ton cœur plutôt que les conseils de la prudence.

— Cela est possible, mon père ; mais écoutez-moi, et vous jugerez si j'ai mal fait.



Le récit que fit Augustin toucha profondément le cœur de M. Brianchet ; aussi ce ne fut pas sans effort que le colon répondit à son fils :

— Mon enfant , je voudrais pouvoir te contenter ; mais je ne puis , sans me faire tort , contrarier Pernetti qui s'oppose à ce marché. Il serait capable de me quitter.

— Mon père , reprit Augustin ; si je vous demande Omeïo , ce n'est pas pour le joindre aux autres esclaves dont vous avez confié la police à Pernetti , mais pour l'attacher à mon service. Comme j'ai la conscience de faire une œuvre agréable à Dieu , et à laquelle vous seriez le premier à donner la main , si vous n'étiez retenu par la crainte d'un homme que vous feriez mieux d'éloigner d'ici ; permettez-moi de faire violence à votre cœur en vous rappelant les paroles qui terminaient votre dernière lettre. *Mon fils , me disiez-vous , demande moi telle preuve que tu voudras de ma tendresse , elle ne te sera pas refusée.* Eh bien ! cette preuve , je vous la demande aujourd'hui , en vous priant de me donner Omeïo.

Les larmes qui accompagnaient ces paroles , achevèrent d'ébranler le cœur de M. Brianchet.

Mon fils , dit-il d'une voix qui exprimait la crainte



#### IV.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis les événemens que nous venons de rapporter. Perneti , dont la mauvaise humeur n'aurait pas manqué d'éclater , s'il n'avait craint de se trouver sans place , en quittant M. Brianchet , continuait de boudier Augustin ; mais celui-ci s'en consolait facilement par les soins assidus qu'il donnait à Omeïo.

Pour ne point perdre de vue le jeune nègre , Augustin lui avait donné un cabinet attenant à sa chambre , et il ne sortait jamais de la maison sans l'avoir à ses côtés. François , qui était du même pays qu'Omeïo

avait été chargé de lui apprendre ce qu'il savait de la langue française , et Augustin assistait régulièrement à la leçon. Aussi le jeune Africain fit-il des progrès rapides , animé bien moins par le désir d'apprendre que par le besoin qu'il éprouvait de marquer sa reconnaissance à son bienfaiteur , ou pour mieux dire , à son ami.

L'abbé Richomme revint enfin de l'Amérique , où l'avait conduit son zèle et son dévouement pour la cause des esclaves. Ce fut avec un plaisir bien vif qu'il serra son ancien élève entre ses bras , et qu'il apprit de sa propre bouche , que , loin d'oublier les bons principes qui lui avaient été inculqués dans son enfance , il s'était toujours efforcé de les graver de plus en plus profondément dans son esprit et dans son cœur.

Mais ce qui transporta surtout le bon prêtre de joie et de bonheur , ce fut de voir Augustin marcher de si près sur les traces de sa mère , en continuant au milieu des nègres de l'habitation la bienfaisante mission qu'elle avait exercée si longtemps. En effet Augustin , non content de soulager les douleurs physiques des esclaves de son père , adoucissait encore pour eux les douleurs morales en leur apprenant par l'exemple du Sauveur du monde à se résigner à leurs maux.



— Je voudrais, disait-il souvent à ceux qui étaient capables de le comprendre, je voudrais pouvoir briser vos liens et vous rendre à la liberté; mais n'oubliez pas que si Dieu vous a donné en partage les souffrances et les humiliations, il les voit, pour vous en tenir compte un jour dans l'éternité. Là l'esclave qui aura porté courageusement ses fers pour l'amour de son Dieu, sera plus grand que le maître qui aura abusé de son pouvoir; et plus il aura souffert, plus il sera heureux.

Les égards et les soins affectueux qu'Augustin prodiguait aux noirs, ne furent pas sans effet sur les blancs employés dans la maison; ils cessèrent peu à peu de considérer comme des brutes ces malheureux qu'Augustin traitait comme ses égaux. Perneti seul resta ce qu'il avait été; ou plutôt sa haine contre la race noire n'en devint que plus forte, son caractère plus sombre et plus farouche.

Après être resté quelques jours chez M. Brianchet, l'abbé Richomme le quitta pour aller visiter les différentes paroisses de la plaine du Cap, faisant, à l'exemple du Sauveur, du bien partout où il passait, et instruisant aussi librement les maîtres que les esclaves des devoirs qu'ils avaient à exercer les uns envers les autres. Mais avant de quitter Augustin il lui traça d'une manière plus précise la ligne qu'il



devait suivre dans la pieuse mission dont il s'était chargé.

Augustin se conforma aux leçons du vénérable ecclésiastique, et il en retira autant de consolation que de fruit. Ce n'est pas que les nègres sentissent moins souvent le fouet de Perneti ; mais au propre comme au figuré, Augustin était toujours là prêt à verser un baume salulaire dans leurs blessures ; et autant l'odieuse tyrannie de Perneti tendait à leur rendre la vie amère, autant Augustin s'efforçait de la leur rendre douce et supportable.

De son côté Omeïo répondait parfaitement aux espérances qu'avait conçues de lui son jeune bienfaiteur. Bientôt il fut en état d'avoir Augustin lui-même pour maître, et ses progrès n'en devinrent que plus rapides. A mesure qu'il apprenait à balbutier la langue de ses maîtres, le fils de M. Brianchet l'instruisait des principales vérités de notre religion. Bien souvent il arrivait que ces vérités n'entraient qu'avec peine dans l'esprit matériel du nègre ; il suffisait alors à celui-ci de reporter ses regards sur Augustin, pour que le doute fit place à la foi ; tant il est vrai que pour convaincre l'incrédule de la divinité de la religion chrétienne, il suffit de pratiquer devant lui les préceptes qu'elle a donnés aux enfans des hommes.

L'abbé Richomme revint au Cap vers le commencement du mois de mars 1791. Il félicita Augustin du succès dont Dieu avait couronné ses efforts.

— Je crois avoir fait pour Omeïo ce que j'ai pu , répondit le modeste jeune homme : j'ai semé ; mais c'est à vous maintenant à arroser afin que ce germe se développe et prenne de l'accroissement.

— Cela serait facile, si vous vouliez m'accompagner à S.<sup>10</sup>-Domingo , où je dois me rendre incessamment, et si vous preniez Omeïo avec vous.

— Je ne sais si mon père y consentira.

— Laissez-moi faire, reprit l'abbé, et il alla aussitôt trouver le colon.

Quoique M. Brianchet se fût bien des fois promis qu'il ne se séparerait plus d'Augustin, il ne put résister à la demande que lui fit l'abbé Richomme de lui donner son fils pour compagnon de voyage. Le motif qu'apportait le prêtre était que pour apprendre à diriger un établissement, il ne suffisait pas de prendre exemple sur les établissemens voisins, mais encore sur ceux des étrangers, et qu'Augustin, par suite des fatigues qu'il s'était imposées, avait besoin de repos.

Cette dernière considération , comme on le pense bien , l'emporta sur la première aux yeux du colon , et il put voir partir son fils sans en éprouver beaucoup de chagrin.

A leur arrivée au Cap , l'abbé Richomme et Augustin , suivis de deux esclaves , sans compter Omeïo , s'embarquèrent sur un vaisseau espagnol qui les attendait. Ce bâtiment servait particulièrement aux besoins d'une société négrophile dont le siège était à S.<sup>to</sup>-Domingo , et à laquelle appartenait l'abbé.

Pendant la traversée du Cap à S.<sup>to</sup>-Domingo , qui se fit sans aucun incident digne de remarque , Augustin eut tout le loisir de s'entretenir avec son vénérable ami de ce qui occupait alors toutes ses pensées , l'état des nègres dans les colonies. Ainsi que beaucoup de ses compatriotes , il éprouvait quelque difficulté à concilier les intérêts des colons avec la liberté que les partisans de l'émancipation des noirs demandaient pour leurs cliens.

— Je ne me dissimule pas , disait l'abbé , les nombreux obstacles qui s'opposent à l'affranchissement des nègres , que j'appelle néanmoins de tous mes vœux. Je sais qu'il serait aussi imprudent de leur rendre la liberté , sans les y avoir préparés , que d'ouvrir les cages d'une ménagerie de bêtes féroces.



Mais si nos colons imitaient les Romains , qui ne déniaient pas à leurs esclaves le titre d'hommes , tout en les envoyant mourir au cirque , et qui souvent confiaient à un Grec , acheté la veille , l'éducation de leurs enfans , ils habitueraient les nègres à des sentimens plus nobles que ceux qui les animent aujourd'hui.

Dans l'ancienne Europe, l'affranchi, ou du moins ses enfans retrouvaient place dans les rangs du peuple, tandis que dans les colonies le nègre émancipé, portant toujours sur son front la marque de sa dégradation originaire, se voit exclus pour toujours, non seulement de toutes les carrières honorables, mais encore de la société même des blancs. Qu'arrive-t-il alors? c'est que ce cœur d'homme qui bat dans le sein du noir comme dans le nôtre, ne connaît d'autre désir que celui de se venger des outrages et des affronts auxquels il est en butte. Et que font les colons pour conjurer l'orage dont ils sont menacés, car ils n'ignorent pas les dangers qui les entourent de toutes parts? La peur se mêlant au dédain, c'est à des lois de sang, souvent aussi ridicules qu'atroces qu'ils demandent secours et protection.

Pour trouver le remède à tant de maux, remon- tons encore à l'antiquité. Dans l'empire romain, les esclaves, ainsi que les noirs des Antilles travaillaient

le jour sous la verge des régens , qui le soir les remettaient aux fers; le christianisme adoucit considérablement leur sort ; mais ce fut la conquête des provinces par les peuples du nord qui y mit complètement fin.

Les Germains et les Goths , peu disposés à se charger des soins qu'exigeait l'administration des domaines pris sur les vaincus , agirent avec leurs nouveaux esclaves comme ils l'avaient fait dans leur propre pays. Ils leur accordèrent des portions de terre , à condition , ou de rendre une partie des fruits , ou de travailler un certain nombre de jours par semaine à l'exploitation des champs qu'ils se réservaient. Ainsi s'organisa un nouvel ordre agricole qui subsiste encore dans plusieurs provinces de la Russie et de l'Autriche.

Mais comme on ne tarda pas à reconnaître que les terres du serf , qui lors avait remplacé l'esclave , rapportaient plus que celles du seigneur , celui-ci fit de nouvelles concessions et la culture fut étendue à moitié-fruits. Et c'est de cette manière que l'esclavage , grâce à l'influence bienfaisante du christianisme , a disparu partout où s'est établi le système métayer , en Italie , d'abord , puis dans les campagnes de la Flandre , et autour des villes libres de l'Allemagne.

Telle est aussi la marche qu'il faudrait suivre avec les esclaves de nos colonies, et nul doute que, la religion aidant, on ne parvint à opérer, dans un temps plus ou moins long, selon les localités, un changement, qui, déchargeant les propriétaires du soin de nourrir des esclaves, rendrait aux noirs le rang qui leur appartient dans la société des hommes.

Mais tel est l'abrutissement des esclaves que tout essai d'affranchissement, qui ne serait pas précédé d'un développement préalable de leurs facultés intellectuelles, présenterait les plus graves dangers. Relever peu à peu leurs fronts courbés vers la terre, réchauffer insensiblement leurs cœurs flétris par la misère et les humiliations, étendre graduellement leur sphère d'indépendance et d'activité, voilà le but que devraient se proposer nos législateurs.

Ces réflexions, que nous ne pouvons pas développer davantage sans franchir les bornes qui nous sont prescrites, ne pouvaient manquer de trouver de l'écho dans l'esprit et dans le cœur d'Augustin. Aussi ne soupirait-il plus qu'après le moment où son âge et sa position lui permissent, sinon de réaliser complètement le plan proposé aux colons par l'abbé Richomme, du moins de contribuer à son exécution de toutes ses forces, de tous ses moyens.

Après avoir touché au Cap Samana, à l'extrémité de la presqu'île du même nom, presqu'île célèbre dans l'histoire des boucaniers de S.<sup>t</sup>-Domingue qui l'avaient longtemps fréquentée, nos deux amis arrivèrent un dimanche soir à S.<sup>to</sup>-Domingo, qui était alors la capitale de la partie espagnole de l'île, comme le Cap était celle de la partie française.

Si la rade de cette ville est peu sûre, en revanche le port est magnifique : car il est plus large que celui de Brest, et se prolonge jusqu'à deux lieues dans les terres.

Quant à la ville, elle est agréablement située à l'embouchure du fleuve Ozanna, dont les rives présentent l'aspect le plus riant et le plus enchanteur. Les maisons n'ont en général qu'un étage et les toits sont en plates-formes. C'est là que les habitans reçoivent les eaux pluviales, les sources étant trop éloignées.

La grande place est belle et carrée, et la ville est entourée de murailles, du reste en assez mauvais état, que défendent quelques batteries. Sur la rive gauche de l'Ozanna on remarque un château entouré de murs épais : ce château a été bâti par Don Diego fils de Christophe Colomb.

L'église cathédrale, dont l'entrée est sur la place, présente une architecture hardie et majestueuse, qui est restée intacte jusqu'ici, malgré les nombreux tremblemens de terre qui à diverses époques ont agité l'île. C'est dans cette église que reposent les restes de l'illustre Génois à qui nous devons la découverte du Nouveau-Monde.

Parmi les autres édifices publics qui embellissent la ville, on distingue encore l'arsenal, dont la partie qui sert de caserne peut contenir une garnison de cinq mille hommes.

Mais ce n'était pas là ce qui attirait le plus la curiosité d'Augustin ; il voulait étudier les lois qui régissaient les Espagnols dans leurs relations avec les esclaves. Ces lois, dont la première idée est due au vertueux Barthélemy de Las Casas, différaient beaucoup des principes du *Code Noir* que l'on suivait dans la partie française. Elles avaient pour but principal de faciliter l'affranchissement des esclaves qui désiraient se racheter par le remboursement du prix qu'ils avaient coûté à leurs maîtres. Il en est résulté qu'à l'époque de cette histoire, sur une population de cent vingt-cinq mille individus, le nombre des hommes libres s'élevait à cent-dix mille.

— Ce résultat, ajoutait l'abbé Richomme, est dû

particulièrement à l'influence du clergé. Les prêtres espagnols se recommandent peu par leurs lumières ; mais en revanche ils déploient la plus grande activité dans l'instruction du troupeau qui leur est confié. Noirs et blancs, libres ou esclaves, tous sont à leurs yeux enfans de l'église ; ils ne font exception de personne.

L'intention de l'abbé Richomme était de retourner au Cap aussitôt après avoir terminé ses travaux, et avant la saison des pluies. Mais il en fut empêché par une maladie assez grave qui le retint sur son lit jusqu'à la mi-juin. Quand il fut entièrement rétabli, les pluies avaient cessé, et les médecins lui conseillèrent de faire le voyage par terre et à petites journées.

Cette proposition causa un vif plaisir à Augustin, qui trouvait ainsi l'occasion de voir l'intérieur de l'île qu'il n'avait pas encore visité.

Mais avant de partir, l'abbé Richomme voulut satisfaire au vœu si souvent et si ardemment exprimé par Omeïo de recevoir le sacrement du baptême. Après trois jours de recueillement et de prière, le jeune nègre fut conduit à la cathédrale, où l'abbé versa sur lui l'onde régénératrice et lui donna le nom de Théodore. Augustin qui était son parrain, n'avait



pas en effet trouvé de plus beau nom que celui qui devait lui rappeler sans cesse qu'Omeïo était pour lui un *don de Dieu*. Le lendemain de la cérémonie sainte nos amis se mirent en route.

En sortant de S<sup>o</sup>.-Domingo, ils traversèrent une plaine d'une assez grande étendue, où se trouve la bourgade de San-Carlos et quelques habitations épar-ses. Plus loin ils rencontrèrent des bois remarquables par la variété des arbres qui y croissent, et, descen-dant un terrain incliné, ils arrivèrent à la rivière *Isabelle* qu'ils passèrent à un endroit où elle était guéable.

Un chemin couvert de pierres volcaniques les con-duisit ensuite dans la plaine du *Mome noir*; on appelle *momes* en Amérique les montagnes de moyenne hauteur; et de cette plaine ou savane, ils entrèrent dans une autre à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Plano sanguineo*, parce qu'elle fut le théâtre d'un grand combat entre les conquérans de l'île et les indigènes.

En s'élevant successivement sur le penchant des momes qui limitaient ces savanes, ils arrivèrent sur la cime du mont *Belloveo*, où ils purent jouir d'une perspective magnifique sur tous les alentours.



Après en être descendus par un chemin escarpé, ils parvinrent au pied du *mome de la Patience*, et le franchirent à travers les bois épais dont il est couvert, par un sentier creusé dans le roc et bordé de chaque côté par des précipices. Ces difficultés vaincues, ils n'eurent plus qu'à marcher dans des savanes semées de bouquets d'arbres où paissaient de nombreux troupeaux, jusqu'à la première *Sévigne*.

Nos voyageurs traversèrent ensuite le bourg *El-Cotuy* et, laissant derrière eux la *Plaine du Massacre* \* et les fertiles savanes de Xima, ils arrivèrent à la *Véga*.

Cette ville, quoique plus importante et plus étendue que *El-Cotuy*, possédait néanmoins très peu d'édifices dignes de fixer l'attention d'Augustin; l'église même lui parut mesquine. L'abbé Richomme proposa donc à son jeune ami de visiter les ruines de l'ancienne *Véga* qu'un tremblement de terre avait détruite et qui était située à deux lieues de la nouvelle.

Trois croix de bois élevées sur un monceau de

\* Le nom de *Massacre* a été donné à plusieurs endroits célèbres par les combats que les Espagnols ont eu à livrer, soit aux indigènes, soit aux Français.



pierres, et quelques restes de murailles indiquaient le commencement de l'ancienne ville. A gauche, et sur un mome assez haut, on voyait l'ermitage de S.<sup>10</sup>-Serro, dont l'enclos offrait une culture magnifique en dattiers, palmiers, bananiers et autres arbres.

Après avoir suivi une grande allée percée dans un bois, laquelle allée avait remplacé la grande rue, nos voyageurs trouvèrent les restes de l'église. C'étaient des pans de murs presque au niveau de la terre. Au pied de ces murs et parmi de gros blocs de maçonnerie, on distinguait des tronçons de colonnes et des bris de chapiteaux. Un figuier blanc, très élevé, embrassait dans ses rameaux l'un des piliers encore debout, et semblait vouloir le défendre contre les ravages du temps.

A quelque distance on voyait les traces de l'enceinte d'une forteresse de plus de cent pieds de long, défendue aux deux extrémités par deux bastions circulaires. Entre ce fort et l'église s'élevait une pierre sur laquelle la crédulité superstitieuse de quelques habitans venait déposer les alimens nécessaires à la subsistance des familles ensevelies toutes vivantes sous les ruines, et dont les âmes n'avaient pas quitté ces lieux.

De la ville l'abbé Richomme conduisit Augustin

sur une hauteur célèbre dans les annales de S.<sup>t</sup>-Domingue. Ce fut là en effet, et à l'ombre d'un sapotillier qui existait encore, que Christophe Colomb, après une bataille décisive contre les naturels, se retira pour rendre grâces à Dieu. Il y fit célébrer une messe et planter une croix, que la tradition assurait être la même que celle que voyait Augustin.

Plus loin, sur la gauche, était un olivier, planté, disait-on, à la même époque, en mémoire d'un traité conclu entre les Indiens et les Espagnols. Cet olivier, par sa hauteur et son volume, paraissait le double de ceux que l'on voit dans l'ancien continent, mais il était stérile. En face on voyait une très jolie église, dont les murs à l'intérieur étaient couverts de peintures fort anciennes représentant divers sujets qui se rattachaient tous à l'époque de la conquête.

De la cour du couvent attenant à l'église on découvrait la belle plaine de *la Véga*, à laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, les Espagnols avaient donné, à raison de sa beauté et de son étendue, le surnom de *Real*. Les commencemens de cette plaine sont bornés par de petits momes couronnés de bois, à l'exception de la partie qui regarde la baie de Samana.

Pendant qu'ils parcouraient les environs, nos

voyageurs trouvèrent un lieu si frais, que, quoiqu'ils n'eussent pas porté leurs hamacs avec eux, ils résolurent de prendre une ou deux heures de repos avant de retourner au logis. On débrida les chevaux et on les laissa paître en liberté le long d'un ruisseau qui traversait le bosquet. Les deux esclaves qui accompagnaient Augustin reçurent l'ordre de veiller à tour de rôle à la garde de ce camp improvisé, et bientôt le sommeil s'empara de l'abbé Richomme et de son jeune ami.

Théodore s'était couché aux pieds de son maître ; cependant un vague pressentiment ne lui permettait pas de fermer l'œil. Un quart d'heure s'était à peine écoulé qu'il vit Jacob, ainsi s'appelait le nègre en faction, s'endormir debout contre l'arbre auquel il s'était imprudemment appuyé. Il se leve alors, et, prenant le bâton ferré que l'esclave avait laissé tomber de sa main, il se place devant Augustin, et promène son regard de côté et d'autre comme s'il prévoyait quelque danger.

Tout-à-coup un léger bruit se fait entendre ; Théodore tourne la tête et aperçoit une vipère qui se glissait lentement à travers l'herbe et qui s'approchait d'Augustin. D'un bond il saute par-dessus son maître et s'élance à la rencontre du reptile. Celui-ci dresse la tête et se jette sur le jeune nègre ; mais Théodore,

habitué dès son enfance à lutter contre ces animaux , le frappe si adroitement de son bâton qu'il le coupe en deux.

Eveillés par le bruit , l'abbé Richomme et Augustin se lèvent pour porter secours à Théodore , dont ils ignorent encore la victoire ; le nègre leur montre en souriant les deux tronçons de la vipère qui tournoyait encore dans les dernières convulsions de la mort , sur l'herbe ensanglantée.

— Mon cher Théodore , lui dit Augustin en le serrant contre son sein , c'est donc à toi que nous devons la vie ?

— Mon maître , répondit le jeune Africain , je n'ai fait que mon devoir. Remercions Dieu d'avoir guidé mon bras.

— Théodore , poursuit Augustin avec cet empressement qui vient du cœur , comment pourrai-je te témoigner ma reconnaissance ?

— En pardonnant au pauvre Jacob. Il était si fatigué , et la chaleur si accablante qu'il n'a pas eu la force de résister au sommeil.

— Je lui pardonne en ta considération ; mais ce n'est pas assez. Veux-tu ta liberté ?

— Et que ferai-je de ma liberté ? Quel sort plus heureux que le mien pourrais-je envier ?

Ces paroles si simples, mais si expressives, touchèrent profondément le cœur sensible d'Augustin ; il étreignit de nouveau le nègre dans ses bras et lui promit qu'il ne se séparerait jamais de lui.

Après une légère collation, nos voyageurs remontrèrent à cheval et retournèrent à la nouvelle Véga.

Le lendemain ils continuèrent leur route et passèrent le *Rio-Verde*, ainsi appelé de la mousse verte qui en tapisse le fond, et célèbre par l'or que les habitans tirent de son sable.

Au-delà de cette rivière, ils entrèrent dans un chemin assez inégal, à la droite duquel s'étendait un joli vallon ; et après avoir traversé un mome très-escarpé ils arrivèrent à l'habitation d'*El-Pugnax*, du nom du ruisseau qui l'arrose.

Sur un escarpement sablonneux, dont le pied est baigné par l'Yacque, ils découvrirent enfin S.-Jago. Presque entièrement détruite par les Français en

1689, ainsi qu'il a été dit dans la seconde partie de cet ouvrage, cette ville avait été rebâtie sur ses ruines, lorsqu'en 1783, elle eut beaucoup à souffrir d'un tremblement de terre qui renversa à moitié l'église principale.

Après y avoir séjourné deux jours, nos voyageurs traversèrent l'Yacque et l'Hermina, et entrèrent dans la savane de Gurabo. Dans la case où ils passèrent la nuit, ils remarquèrent des sièges faits avec un bois extrêmement léger, qu'on nomme vulgairement *liège des Indes*, et qui a la propriété d'aiguiser le tranchant des rasoirs aussi bien que le cuir le mieux préparé.

A leur entrée dans le fort de Daxabon, on leur apprit que toute la plaine du Cap était dans la plus grande agitation, par suite des nouvelles récemment arrivées de Paris.

Sur la requête présentée par l'abbé Grégoire en faveur des mulâtres libres, l'Assemblée Constituante avait publié un décret portant que tous les gens de couleur résidant dans les colonies auraient droit aux mêmes privilèges que les citoyens français.

L'abbé Richomme résolut en conséquence de ne perdre aucun instant; il partit le jour même de

Daxabon avec ses compagnons, et, marchant aussi vite que leurs chevaux et l'état des chemins le permettaient, ils arrivèrent au Cap trois semaines après leur départ de S.<sup>te</sup>-Domingo. Cette route ne leur avait coûté cependant que douze jours de marche, et à une journée près, où ils furent obligés de dresser des tentes, ils avaient trouvé à la fin de chaque étape au moins des cases pour se mettre à l'abri.

La rage et l'indignation étaient à leur comble dans toute la colonie française, mais particulièrement dans la ville du Cap qui s'était cependant toujours distinguée par son attachement pour la métropole. — *Périssent jusqu'à la dernière de nos colonies*, s'était crié Robespierre, lors de la discussion du décret du 15 mai, *plutôt que de sacrifier un iota de nos principes*. — Ces paroles que l'on commentait de mille manières devaient nécessairement éveiller les craintes des habitans paisibles, et provoquer de la part des hommes les moins timides les manifestations les plus énergiques : car il s'agissait à leurs yeux du salut de la colonie.

Aussi avait-on résolu à l'unanimité de refuser le serment civique, et il était même question de saisir tous les bâtimens qui se trouvaient alors dans le port, et de confisquer les effets des négocians français. La cocarde nationale était foulée aux pieds, et l'autorité

du gouverneur méconnue. Les mulâtres se mirent sous les armes pour défendre leurs droits, et les blancs, se confiant dans la nouvelle assemblée qui s'était formée à Léogane, ne cherchèrent aucunement à s'y opposer.

Augustin trouva son père chez M. Moreau. M. Brianchet n'avait plus cette assurance dont il était autrefois si fier, et l'avenir lui paraissait sous des couleurs plus sombres que celles qu'il s'était plu jusqu'alors à lui donner. Augustin fut obligé de relever son courage abattu, et M. Richomme lui promit d'aller le voir aussitôt qu'il aurait un moment de libre.

En mettant le pied dans la maison paternelle, Augustin fut effrayé de l'aspect sombre et presque sinistre qu'elle présentait. Une vingtaine de nègres, languissaient dans les fers.

— Mon père, dit le jeune homme, ces esclaves que votre intendant a fait enchaîner, sont précisément ceux qui m'étaient le plus sincèrement attachés, lorsque je vous quittai.

— Mon enfant, répondit le colon d'une voix pleine de tristesse, je ne sais plus où j'ai la tête. Pernetti l'a ainsi voulu, il faut nous soumettre.





— Et pourquoi ? Il existe déjà assez de griefs vrais ou supposés contre les blancs pour que nous traitions les esclaves avec ménagement. Craignez, mon père, craignez leur vengeance : ils passent de l'amour à la haine avec la même facilité que l'enfant qui ne jouit pas encore de sa raison. Lorsque j'étais au milieu d'eux, leurs intentions paraissaient très pacifiques; aujourd'hui je les trouve sombres, réservés, à peine ont-ils eu l'air de me reconnaître.

— Prions, mon fils, prions le ciel qu'il ait pitié de nous.

Et le malheureux colon retomba dans son abattement, ou pour mieux dire, dans son inertie.

De son côté Augustin alla aux informations, et il acquit la certitude que le changement, qu'il avait remarqué dans l'esprit des nègres, devait être particulièrement attribué à la cruauté de Perneti, qui prétendait prévenir ainsi toute tentation de révolte.

par des fragmens de roches et d'épais bûissons. Là s'étaient réunis une cinquantaine de nègres marrons dont la physionomie haine et sinistre annonçait quelque funeste projet. Du reste, les haillons qui couvraient leur corps indiquaient le plus grand dénûment, la misère la plus profonde.

Accroupis autour d'un feu sur lequel était suspendue une marmite pleine de manger, ils gardaient



Et pourtant il existe déjà assez de gens  
 vrais ou supposés contre les blancs pour que nous  
 fussions les-à-côté avec nos amis les Français,  
 non-pour, et même leur vengeance. Ils passent de  
 l'amour à la haine avec la même facilité que nous  
 fait qui ne peut pas encore de sa raison. Lorsque  
 j'étais en milieu d'eux, leurs intentions paraissaient  
 très pacifiques : aujour'hui je les trouve soupçonneux,  
 égarés, à peine ont-ils eu l'air de me reconnaître  
 l'école qu'ils m'ont dit à l'un d'eux que j'étais un  
 Français, mon fils, prions-le ciel qu'il ait pitié  
 de nous, cette affaire nous est arrivée. M. de ...  
 Et le malheureux est retombé dans son égarement.  
 ment, ou pour mieux dire, dans son égarement.

De son côté Augustin alla aux informations, et  
 il acquit la certitude que le changement qu'il avait  
 remarqué dans l'esprit des noirs, devait être par-  
 ticulièrement attribué à la cruauté de l'abbé,  
 qui prétendait prévenir ainsi toute tentation de ré-  
 volte. Les esclaves de cette plantation, les uns  
 esclaves de ces hommes, ont dit à son père, et  
 que votre intention a fait enchaîner, sont précisé-  
 ment ceux qui étaient le plus sincèrement attachés,  
 lorsque je vous quittai.

— Mon père, répondit le colon d'une voix pleine  
 de tristesse, et je ne suis plus de la terre. Permettez-  
 moi ainsi de vous le dire.

depuis quelques heures, ils étaient dans un état de fatigue et de tristesse qui leur avait fait perdre tout espoir de succès. En un instant ils furent assaillis par une multitude de nègres qui les entourèrent et les empêchèrent de s'éloigner. Ils furent obligés de se rendre à leur merci.

Pendant qu'ils tenaient leurs regards fixés dans la direction d'où venait le bruit, ils virent arriver deux de leurs compatriotes qui leur avaient été placés en vedette dans les environs. Ils reconnurent au même instant les traits de deux esclaves, avait pourtant quelque chose de recherché.

V.

A huit lieues du Cap, et au fond d'une vallée inculte on voit un ravin creusé par les torrens et caché aux regards des rares voyageurs qui visitent le pays par des fragmens de roches et d'épais buissons. Là s'étaient réunis une cinquantaine de nègres marrons dont la physionomie hâve et sinistre annonçait quelque funeste projet. Du reste, les haillons qui couvraient leur corps indiquaient le plus grand dénuement, la misère la plus profonde.

Accroupis autour d'un feu sur lequel était suspendue une marmite pleine de manioc, ils gardaient

depuis quelque temps le silence, quand tout-à-coup un cri rauque et particulier aux nègres les avertit de la présence d'un étranger. En un instant ils furent tous debout et saisirent leurs armes. C'étaient quelques méchants mousquets, des coutelas et des poignards.

Pendant qu'ils tenaient leurs regards fixés dans la direction d'où était parti le cri, ils virent arriver deux de leurs compagnons qui sans doute avaient été placés en vedette dans les environs. Ils amenaient un jeune nègre dont la mise, quoique peu différente de l'habillement ordinaire des esclaves, avait pourtant quelque chose de recherché.

Le chef de la troupe alla aussitôt à sa rencontre et lui demanda qui il était et d'où il venait.

— Je viens de la Maison Blanche, répondit le jeune étranger avec le plus grand sang froid. C'est sous ce nom que les nègres désignaient l'habitation de M. Brianchet, tant la couleur blanche de ses murs tranchait sur le fond noir de la montagne contre laquelle elle était pour ainsi dire adossée.

— Et que viens-tu faire ici?

— Je me promenais, lorsque j'ai été arrêté et amené devant toi.

— Il faut avouer que tes promenades sont un peu longues, mais quel que soit le motif qui t'a conduit en ces lieux, tu resteras avec nous. Quel est ton nom?

— Depuis mon baptême, je m'appelle Théodore; autrefois je m'appelais Omeïo.

— Omeïo! mais ce nom ne m'est pas inconnu. Et ton père?

— Il s'appelait Coramba; il est mort à son arrivée dans cette île. Nous venions des bords du Loanda à trois milles au-dessus de Banza (\*).

— Donne-moi la main Omeïo : nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre. Ton père a connu le mien et je crois même qu'un lien plus étroit que l'amitié unissait nos familles. Mais nous causerons de cela un autre jour. Es-tu parvenu à emporter avec toi quelques armes?

(\*) *Banza*, appelé *San-Salvador* par les Portugais qui en occupent une partie, est la capitale du Congo.

— Et qu'en ferais-je ? Je ne suis point fugitif. Mes maîtres ne m'ont jamais fait que du bien.

— Mais ne disais-tu pas que tu venais de la maison Blanche ?

— Oui.

— Eh bien ! tu n'as donc pas encore senti les griffes de ce tigre altéré de sang, que les blancs appellent Perneti.

— Perneti n'a jamais essayé de lever la main sur moi ; je suis attaché exclusivement au service du fils de la maison qui m'a acheté au moment où je venais de perdre mon pauvre père.

— Tu vas me conter ton histoire, Omeïo : car j'ai connu autrefois ce jeune homme. Je te dirai ensuite mon nom, que tu dois déjà avoir entendu prononcer bien des fois.

Le chef s'assit sur un bloc de pierre près du foyer et invita Théodore à prendre place à côté de lui. On enleva la marmite du feu, et l'on en vida le contenu dans des espèces de gamelles faites avec le bois de mapou, qui dans l'intérieur de l'île atteint souvent une hauteur prodigieuse.

Pendant que les nègres dévoraient ce chétif repas, Théodore raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ de l'Afrique. Quand il eut fini, il fut tout étonné de voir les yeux du chef remplis de larmes.

— Tu pleures, lui dit-il. Il est vrai que mon jeune maître n'a jamais eu son semblable dans la colonie.

— Tu n'as pas connu sa mère, Omeïo !.... Pauvre dame ! si elle vivait encore, je ne serais pas ici, mourant presque de faim et méditant la vengeance.

— Et contre qui donc ?

Le chef ne répondit pas. On entendit seulement un sourd gémissement s'échapper de sa poitrine, qui semblait oppressée par un lourd fardeau.

— Me trompé-je ? reprit Théodore ; n'es-tu pas ce Christophe dont on m'a si souvent parlé et qu'on soupçonne être l'assassin qui a blessé Pernetti l'an dernier.

— Tu l'as dit.

— Mais tu as été baptisé comme moi ; on t'a donné le nom d'un saint que vénèrent les chrétiens.

— Ce nom, je l'ai quitté en venant ici, répondit le chef avec l'expression d'une sombre tristesse ; je n'étais plus digne de le porter.

Il se fit un profond silence.

Tout-à-coup Christophe se lève, comme s'il sortait d'un rêve pénible, et, agitant le poignard qu'il avait tiré de sa ceinture, il s'écrie avec une rage concentrée.

— Malheur ! malheur à ceux qui, adorant un Dieu crucifié, oublient que le sang de ce Dieu a coulé pour les noirs comme pour les blancs !

— Déjà tous les nègres s'étaient levés et répétaient ensemble : vengeance ! vengeance contre les blancs !

— Écoute moi, Omeïo, poursuivit Christophe, après que sa colère se fût calmée, tu es libre de retourner auprès de tes maîtres ou de rester avec nous. Mais si tu retournes à la Maison Blanche, dis à Augustin de ma part qu'il n'a rien à craindre ni de moi ni de mes compagnons. Je me rappellerai celle qui lui a donné le jour ; je n'oublierai pas non plus qu'il t'a accueilli comme un frère, comme un ami. Quant aux autres, je.....



— Eh ! bien tu hésites ? Quel est ton projet ?

— Tu le sauras plus tard. Je n'ai pas insisté pour savoir dans quel dessein tu t'étais engagé dans ce désert.

— Ton silence m'en dit assez. Mais, malheureux, oserais-tu frapper le père de celui qui m'a arraché à la mort, l'époux d'une femme qui t'a traité comme son propre enfant ! Ah ! si tu as renié la foi en Jésus-Christ, écoute du moins la voix de la nature. Elle te crie d'épargner un vieillard faible et inoffensif qui ne t'a jamais fait de mal : car, tu le sais aussi bien que moi, ce n'est pas lui qui commande dans la maison, c'est son intendant. Si tu ne redoutes plus la justice du ciel, crains du moins celle des hommes à laquelle tu n'échapperas pas longtemps.

Ici un murmure confus s'éleva parmi les nègres qui s'étaient serrés autour des deux interlocuteurs et les écoutaient avec attention.

— Tu l'entends, dit Christophe, ces hommes ne connaissent pas la crainte ; ils savent que le courage peut suppléer au nombre. D'ailleurs nous ne sommes pas les seuls ; et nous trouverons des auxiliaires dans tous les esclaves dont nous briserons les fers.

— Mais je t'en conjure, Christophe, au nom de cette sainte et étroite amitié qui unissait nos pères, dis-moi quels sont tes projets ?

Christophe garda le silence.

— Je me retire, reprit Théodore; et il se leva pour partir. Mais il retomba presque aussitôt sans force sur son siège, et, cachant son visage dans ses mains, il se mit à pleurer amèrement.

Le chef se sentit ému; il se rassit à côté de son jeune compatriote, et le regarda quelque temps sans prononcer aucune parole; mais il était facile de voir dans ses traits la lutte que se livraient dans son âme le souvenir des bienfaits de madame Brianchet et le souvenir plus récent des mauvais traitemens de Perneti.

— Enfant, cesse de pleurer, dit-il à la fin à Théodore en lui prenant les mains. Si tu veux sauver la vie à ton maître et préserver ses biens du pillage, va lui dire qu'il me livre Perneti demain avant le coucher du soleil.

Plusieurs nègres se récrièrent contre cette décision de leur chef, qui ne s'accordait pas avec les espérances qu'il leur avait données; mais Christophe



leur imposa silence du geste et du regard , et , continuant de s'adresser à Théodore , il lui dit.

— Tu peux maintenant retourner chez toi. Si tu rencontres des nègres sur la route , tu leur diras que tu appartiens à notre troupe , et ils te laisseront passer.

Théodore comprit de suite qu'il perdrait son temps à plaider pour Perneti. Il se retira tristement , et , après une demi-heure de marche , il se retrouva dans la vallée à l'extrémité de laquelle s'élevait la maison de ses maîtres. Mais le jour commençait déjà à tomber quand il vit devant lui la plantation.

Augustin y arrivait de son côté avec François par un chemin opposé. Aussitôt qu'il aperçut le jeune nègre il courut au devant de lui , et d'un ton plein d'un tendre reproche il lui demanda pourquoi , sans prévenir personne , il avait quitté la maison.

— Je te croyais perdu , ajouta-t-il , et depuis le dîner je n'ai cessé de te chercher. L'approche de la nuit m'a seule obligé de retourner sur mes pas.

— Pardonnez-moi , mon bon maître , répondit Théodore , si je vous ai fait de la peine ; mais si je

vous avais parlé de mon projet, vous vous y seriez opposé.

— Quel qu'il soit, tu as mal fait de me le cacher. Mais, voyons, où as-tu passé la journée.

— Me doutant, d'après certaines paroles échappées à quelques-uns de vos esclaves, qu'il se tramait quelque complot entre eux et les nègres marrons qui depuis un mois rôdent dans nos montagnes, j'ai voulu m'en assurer.

— Et tu es allé te jeter au milieu de ces forcenés ?

— Ils ne m'ont point fait de mal, comme vous voyez. Dieu m'a protégé.

Théodore raconta alors comment il avait été pris et amené devant Christophe, et à quelle condition ce chef des rebelles s'était engagé à épargner les propriétés de son ancien maître.

— Je savais que cette condition ne pouvait être acceptée, dit Théodore en finissant; cependant je n'ai plus osé faire d'objection, et je me suis hâté de retourner auprès de vous pour vous annoncer les dangers qui menacent votre maison.

Les deux jeunes gens se rendirent chez M. Brianchet ; ils le trouvèrent dans un état de faiblesse et d'accablement que l'on ne pouvait voir sans pitié.

Théodore répéta devant lui ce qu'il avait dit à Augustin : mais l'infortuné colon ne donna aucune réponse.

— Mon père , dit Augustin , il faut pourtant prendre un parti , vous ne pouvez consentir à ce que vos serviteurs soient massacrés sous vos yeux et que vos biens soient saccagés.

— Tu voudrais donc que je livrasse Pernetti pieds et poings liés à ces bêtes féroces ! répondit M. Brianchet en poussant un profond soupir.

— Non , mon père , ce n'est pas là ce que je voulais dire. Renvoyez seulement Pernetti. Christophe se contentera peut-être de ce sacrifice , le seul que vous puissiez faire sans blesser les lois de l'humanité.

— Je te dirai plus tard ce que j'aurai décidé. Va dire à Pernetti que je désire lui parler.

Augustin fit ce que son père lui avait commandé ; puis il se retira dans sa chambre avec Théodore.

Cependant M. Brianchet craignait trop Pernetti pour qu'il osât lui parler de la proposition d'Augustin ; il se contenta de lui demander son avis sur les moyens de défense dont on pouvait disposer.

— Vous vous affectez pour bien peu de chose , dit l'intendant. Ces drôles , quelque nombreux qu'ils soient , fuiront comme des feuilles emportées par le vent , quand ils auront entendu une ou deux balles siffler à leurs oreilles. Cependant ne vous fiez pas trop à Théodore , ajouta Pernetti avec un air d'indifférence qui cachait mal la haine profonde qu'il nourrissait contre le jeune nègre ; sous prétexte de servir ses maîtres , en allant trouver les rebelles , qui sait s'il n'a pas trahi les premiers en dévoilant aux seconds ce qui se passe chez nous. Si vous m'en croyez , mettez-le sous bonne garde , afin qu'il ne puisse communiquer ni avec les nègres du dedans , ni avec ceux du dehors.

— Mon cher Pernetti , reprit le colon d'une voix suppliante , ne touchez pas à Théodore , je vous prie , vous connaissez l'affection que mon fils a pour lui. Il suffit , du moins je le crois , que l'on ait les yeux sur le jeune nègre au moment de l'attaque , afin de prévenir toute trahison de sa part.

— Puisque vous le voulez , on lui laissera la li-

berté. Fasse le ciel qu'il n'en abuse pas pour votre malheur!

Et laissant son maître sous le poids de ces accablantes paroles, il sortit.

Le lendemain tout était en mouvement dans l'habitation; et pendant que les nègres, enfermés dans leurs cases, attendaient avec impatience la fin du jour, car ils avaient eu vent des projets de Christophe, tous les blancs, hommes, femmes et enfans, travaillaient avec la plus grande activité à mettre la maison en état de défense. On creusa un fossé au-dehors de l'enceinte et on le remplit d'eau; on pratiqua des meurtrières dans le mur, et à l'entrée on plaça une petite pièce de canon chargée à mitraille. Pernetti aurait bien voulu demander quelques troupes au gouverneur, mais il savait que dans l'embarras où se trouvaient alors les autorités, sa demande serait rejetée.

Augustin voyait tous ces préparatifs avec peine. A chaque instant il allait trouver son père qui ne sortait plus de sa chambre, et s'efforçait de relever son courage. Mais c'était en vain : le colon embrassait son fils, comme s'il prévoyait sa fin prochaine.

— M. Simpson, dit Augustin, est parti hier pour

Léogane ; son absence ne doit pourtant pas vous empêcher de chercher un refuge dans sa maison : j'ai lieu de croire qu'elle sera épargnée par nos ennemis.

— Et tu resterais ici , mon enfant ! Non , quoiqu'il puisse arriver , je ne te quitterai pas.

Le soir du même jour , qui était le 22 août 1791 , Pernetti prit les dernières dispositions ; il distribua des armes et des munitions à toute la population blanche , à l'exception des femmes et des enfans qu'il fit entrer dans l'intérieur de la maison , et la répartit entre les différens postes qu'il avait désignés. Augustin et Théodore se rendirent auprès de M. Brianchet , pour ne plus le quitter , et lui faire un rempart de leurs corps , si l'ennemi parvenait à pénétrer jusqu'à lui.

Dix heures venaient de sonner , quand Théodore , qui écoutait à la fenêtre , crut entendre un bruit lointain qui semblait descendre des hauteurs.

Un frisson glacial parcourut les membres de M. Brianchet ; il embrassa plus étroitement son fils , qui s'était agenouillé à ses pieds , en priant à voix basse.

Soudain des cris perçans retentirent dans la vallée



et furent répétés par les nègres dans leurs cases. Bientôt on entendit des coups redoublés contre la porte, auxquels se mêlait la détonation des armes à feu, tirées soit par les assaillans, soit par les assiégés. Le siège avait commencé.

Théodore, toujours debout contre la fenêtre d'où il pouvait voir par-dessus le mur, suivait avec anxiété tous les mouvemens de l'ennemi. A la tête des nègres, il avait distingué Christophe, que sa haute stature, éclairée par le feu de la mousqueterie, faisait apparaître comme le génie de la destruction.

Déjà une douzaine de nègres avaient mordu la poussière, sans que les assiégés eussent éprouvé une seule perte, lorsque Christophe montra à ses compagnons un énorme tronc de pin qui gisait sur le bord du fossé.

Les nègres remirent aussitôt leurs armes dans la ceinture, et enlevèrent l'arbre sur leurs épaules. Ils se placèrent ensuite en face de la porte, en dirigeant vers elle l'extrémité la plus grosse du tronc, et, à un signal donné par Christophe, ils se ruèrent en avant avec une telle impétuosité, que la porte, malgré les verroux et les chaînes dont elle était garnie, vola en éclats.

— Feu ! cria Perneti à l'homme qu'il avait placé

près de la pièce ; mais celle-ci , se trouvant trop près de la porte , avait été renversée par le choc , et , avant qu'on eût le temps de la relever , l'ennemi se précipita dans la cour.

Un lutte corps à corps s'engagea alors , lutte terrible qui coûta la vie à bien des combattans , mais qui fut de courte durée. En effet , Christophe , qui connaissait les lieux , était parvenu à gagner le quartier occupé par les esclaves , et , armé de sa hache , il brisait les portes et rompait les liens. Les prisonniers , une fois libres , allaient successivement se joindre aux ennemis , et tombaient sur les blancs avec une fureur qui tenait du délire. A défaut d'armes , ils cherchaient à étrangler leurs victimes , ils les foulaient aux pieds , ou déchiraient leurs membres avec les dents.

Quand le massacre eut cessé , les nègres songèrent à attaquer la maison même où s'était déjà réfugié Perneti. Elle ne renfermait au commencement de l'attaque que trois ou quatre défenseurs que l'intendant avait donnés à M. Brianchet ; mais cette faible garnison avait été renforcée par une vingtaine de nègres dévoués à leurs maîtres. Profitant de la liberté que venait de leur rendre Christophe , ils s'étaient glissés derrière la maison , à la suite de François , et , escaladant les murs au moyen d'une échelle qui leur

était tombée sous la main , ils avaient tiré l'échelle à eux , et s'étaient ensuite rangés devant la porte de M. Brianchet.

Cependant Christophe avait fait allumer un grand feu dans la cour , moins pour effrayer les habitans de la maison , en leur faisant voir les forces dont il disposait , que pour s'éclairer lui-même dans ses opérations. Il aperçut Théodore à la fenêtre.

— Omeïo , lui cria-t-il , va dire à ton maître ce que tu as vu. Dis-lui qu'il est encore temps d'accepter les conditions que je lui ai fait proposer hier , sinon....

— Christophe , s'écria tout-à-coup Augustin en paraissant à côté de Théodore , les yeux pleins de larmes , le souvenir de ma bonne mère s'est-il donc entièrement effacé de ton esprit , pour que tu sois sans pitié pour un malheureux vieillard. Ah ! si tu le voyais , tu serais touché de sa douleur , mais il est trop faible pour venir lui-même implorer ta compassion.

Christophe n'avait pas un cœur inaccessible aux sentimens nobles et généreux ; la mémoire de M.<sup>mc</sup> Brianchet l'avait retenu longtemps sur le bord de l'abîme , le désespoir seul l'y avait précipité. Aussi

était-il sur le point de se retirer à la prière d'Augustin, quand une balle vint le blesser légèrement à la tête. Il tourna les yeux et vit Pernetti qui rechargeait son arme.

— Tu m'as donc enfin reconnu, s'écria l'intendant avec un rire frénétique.

— Oui, répondit le nègre : et c'est à nous deux maintenant. Que le sang qui va être répandu retombe sur ta tête !

En un instant Christophe eut brisé la porte, et il entra dans la maison suivi de ses compagnons.

Théodore court à sa rencontre dans la galerie, pendant qu'Augustin commande aux nègres qui lui étaient restés fidèles de se tenir sur la défensive, et, se jetant à ses genoux, il le conjure par ce qu'il a de plus cher au monde de ne point porter la dévastation et la mort dans la demeure de son ancien maître.

Pernetti paraît à son tour. Sortant d'une chambre voisine, il s'avance vers Théodore, et lui plonge son poignard dans le cœur.

— Va maintenant, lui dit-il, dans les montagnes,



parlementer avec tes amis. Du moins ils ne te sauveront pas de ce coup.

Frappé de stupeur, Christophe reste immobile devant le corps inanimé du jeune nègre, dont le sang avait jailli jusque sur ses pieds. Alors Pernetti le couche en joue, mais un nègre qui se trouvait à côté de son chef, détourne le canon du fusil, et la balle va se perdre dans le plafond.

— Tu es réellement fou, Pernetti, de vouloir plus longtemps lutter contre nous, dit enfin Christophe en saisissant avec force l'Italien par les deux poignets. Tu vois ce jeune homme ? il n'a pas la peau blanche comme toi, mais son âme n'était pas noire comme la tienne. Sa mort a été douce en comparaison de celle que je te réserve. — Qu'on l'emmène !

Pendant que deux nègres entraînaient Pernetti, et que d'autres emportaient le corps de Théodore, Christophe s'avança seul vers la chambre de M. Brianchet, où s'étaient retirés ceux qui un instant avaient espéré pouvoir en défendre l'entrée. Mais il s'arrêta sur le seuil devant le douloureux spectacle qui s'offrit à ses regards.

M. Brianchet était étendu sans connaissance dans son fauteuil ; la pâleur de la mort couvrait ses traits,



et, sans les crispations nerveuses qui agitaient ses membres, on aurait cru qu'il avait cessé de vivre. A ses pieds était Augustin affaissé sous le poids de la douleur, et n'ayant plus même la force de lever ses mains vers le ciel dont il implorait encore la miséricorde.

Christophe, attendri jusqu'aux larmes, s'approcha enfin d'Augustin; mais au même instant une épaisse fumée se répandit dans l'appartement, suivie d'une lueur sinistre qui annonçait un incendie. En effet, les nègres de l'habitation avaient mis le feu sous la galerie, dans les ateliers et dans les magasins.

Dégageant aussitôt M. Brianchet de l'étreinte de son fils, il le prit dans ses bras et l'emporta. Augustin le suivit sans avoir, pour ainsi dire, la conscience de ce qu'il faisait.

Arrivé au bord du ruisseau, le nègre y déposa son ancien maître, et celui-ci ne tarda pas à reprendre ses sens. Mais que le réveil du colon fut pénible. Des tourbillons de flamme et de fumée s'élevaient de tous les points de la plantation, transformée tout-à-coup en une immense fournaise, où s'engloutissaient avec les bâtimens les récoltes de plusieurs années. Christophe lui-même contemplait avec effroi cet horrible

tableau , et maudissait la colère aveugle qui avait poussé les esclaves à cet acte odieux de vengeance.

— Que vas-tu faire de nous , Christophe ? demanda le jeune Brianchet. Nos gens ont été massacrés , nos biens sont dévorés par l'incendie. Quel sort nous réserves-tu ?

— Si votre père m'avait écouté , tous ces malheurs ne seraient pas arrivés. Quant à l'incendie , ce n'est pas moi qui l'ai allumé , ce sont vos propres esclaves. Mais ne perdons pas notre temps à des plaintes et à des récriminations inutiles. Vous êtes libres , vous et votre père , ainsi que tous ceux de vos domestiques et de vos esclaves qui ont échappé à la mort. Retournez au Cap avant le jour ; je vous donnerai une escorte qui vous accompagnera jusqu'à ce que vous soyez hors de tout danger ;

— Et qu'as-tu fait de Théodore , que Perneti a assassiné ?

— Suivez-moi.

Au centre d'un cercle formé par les nègres qui avaient accompagné Christophe dans sa terrible expédition , on voyait Théodore couché sur l'herbe et

ayant les mains croisées sur sa poitrine. Augustin s'agenouilla auprès de lui et l'arrosa de ses larmes , pendant que deux hommes creusaient une fosse sous un bosquet de palmiers. Quand elle fut achevée , Christophe et Augustin y portèrent le corps de leur ami , et l'ensevelirent en silence : car la fin tragique du jeune nègre les avait trop vivement affectés l'un et l'autre pour qu'il leur fût possible de proférer une seule parole.

Pour distraire Augustin de sa douleur , Christophe lui fit remarquer les cris confus que poussaient les anciens esclaves de l'habitation sous les murs de M. Simpson.

— Ils espèrent, dit-il, exciter à la révolte , les nègres de l'Américain ; mais ils n'y réussiront pas. M. Simpson a toujours été aimé de ses gens. Pendant qu'ils sont ainsi occupés , fuyez : car si vous n'avez rien à craindre des hommes que j'ai amenés avec moi , je ne pourrai vous garantir de la rage aveugle de ceux qui ont senti sur leurs épaules le fouet de Perneti. Mais je songe que ce misérable n'a pas encore reçu le châtiment qui lui est dû.

— Grâce ! grâce aussi pour lui ! s'écria Augustin d'une voix suppliante.



— Non , reprit Christophe. Votre mère elle-même sortirait de la tombe pour me fléchir , que je serais inexorable. Préparez-vous à partir. Je vais donner mes ordres pour que vous soyez conduits en toute sûreté à la ville.

Quand Augustin retourna auprès du ruisseau , il y trouva deux chevaux sellés, l'un pour lui, l'autre pour son père , et une voiture longue pour les femmes et pour les enfans. On plaça M. Brianchet sur sa monture , Augustin monta sur la sienne , et le convoi se mit en route , escorté par une vingtaine de nègres de la troupe de Christophe.

Comme ils passaient devant la tombe de Théodore , M. Brianchet se découvrit avec un pieux respect.

— Adieu ! Théodore , dit Augustin , adieu ! Que le Seigneur te donne dans un monde meilleur la récompense que tu as méritée dans celui-ci.

En sortant de l'avenue , ils aperçurent , sur la gauche contre le rocher qu'éclairait encore l'incendie , un objet qui les glaça d'horreur : c'était le corps de Perneti. Dépouillé de ses vêtemens et attaché à un arbre , il portait les traces de nombreuses blessures causées par les coups de fouet qu'il avait reçus,

et dans sa poitrine était encore enfoncé le poignard dont le scélérat avait frappé Théodore.

Christophe était debout auprès de ce sanglant trophée ; il le montra à M. Brianchet et à son fils ; mais ceux-ci détournèrent les yeux et se hâtèrent de passer outre.

Le jour commençait à poindre quand ils ne furent plus éloignés de la ville que d'une lieue. Augustin remercia les nègres qui l'avaient accompagné et les pria de s'en retourner auprès de leur chef.

Jusque-là il avait cru que la plantation de son père était la seule qui eût souffert, et que la catastrophe dont il venait d'être témoin était due à la seule présence de Perneti. Mais il reconnut bientôt que la révolte des noirs était générale : car de tous côtés il voyait accourir des femmes qui poussaient des cris affreux, emportant sur leurs bras leurs enfans qu'elles cherchaient à soustraire au carnage.

Il trouva la ville plongée dans la consternation ; les rues étaient pleines d'une populace furieuse , qui, regardant les mulâtres libres comme les auteurs de la rébellion, demandait leur mort , et les aurait peut-être massacrés elle-même , si le gouverneur ne les eût pris sous sa protection.

M. Brianchet ne tarda pas à succomber à de si cruelles émotions ; malgré les soins empressés que lui prodiguèrent ses amis , il mourut peu de jours après son arrivée au Cap , dans les bras de son fils.

L'histoire a rapporté toutes les horreurs qui affligèrent la colonie de S.-Domingue à partir de ce jour. Dans l'espace de deux mois seulement plus de deux mille blancs de tout rang et de tout âge tombèrent sous les coups des nègres , et douze cents familles , naguère dans l'opulence , se trouvèrent réduites à une telle pauvreté , qu'elles furent obligées de mendier leur pain.

Augustin ne quitta pas M. Moreau , malgré les dangers dont était sans cesse menacée la ville du Cap pendant cette guerre longue et acharnée entre les noirs et les blancs. Mais dans le courant du mois de juin 1793 , M. Moreau se décida à retourner en France et Augustin partit avec lui.

Ils étaient déjà à bord du bâtiment qui devait les emmener lorsque le 21 du même mois, les nègres révoltés entrèrent dans la ville au nombre de plus de trois mille, et firent un massacre général. Un grand nombre d'habitans gagnèrent la côte afin de se réfugier avec le gouverneur dans les vaisseaux ; mais un corps de mulâtres leur coupa la retraite et en fit une affreuse boucherie. Pendant ce temps la moitié du Cap était devenue la proie des flammes.

A ce spectacle déchirant , Augustin ne put retenir ses larmes, et il ne cessa de tenir les yeux fixés sur la malheureuse ville que lorsque, le bâtiment prenant le large, elle disparut à ses regards, et que la fumée de l'incendie se confondit avec la brume qui bordait l'horizon.

Cet ouvrage n'était pas terminé, lorsqu'on apprit que le 7 mai 1842 le Cap Haïtien avait été entièrement détruit par un tremblement de terre, et avait enseveli sous ses ruines plus de quatre mille habitants.

FIN.



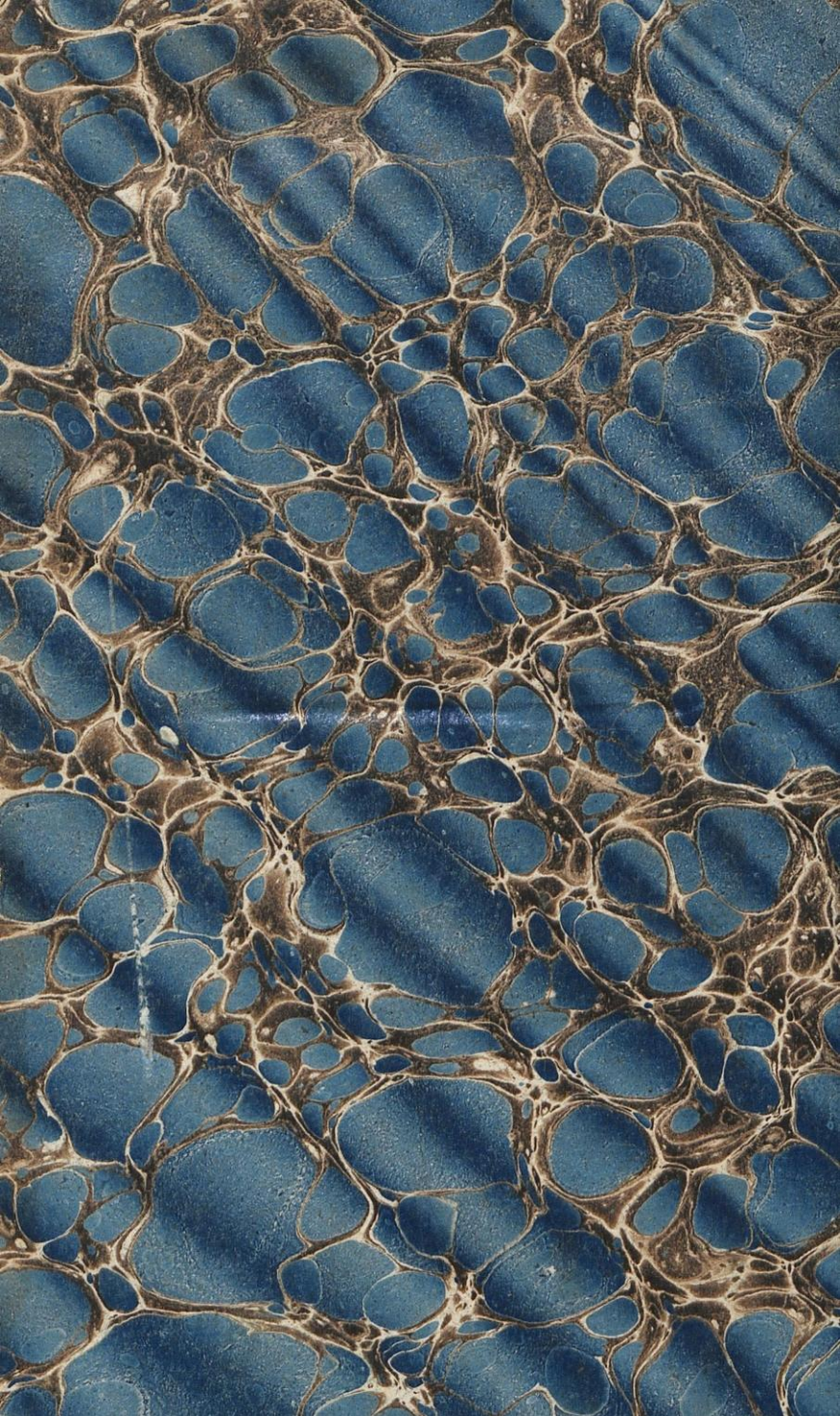






158625

pa



BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0078913

